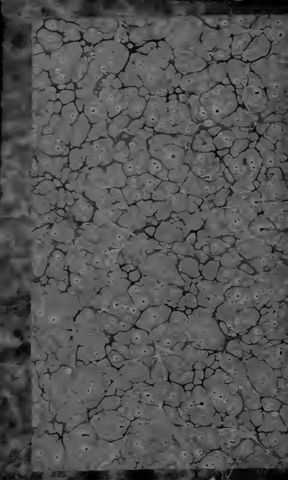
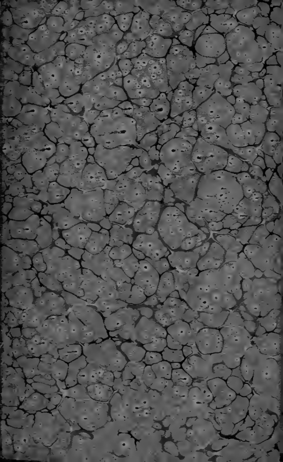
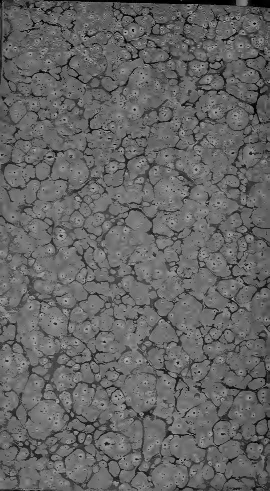






ROLAND FURIEUX,

POËME HÉROÏQUE

DE L'ARIOSTE.

ROLAND FURIEUX,

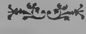
POËME HÉROÏQUE

DE L'ARIOSTE.

NOUVELLE TRADUCTION,

PAR MM. PANCKOUCKE ET FRAMERY.

TOME CINQUIÈME.

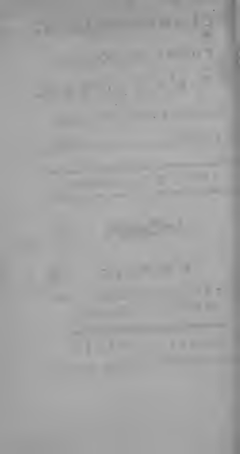


A PARIS,

Chez PLASSAN, Libraire, Hôtel
de Thou, rue des Poitevins.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation et Privilège du Roi.



ARGUMENT DU CHANT XX.

MARPHISE se découvre au Chevalier, qui lui raconte son histoire. — Les Paladins et Marphise cherchent à s'échapper. — Les femmes homicides tombent sur ces Guerriers. — Astolphe donne du cor enchanté. — Terreur générale qui fait fuir Marphise même et ses compagnons. — Astolphe brûle la ville d'Alexandra. — Marphise renverse Pinabel, et fait revêtir Gabrine des habits de la Dame de ce Chevalier. — Elle désarçonne Zerbin, et lui fait prendre Gabrine en croupe.

ARGUMENT DU CHANT XXI. *Zerbin rencontre Hermonide, se bat avec lui et le renverse. — Hermonide lui raconte l'histoire de Gabrine. — Ce Chevalier ne peut achever son histoire, à cause de*

sa blessure. — Zerbin s'éloigne avec Gabrine. — Un bruit d'armes attire Zerbin à un endroit où il voit un terrible combat.

ARGUMENT DU CHANT XXII. *Zerbin entre dans une vallée. — Astolphe s'embarque pour l'Angleterre. — Retourne en France. — Un jeune paysan lui ravit son cheval Rabican. — Astolphe arrive au Palais enchanté. — Il détruit l'enchantement, et fait fuir le Magicien, les Guerriers et les chevaux. — Il trouve l'Hippogryphe. — Roger va avec Bradamante vers l'Abbaye de Vallombreuse. — Rencontre qu'ils font sur la route. — Aquilant, Gryphon, Sansonnet et Guidon, prisonniers au château de Pinabel. — Roger renverse Sansonnet. — Il découvre par accident son bouclier, et le jette dans un puits. — Bradamante tue Pinabel.*

ARGUMENT DU CHANT XXIII. *Plaintes de Bradamante. — Elle rencontre Astolphe, qui lui donne Rabican et la lance fameuse d'Argail. — Astolphe monte l'Hippogryphe. — Bradamante charge Hyppalque de conduire à Roger le cheval Frontin. — Rodomont enlève ce cheval. — Zerbin trouve le corps de Pinabel. — Zerbin s'arrête au château du Comte Anselme. — Gabrine l'accuse du meurtre de Pinabel. — Il est condamné à mort. — Roland le délivre. — Mandricard se bat avec Roland pour son épée Durandal. — Roland quitte Zerbin et Isabelle. — Il arrive chez le Berger qui avoit reçu Angélique et Médor. — Il apprend l'histoire de leurs amours. — Commencement d'une horrible folie.*

LE DIVIN ARIOSTE

LE DIVIN ARIOSTE,

OU

ROLAND FURIEUX;

POÉME HÉROÏQUE.

NOUVELLE TRADUCTION,

LITTÉRALE ET FIDÈLE.

TOME CINQUIEME.

CHANT VINGTIEME.

I.

L'ANTIQUITÉ a vu le beau sexe se distinguer d'une maniere étonnante dans les travaux de la guerre et dans ceux des muses. Leurs exploits retentissent avec éclat dans le monde entier. Arpalice et Camille se sont rendues à jamais celèbres par leur valeur et leur science dans les combats : Sapho et Corinne ont la plus éclatante célébrité pour leur esprit, et leurs noms seront immortels.

I I.

Les femmes ont acquis la perfection dans tous les arts dont elles se sont occupées ; et tous ceux qui lisent l'histoire avec attention y retrouvent la splendeur de leur renommée. Si le monde a long-tems été privé de femmes illustres, cette maligne influence n'a pas toujours duré. Peut-être aussi que l'envie ou l'ignorance des écrivains leur dérobent les honneurs qui leur sont dûs.

I.

Le Donne antiche hanno mirabil cose
Fatto nell' arme, e nelle sacre Muse;
E di lor opre belle, e gloriose
Gran lume in tutto il Mondo si diffuse.
Arpalice, e Camilla son famose
Perchè in battaglia erano esperte, ed use.
Safo, e Corinna perchè furon dotte
Splendono illustri, e mai non veggon notte.

II.

Le Donne son venute in eccellenza
Di ciascun' arte, ove hanno posto cura;
E qualunque all' istorie abbia avvertenza,
Ne sente ancor la fama non oscura.
Se 'l Mondo n' è gran tempo stato senza,
Non però sempre il mal influsso dura;
E forse ascosi han lor debiti onori
L' invidia, o il non saper degli Scrittori.

III.

Ben mi par di veder che al secol nostro
Tanta virtù fra belle Donne emerga,
Che può dar opra a carte, ed ad inchiostro
Perchè ne' futuri anni si disperga;
E perchè, odiose lingue, il mal dir vostro
Con vostra eterna infamia si sommerga:
E le lor lode appariranno in guisa,
Che di gran lunga avanzeran Marfisa.

IV.

Or pur tornando a lei: questa Donzella
Al Cavalier, che le usò cortesía,
Dell' esser suo non nega dar novella,
Quando esso a lei voglia contar chi sia.
Sbrigossi tosto del suo debito ella,
Tanto il nome di lui saper disía.
Io son (disse) Marfisa; e fu assai questo,
Chè si sapea per tutto 'l Mondo il resto.

III.

Il me semble que dans ce siècle, tant de talens brillent parmi les Dames qu'elles peuvent fournir une abondante matiere aux écrivains, pour répandre leur gloire dans les siècles futurs, et pour que les critiques odieux, et leurs calomnies soient à jamais ensévelis avec leur opprobre éternel. La gloire de ce sexe se répandra d'une maniere si brillante, qu'elle surpassera de beaucoup celle même de Marfise.

IV.

Mais revenons à cette guerriere, à cette courageuse fille qui ne refuse point de se faire connoître au Chevalier qui en a usé avec tant de courtoisie avec elle, pourvu qu'il consente aussi à lui apprendre qui il est. Elle s'empresse donc à l'instant de le satisfaire, tant elle a d'impatience de savoir le nom de ce rival. Je suis Marfise, lui dit-elle, et ces mots suffirent; car le reste étoit connu de tout l'univers.

V.

Le jeune guerrier, dès que c'est son tour à parler, croit devoir s'annoncer par quelques notions préliminaires: je pense, leur dit-il, que vous connoissez tous l'illustre maison dont je suis; non-seulement la France, l'Espagne et les Nations voisines, mais l'Inde et l'Éthiopie, et jusqu'aux régions glaciales connoissent la maison de Clermont: le Paladin qui a tué Almont est sorti de son sein;

V I.

Et Renaud qui fit tomber sous ses coups Clariel et le Roi Mambrin, Renaud qui a détruit leur empire. Ma mere me fit naître de ce sang; j'eus pour pere le Duc d'Aimon, dans un voyage qu'il fit autrefois sur ces rives, où le Danube, par huit ou dix embouchures, précipite ses eaux dans l'Euxin. Il y a environ un an que je quittai ma mere éplorée, pour me rendre en France et me faire connoître à mes parens.

V.

L' altro comincia, poi che tocca a lui,
Con più proemio a darle di se conto,
Dicendo: io credo che ciascun di vui
Abbia della mia stirpe il nome in pronto;
Chè non pur Francia, Spagna, e i vicin sui,
Ma l' India, l' Etiopia, e il freddo Ponto
Han chiara cognizion di Chiaramonte,
Onde uscì il Cavalier, che uccise Almonte;

V I.

E quel, che a Chiariello, e al Re Mambrino
Diede la morte, e il Regno lor disfece.
Di questo sangue, dove nell' Eusino
L' Istro ne vien con otto corna, o diece,
Al Duca Amone, il qual già peregrino
Vi capitò, la madre mia mi fece;
E l' anno è omai, ch' io la lasciai dolente,
Per gire in Francia a ritrovar mia gente.

VII.

Ma non potei finire il mio viaggio,
Chè quà mi spinse un tempestoso Noto.
Son dieci mesi, o più che stanza v' aggio,
Chè tutti i giorni, e tutte l' ore noto.
Nominato son io Guidon Selvaggio,
Di poca prova ancora, e poco noto.
Uccisi quì Argilon da Melibea
Con dieci Cavalier che seco avea.

VIII.

Feci la prova ancor delle Donzelle,
Così ne ho diece a' miei piaceri allato;
Ed alla scelta mia son le più belle,
E son le più gentil di questo stato;
E queste reggo, e tutte l' altre; ch' elle
Di se m' hanno governo, e scettro dato.
Così daranno a qualunque altro arrida
Fortuna sì, che la decina ancida.

VII.

Mais je n'ai pu finir ce voyage : une tempête affreuse m'a jetté sur ces bords : il y a dix mois et plus que j'y suis arrêté ; car je compte les jours et les heures. Mon nom est Guidon le Sauvage : j'ai fait peu d'exploits, et je suis peu connu dans le monde : c'est ici que j'ai vaincu Argilon de Mélibée, et les neuf autres guerriers qui combattoient avec lui.

VIII.

Je fus vainqueur, la nuit d'après, de dix jeunes beautés ; ainsi, j'en ai dix à ma disposition, et ce sont à mon goût les plus belles et les plus aimables de tout le pays ; je leur commande, ainsi qu'à toutes les autres : elles m'ont donné le sceptre de leur empire et tout pouvoir sur elles ; elles le donneront de même à quiconque aura la fortune assez favorable pour être le vainqueur de dix Chevaliers.

IX.

Les Paladins demandent à Guidon, pourquoi on voyoit si peu d'hommes dans cette contrée; et si, renversant la coutume des autres pays, ils y étoient soumis aux femmes; depuis que je suis ici, leur dit Guidon, j'en ai plusieurs fois oui raconter la raison; et puisque ce récit peut vous être agréable, je vais vous la dire, telle que je l'ai moi-même apprise.

X.

Dans le tems où les Grecs au bout de vingt ans revinrent de Troyes en leur pays, (car le siège en dura dix, et ils furent retenus sur la mer dix autres années par des vents contraires, à leur grand déplaisir) ils trouverent à leur retour que leurs femmes s'étoient procuré des ressources contre la tristesse d'une si longue absence. Toutes avoient pris de jeunes amans, pour ne point se refroidir seules dans leurs lits.

IX.

I Cavalier domandano a Guidone,
Come ha sì pochi maschi il tenitoro,
E se alle mogli hanno suggezione,
Come esse l' han negli altri lochi a loro.
Disse Guidon : più volte la cagione
Udita n' ho, dapoi che quì dimoro;
E vi sarà (secondo ch' io l' ho udita)
Da me, poichè v' aggrada, riferita.

X.

Al tempo che tornar dopo anni venti
Da Troja i Greci (chè durò l' assedio
Dieci; e dieci altri da contrarj venti
Furo agitati in mar con troppo tedio)
Trovar, che le lor Donne alli tormenti
Di tanta assenza, avean preso rimedio,
Tutte s' avean giovani amanti eletti
Per non si raffreddar sole nei letti.

X I.

Le case lor trovaro i Greci piene
Degli altrui figli; e per parer comune
Perdonano alle mogli; chè san bene
Che tanto non potean viver digiune;
Ma ai figli degli adulteri conviene
Altrove procacciarsi altre fortune;
Chè tollerar non vogliono i mariti
Che più alle spese lor sieno nutriti.

X I I.

Sono altri esposti, altri tenuti occulti
Dalle lor madri, e sostenuti in vita.
In varie squadre quei, ch' erano adulti,
Feron chi quà, chi là, tutti partita.
Per altri l' arme son, per alti culti
Gli studj, e l'arti, altri la terra trita;
Serve altri in Corte, altri è guardian di gregge,
Come piace a colei che quà giù regge.

XI.

Les Grecs à leur retour trouverent leurs maisons peuplées de petits bâtards, et cependant tous d'un commun accord, pardonnerent à leurs épouses, convenant bien qu'il étoit impossible à des femmes de soutenir un si long veuvage; mais il fallut que ces enfans adultérins allassent chercher fortune ailleurs, les maris ne voulant point souffrir qu'ils fussent plus long-tems nourris à leurs dépens.

XII.

Les uns furent exposés, les autres furent cachés et élevés secrètement par leurs meres. Quant à ceux qui étoient déjà grands, ils se partagerent en plusieurs bandes, et se disperserent çà et là. Les uns suivirent le parti des armes; les autres de l'étude et des arts; ceux-ci cultiverent la terre; ceux-là allerent servir dans les cours; cet autre garda les troupeaux, suivant la volonté du destin qui règle tout ici-bas.

XIII.

Parmi eux, il y avoit un jeune homme fils de la cruelle Clitemnestre, âgé de dix-huit ans, frais comme un lys, vermeil comme la rose à l'instant qu'on l'arrache de son épine. Celui-ci, après avoir équipé un vaisseau, se mit à faire le métier de corsaire, à piller les mers, à la tête de cent jeunes hommes de son âge, et l'élite de toute la Grece.

XIV.

Dans ce tems-là les Crétois, qui avoient chassé du trône le cruel Idomenée, et qui pour assurer leur nouvel Etat, faisoient des levées d'hommes et d'armes, prirent Phalante à leur service, (c'étoit le nom de ce jeune homme) en lui payant une forte solde, et ils le commirent avec toute sa troupe à la garde de la ville de Dicthyne.

XIII.

Partì fra gli' altri un Giovinetto, figlio
Di Clitennestra la crudel Regina,
Di diciotto anni, fresco come un giglio,
O rosa colta allor di su la spina.
Questi armato un suo legno, a dar di piglio
Si pose, e a depredar per la marina
In compagnia di cento giovinetti
Del tempo suo, per tutta Grecia eletti.

XIV.

I Cretesi in quel tempo che cacciato
Il crudo Idomeneo del Regno aveano,
E per assicurarsi il novo Stato,
D' uomini, e d' arme adunazion faceano;
Fero con buon stipendio lor soldato
Falanto (così al giovane diceano)
E lui, con tutti quei che seco avea,
Poser per guardia alla città Dittea.

X V.

Fra cento alme Città, ch' erano in Creta,
Dittea più ricca, e più piacevol era;
Di belle Donne, ed amorose lieta,
Lieta di giochi da mattina a sera;
E com' era ogni tempo consueta
D' accarezzar la gente forestiera,
Fe a costor sì, che molto non rimase
A farli anco Signor delle lor case.

X V I.

Eran giovani tutti, e belli affatto
(Chè 'l fior di Grecia avea Falanto eletto)
Sì che alle belle Donne, al primo tratto
Che v' apparir, trassero i cor del petto.
Poi che non men che belli, ancora in fatto
Si dimostrar buoni, e gagliardi al letto;
Si fero ad esse in pochi dì sì grati,
Che sopra ogn' altro ben n' erano amati.

X V.

Parmi cent villes célèbres de la Grece, Dicthyne étoit la plus opulente, et la plus agréable. Les femmes y étoient belles et portées à l'amour ; elles y passoient leur vie dans les jeux et les plaisirs, et comme en tout tems les étrangers y ont été fort caressés, Phalante et ses gens y furent si bien accueillis, que bientôt ils s'établirent chez elles, et y dominerent.

X V I.

Ils étoient tous jeunes et très-aimables, car Phalante avoit choisi la fleur de la Grece : aussi, dès qu'ils parurent, ces belles Crétoises ne furent plus maîtresses de leur cœur, d'autant plus que ces jeunes gens joignoient à la beauté, la force et la vigueur d'Hercule : enfin ils surent en peu de jours se rendre si agréables à ces belles, qu'elles les préféreront dans leur cœur à tout autre bien.

XVII.

Dès que la guerre pour laquelle Phalante s'étoit engagé fut terminée, et que sa solde militaire n'eut plus lieu, ces jeunes gens n'étant plus entretenus par l'État, voulurent par cette raison quitter le pays : les femmes de Crète en témoignerent la peine la plus extrême, et elles en verserent des larmes plus ameres, que si leurs peres eussent expiré sous leurs yeux.

XVIII.

Que de prieres ne firent-elles pas à leurs amans, pour les engager à rester! mais, les trouvant inexorables, elles se déciderent à partir, et à abandonner pour eux peres, meres, et jusqu'à leurs propres enfans : elles emporterent de leurs maisons les pierreries les plus riches, et de grandes sommes en or. Leur complot fut si secret, qu'aucun Crétois ne s'apperçut de leur fuite.

XVII.

Finita che d' accordo è poi la guerra,
Per cui stato Falanto era condutto;
E lo stipendio militar si serra
Sì, che non v' hanno i giovani più frutto;
E per questo lasciar voglion la Terra:
Fan le Donne di Creta maggior lutto,
E per ciò versan più dirotti pianti
Che se i lor padri avesser morti avanti.

XVIII.

Dalle lor Donne i giovani assai foro,
Ciascun per se, di rimaner pregati:
Nè volendo restare, esse con loro
N' andar, lasciando e padri, e figli, e frati;
Di ricche gemme, e di gran somma d' oro
Avendo i lor domestici spogliati,
Chè la pratica fu tanto secreta
Che non sentì la fuga uomo di Creta.

XIX.

Sì fu propizio il vento, sì fu l' ora
Comoda che Falanto a fuggir colse,
Che molte miglia erano usciti fuora,
Quando del danno suo Creta si dolse.
Poi questa spiaggia, inabitata allora,
Trascorsi per fortuna li raccolse.
Quì si posaro, e quì sicuri tutti
Meglio del furto lor videro i frutti.

XX.

Questa lor fu per dieci giorni stanza,
Di piaceri amorosi tutta piena;
Ma, come spesso avvien, che l' abbondanza
Seco in cor giovanil fastidio mena,
Tutti d' accordo fur di restar sanza
Femmine, e liberarsi di tal pena;
Chè non è soma da portar sì grave,
Come aver donna quando a noja s' have.

XIX.

Le moment que Phalante avoit choisi pour fuir fut si propice, le vent fut si favorable, qu'ils étoient déjà éloignés de plusieurs milles, lorsque les Crétois eurent à s'affliger de leur perte. Enfin le hasard les conduisit sur cette côte, qui étoit alors inhabitée : ils s'y arrêterent, et là étant tous en sûreté, ils recueillirent sans inquiétude le fruit d'une action si criminelle.

XX.

Cette demeure fut pour eux pendant dix jours un lieu de délices et de voluptés ; mais comme il n'arrive que trop souvent que l'abondance amène à sa suite le dégoût, sur-tout dans de jeunes cœurs ; tous d'un commun accord, résolurent de vivre sans femmes, et de se délivrer de tant de soins, car le plus lourd des fardeaux est une femme qui ne nous plaît plus.

XXI.

Cette jeunesse qui n'avoit d'ardeur que pour le butin et la rapine, et qui craignoit la dépense, vit bien que pour entretenir tant de concubines, il falloit autre chose que des haches et des flèches. Ils laisserent donc seules sur cette rive leurs malheureuses épouses, et partirent chargés de leurs richesses, pour se rendre, à ce qu'on dit, dans la Pouille, où ils bâtirent sur les bords de la mer la ville de Tarente.

XXII.

Quand ces femmes se virent trahies par des hommes en qui elles avoient mis toute leur confiance, elles furent pendant plusieurs jours si consternées, qu'immobiles sur le bord de la mer, on les eut prises pour des statues. Jugeant ensuite que leurs larmes et leurs plaintes ne leur seroient d'aucun secours, elles commencerent à réfléchir et à penser comment elles pourroient tirer parti d'un si grand malheur.

XXI.

Essi, che di guadagno, e di rapine
Eran bramosi, e di dispendio parchi,
Vider che a pascer tante concubine,
D' altro che d' aste avean bisogno, e d' archi.
Sì che sole lasciar quì le meschine,
E se n' andar di lor ricchezze carchi
Là, dove in Puglia in ripa al mar poi sento,
Ch' edificar la Terra di Tarento.

XXII.

Le Donne, che si videro tradite
Dai loro amanti, in chi più fede aveano,
Restar per alcun dì sì sbigottite,
Che statue immote in lito al mar pareano.
Visto poi che da gridi, e da infinite
Lagrime alcun profitto non traeano,
A pensar cominciaro, e ad aver cura
Come ajutarsi in tanta lor sciagura,

XXIII.

E proponendo in mezzo i lor pareri,
Altre diceano : in Creta è da tornarsi;
E più tosto all' arbitrio de' severi
Padri, ed offesi lor mariti darsi,
Che nei deserti liti, e boschi fieri
Di disagio, e di fame consumarsi.
Altre dicean che lor saria più onesto
Affogarsi nel mar che mai far questo;

XXIV.

E che manco mal era meretrici
Andar pel Mondo, andar mendiche, o schiave,
Che se stesse offerire alli supplici,
Di ch' eran degne l' opere lor prave.
Questi, e simil partiti le infelici
Si proponean, ciascun più duro e grave.
Tra loro alfine una Orontea levosse,
Che origine traea dal Re Minosse.

XXIII.

En délibérant entr'elles sur cet objet, les unes disoient qu'il falloit s'en retourner en Crète, et se soumettre à la sévérité de leurs peres et de leurs maris irrités, plutôt que de périr de faim et de misere sur cette plage déserte, et dans ces bois sauvages; les autres disoient qu'il valoit mieux se précipiter dans la mer, que de suivre un tel parti;

XXIV.

Et qu'il étoit préférable de courir le monde comme pauvres, comme esclaves, même comme courtisannes, que d'aller s'offrir d'elles-mêmes aux punitions qu'elles n'avoient que trop méritées par leurs déportemens. Ces pauvres malheureuses agitoient ainsi entr'elles divers avis, tous plus cruels les uns que les autres. Enfin, une Orontée, qui descendoit du Roi Minos, se leve au milieu d'elles.

XXV.

Elle étoit la plus jeune, la plus belle, la plus prudente, et la moins coupable d'elles toutes. Elle avoit aimé Phalante, lui avoit livré les prémices de son cœur, et avoit abandonné pour lui son pere. Orontée, montrant sur son visage et dans ses discours un cœur magnanime embrasé de couroux, et ayant combattu l'avis de toutes les autres, proposa le sien dont l'exécution fut suivie.

XXVI.

Il ne lui parut pas qu'on dût s'éloigner d'une terre dont elle avoit reconnu la fécondité, dont l'air étoit sain, où couloient de limpides ruisseaux, où l'on trouvoit des bois épais, et dans plusieurs parties des plaines avec des ports, des havres, où les peuples étrangers, qui apportoient tantôt d'Afrique, tantôt d'Égypte, toutes sortes de marchandises, et tout ce qui étoit nécessaire à la vie des mortels, pouvoient se réfugier pendant la tempête.

XXV.

La più giovan dell' altre, e la più bella,
E la più accorta, e che avea meno errato.
Amato avea Falantò, e a lui pulzella
Datasi, e per lui il padre avea lasciato.
Costei, mostrando in viso ed in favella
Il magnanimo cor d' ira infiammato,
Redarguendo di tutte altre il detto,
Suo parer disse, e fe seguirne effetto.

XXVI.

Di questa Terra a lei non parve torsi,
Che conobbe feconda, e d' aria sana,
E di limpidi fiumi aver discorsi,
Di selve opaca, e da più parte piana,
Con porti, e foci, ove dal mar ricorsi
Per ria fortuna avea la gente estrana,
Ch' or d' Africa portava, ora d' Egitto
Cose diverse, e necessarie al vitto.

XXVII.

Quì parve a lei fermarsi, e far vendetta
Del viril sesso, che le avea sì offese;
Vuol che ogni nave, che da' venti astretta
A pigliar venga porto in suo paese,
A sacco, a sangue, a foco alfin si metta,
Nè della vita a un sol si sia cortese.
Così fu detto, e così fu conchiuso;
E fu fatta la legge, e messa in uso.

XXVIII.

Come turbar l' aria sentiano, armate
Le femmine correan su la marina,
Dall' implacabile Orontea guidate,
Che diè lor legge, e si fe lor Regina;
E delle navi ai liti lor cacciate
Faceano incendj orribili, e rapina,
Uom non lasciando vivo, che novella
Dar ne potesse o in questa parte, o in quella.

XXVII.

Il lui parut au contraire, qu'on devoit s'y fixer, et tirer vengeance d'un sexe qui les avoit si lâchement trompées. Elle voulut que tout vaisseau qui seroit forcé par les vents à venir prendre port sur ce rivage, fût mis à feu et à sang, et qu'on ne fît grace à personne. Tel fut le discours et la résolution d'Orontée ; la loi fut établie sur-le-champ et observée à la rigueur.

XXVIII.

Dès qu'on s'appercevoit que le ciel se troubloit, ces femmes accouroient armées sur le bord de la mer, ayant à leur tête l'implacable Orontée, qui leur avoit donné des loix, et qu'elles reconnurent pour leur Reine ; elles pilloient et brûloient les malheureux vaisseaux poussés sur leurs rives, n'épargnant qui que ce fût, afin que personne ne pût dans aucun lieu donner de leurs nouvelles.

XXIX.

Elles vécurent ainsi plusieurs années solitaires et en cruelles ennemies des hommes; mais enfin elles comprirent qu'elles travailleroient à leur propre destruction, si elles ne changeoient pas de plan, et ne se formoient pas une postérité; que leur loi seroit bientôt avilie, anéantie; que leur État même, qu'elles avoient dessein d'éterniser, périroit avec elles.

XXX.

Modérant donc un peu la rigueur de cette loi, elles choisirent pendant l'espace de quatre ans, parmi tous ceux qui abordèrent sur ce rivage, les dix cavaliers les plus beaux, les plus vigoureux, les plus capables de lutter contre elles cent dans les amoureux ébats; car elles étoient cent en tout, et l'on ne choisit qu'un mari pour chaque dixaine.

XXIX.

Così solinghe vissero qualche anno
Aspre nimiche del sesso virile,
Ma conobbero poi, che 'l proprio danno
Procaccerian, se non mutavan stile,
Che se di lor propagine non fanno,
Sarà lor legge in breve irrita, e vile,
E mancherà con l' infecondo Regno;
Dove di farla eterna era il disegno.

XXX.

Sì che temprando il suo rigore un poco,
Scelsero, in spazio di quattro anni interi,
Di quanti capitaro in questo loco,
Dieci belli, e gagliardi Cavalieri,
Che per durar nell' amoroso gioco
Contr' esse cento fosser buon guerrieri.
Esse in tutto eran cento; e statuito
Ad ogni lor decina fu un marito.

XXXI.

Prima ne fur decapitati molti,
Che riuscito al paragon mal forti.
Or questi dieci a buona prova tolti,
Del letto, e del governo ebber consorti;
Facendo lor giurar, che se più colti
Altri uomini verriano in questi porti,
Essi sarian che, spenta ogni pietade,
Li porriano ugualmente a fil di spade.

XXXII.

Ad ingrossare, ed a figliar appresso
Le Donne, indi a temere incominciaro,
Che tanti nascerian del viril sesso,
Che contra lor non avrian poi riparo;
E alfine in man degli uomini rimesso
Saria il governo, ch' elle avean sì caro.
Sì che ordinar, mentre eran gli anni imbelli,
Far sì che mai non fossin lor ribelli.

XXXI.

D'abord elles en firent mourir plusieurs, trop foibles pour soutenir une si rude épreuve; mais lorsqu'elles eurent trouvé dix vainqueurs, elles leur firent partager leur lit et leur puissance, en leur faisant jurer cependant, que si d'autres étrangers arrivoient sur ces bords, ils les feroient tous également passer au fil de l'épée, sans écouter aucune pitié.

XXXII.

Elles devinrent grosses, eurent des fils, et commencerent bientôt à craindre, que si trop d'enfans mâles venoient à naître, ils ne se rendissent leurs maîtres, et que leur autorité, dont elles étoient jalouses, ne devînt leur seul partage. Profitant donc du tems où ils étoient jeunes encore, elles établirent une loi, afin qu'ils ne pussent jamais se révolter contr'elles.

XXXIII.

Pour n'être jamais les esclaves des hommes, cette horrible loi ordonne que toute mere ne pourra élever plus d'un fils, et qu'elle sera obligée d'étouffer tous les autres, ou de les vendre, et de les échanger hors du Royaume. Pour cet effet, elles les envoient en divers lieux, et ordonnent à ceux qui les y portent, de les troquer, s'ils le peuvent, contre de petites filles, ou de rapporter le prix qu'ils en auront reçu.

XXXIV.

Elles n'en éleveroient pas même un seul, si leur race pouvoit se perpétuer sans ce secours: voilà toute la pitié, toute la douceur de cette loi, plus barbare encore contre leur propre sang, que contre celui des étrangers. Ces derniers sont tous également condamnés à mort; on a modifié seulement la loi en ne permettant plus aux femmes de les massacrer indistinctement, comme elles avoient fait d'abord.

XXXIII.

Perchè il sesso viril non le soggioghi,
Uno ogni madre vuol la legge orrenda
Che tenga seco; e gli altri o li soffoghi,
O fuor del Regno li permuti, o venda.
Ne mandano per questo in vari luoghi;
E a chi li porta, dicono che prenda
Femmine, se a baratto aver ne puote,
Se no, non torni almen con le man vote.

XXXIV.

Nè uno ancora alleverian, se senza
Potessin fare, e mantenere il gregge.
Questa è quanta pietà, quanta clemenza
Più a' suoi che agli altri, usa l'iniqua legge;
Gli altri condannan con ugual sentenza,
E solamente in questo si corregge,
Che non vuol, che secondo il primiero uso,
Le femmine gli uccidano in confuso.

a baratto - en echange

XXXV.

Se dieci, o venti, o più persone, a un tratto
Vi fosser giunte, in carcere erân messe:
E d' una al giorno, e non di più, era tratto
Il capo a sorte, che perir dovesse
Nel Tempio orrendo, che Orontea avea fatto,
Dove un altare alla Vendetta eresse,
E dato all' un de' dieci il crudo ufficio
Per sorte era, di farne sacrificio.

XXXVI.

Dopo molt' anni alle ripe omicide
A dar venne, di capo un Giovinetto,
La cui stirpe scendea dal buono Alcide,
Di gran valor nell' arme, Elbanio detto.
Quì preso fu, che appena se n' avvide,
Come quel, che venía senza sospetto;
E con gran guardia in stretta parte chiuso,
Con gli altri era serbato al crudel uso.

XXXV.

Si par hasard dix, vingt ou un plus grand nombre d'hommes abordoient sur cette côte, on les mettoit en prison, et chaque jour, on en tiroit un au sort, et pas davantage, pour le faire périr dans le temple horrible qu'Orontée avoit fait bâtir, et où elle avoit élevé un autel à la vengeance. Un des dix, nommé par le sort, étoit obligé de prêter son bras à ce cruel office.

XXXVI.

Après plusieurs années, un jeune homme, descendant du grand Alcide, fut poussé par les vents sur ces rivages meurtriers : son nom étoit Elban, et il avoit une grande valeur. Il fut arrêté sur ces bords s'en doutant à peine, comme quelqu'un qui arrive sans défiance, et ensuite renfermé dans une étroite prison, sous une garde considérable où on le réservoit pour être sacrifié avec les autres.

XXXVII.

Ce jeune homme étoit beau, d'une figure aimable ; ses manieres étoient nobles et pleines de graces : son parler étoit si doux, si touchant, qu'il se seroit fait écouter avec plaisir d'un aspic même. On en parla bientôt comme d'une chose rare à Alexandra, fille d'Orontée qui vivoit encore malgré le poids d'un âge très-avancé.

XXXVIII.

Orontée vivoit encore, et déjà toutes ses compagnes, qui, les premieres avoient habité cette contrée étoient mortes ; elles étoient alors au nombre de plus de mille, et leur puissance s'étoit accrue, ainsi que leur renommée. Mais il y avoit à peine un ouvrier pour dix atteliers, qui souvent chômoient d'ouvrage ; et les dix Chevaliers étoient en outre chargés de faire à ceux qui arrivoient une cruelle réception.

XXXVII.

Di viso era costui bello e giocondo,
E di maniere e di costumi ornato,
E di parlar sì dolce e sì facondo,
Che un aspe volentier l' avria ascoltato;
Sì che, come di cosa rara al Mondo,
Dell' esser suo fu tosto rapportato
Ad Alessandra figlia d' Orontea,
Che di molti anni grave anco vivea.

XXXVIII.

Orontea vivea ancora; e già mancate
Tutt' eran l' altre, che abitar quì prima,
E dieci tante, e più n' erano nate,
E in forza eran cresciute, e in maggior stima;
Nè tra diece fucine, che serrate
Stavan pur spesso, avean più d' una lima.
E dieci Cavalieri anco avean cura
Di dare a chi venía fiera avventura.

XXXIX.

Alessandra, bramosa di vedere
Il giovinetto, ch' avea tante lode,
Dalla sua Madre in singolar piacere
Impetra sì ch' Elbanio vede, ed ode;
E quando vuol partirne, rimanere
Si sente il core, ov' è chi 'l punge, e rode,
Legar si sente, e non sa far contesa;
E alfin dal suo prigion si trova presa.

XL.

Elbanio disse a lei: se di pietade
S' avesse, Donna, quì notizia ancora,
Come se n' ha per tutt' altre contrade,
Dovunque il vago Sol luce, e colora,
Io vi oserei per vostr' alma beltade,
Che ogn' animo gentil di se innamora,
Chiedervi in don la vita mia, che poi
Saria ognor presto a spenderla per voi.

XXXIX.

Alexandra brûlant de voir le jeune homme dont on faisoit tant d'éloges, le demanda à sa mere avec tant d'instance, qu'elle eut la permission de voir et d'entendre Elban, et quand elle voulut s'en séparer, elle sentit que son cœur n'étoit plus à elle, qu'il étoit percé de mille traits. Elle se sentit prise sans pouvoir s'en défendre, et enfin son prisonnier étoit devenu son vainqueur.

X L.

Elban lui dit : ah! Madame, s'il restoit parmi vous un peu de cette pitié qui règne dans tous les lieux que le soleil éclaire, j'oserois vous demander au nom de cette beauté que rien n'égale, et qui vous soumet tous les cœurs sensibles de me laisser une vie, que je serois toujours prêt à sacrifier pour vous.

XLI.

Mais puisque l'inhumanité règne dans ces climats contre toute raison, je ne vous demanderai point le don de la vie : je sais trop combien mes prieres seroient vaines: mais du moins que je puisse mourir les armes à la main, en brave guerrier, et que je ne sois pas condamné comme un scélérat, ou comme le vil animal qu'on conduit au sacrifice.

XLII.

L'aimable Alexandra, qui touchée de compassion pour ce jeune homme, avoit déjà les yeux humides de pleurs, lui répondit : quoique cette terre soit la plus cruelle et la plus barbare de toutes celles qui ont jamais existé, je ne conviens pas que toutes les femmes y soient des Médées, comme vous semblez le croire ; et quand même cela seroit vrai de toutes mes compagnes, moi seule je veux que l'on m'excepte de ce nombre.

XLI.

Or, quando fuor d' ogni ragion quì sono
Privi d' umanitade i cori umani,
Non vi domanderò la vita in dono,
Chè i prieghi miei so ben che sarian vani;
Ma che da Cavaliero, o tristo, o buono
Ch' io sia, possa morir con l' arme in mani,
E non come dannato per giudicio,
O come animal bruto in sacrificio.

XLII.

Alessandra gentil, ch' umidi avea
Per la pietà del giovinetto i rai,
Rispose: ancor che più crudele, e rea
Sia questa Terra ch' altra fosse mai,
Non concedo però, che qui Medea
Ogni femmina sia, come tu fai;
E quando ogn' altra così fosse ancora,
Me sola di tant' altre io vo' trar fuora.

XLIII.

E se ben per addietro io fossi stata
Empia e crudel, come quì sono tante,
Dir posso, che suggetto, ove mostrata
Per me fosse pietà, non ebbi avante.
Ma ben sarei di tigre più arrabbiata,
E più duro avrei 'l cor che di diamante,
Se non m' avesse tolto ogni durezza
Tua Beltà, tuo Valor, tua Gentilezza.

XLIV.

Così non fosse la legge più forte,
Che contra i peregrini è statuita,
Come io non schiverei con la mia morte,
Di ricomprar la tua più degna vita;
Ma non è grado quì di sì gran sorte,
Che ti potesse dar libera aita:
E quel che chiedi ancor, benchè sia poco,
Difficile ottener fia in questo loco.

XLIII.

Et si par le passé j'ai été impie et cruelle, comme elles le sont toutes ici, je puis vous assurer que c'étoit parce que je n'avois trouvé jusqu'à présent aucun objet qui eût excité ma sensibilité ; mais il faudroit que j'eusse la férocité d'un tigre, et que mon cœur fût plus dur que le diamant, si votre beauté, votre valeur, vos graces n'en avoient détruit l'inflexibilité.

XLIV.

Si cette loi établie contre les étrangers n'étoit pas la plus forte, comme je serois prompte à racheter vos jours aux dépens de ma vie ! vos jours bien plus précieux que les miens ; mais il n'est point ici de rang assez élevé pour vous procurer cette libre assistance, et quoique ce que vous demandez soit bien peu de chose, il sera pourtant bien difficile de l'obtenir dans ce pays.

XLV.

Néanmoins je ferai tous mes efforts, pour que vous l'obteniez, et que vous ayez cette satisfaction avant que de mourir; mais hélas! je crains qu'en voulant prolonger votre vie, vous ne prolongiez vos tourmens. Je me sens assez de courage, reprit Elban, pour espérer de sauver mes jours, quand même j'aurois à combattre dix guerriers armés; je suis même sûr de les vaincre fussent-ils tous armés de pied en cap.

XLVI.

Alexandra ne répondit à ce discours, que par un profond soupir, et elle quitta Elban le cœur percé de mille traits de flamme, de mille traits enracinés et incurables. Elle vint trouver sa mere, et lui exposa le desir qu'elle avoit, qu'elle ne permît pas qu'on fît mourir ce jeune Chevalier, s'il pouvoit à lui seul mettre à mort dix guerriers.

XLV.

Pur io vedrò di far che tu l' ottenga;
Ch' abbi innanzi al morir questo contento;
Ma mi dubito ben, che te n' avvenga,
Tenendo il morir lungo, più tormento.
Soggiunse Elbanio: quando incontro io venga
A dieci armato, di tal cor mi sento,
Che la vita ho speranza di salvarme,
E uccider lor, se tutti fosser arme.

XLVI.

Alessandra a quel detto non rispose,
Se non un gran sospiro, e dipartisse:
E portò nel partir mille amorose
Punte nel cor, mai non sanabil, fisse.
Venne alla Madre, e volontà le pose
Di non lasciar che 'l Cavalier morisse;
Quando si dimostrasse così forte,
Che solo avesse posto i dieci a morte.

X L V I I.

La Regina Orontea fece raccorre
Il suo consiglio, e disse: a noi conviene
Sempre il miglior, che ritroviamo, porre
A guardar nostri porti, e nostre arene:
E per saper chi ben lasciar, chi torre,
Prova è sempre da far, quando egli avviene
Per non patir con nostro danno a torto,
Che regni il vile, e chi ha valor sia morto.

X L V I I I.

A me pàr, se a voi par, che statuito
Sia, ch' ogni Cavalier per l' avvenire,
Che Fortuna abbia tratto al nostro lito,
Prima che al Tempio si faccia morire,
Possa egli sol, se gli piace il partito,
Incontra i dieci alla battaglia uscire;
E se di tutti vincerli è possente,
Guardi egli il porto, e secco abbia altra gente.

XLVII.

La Reine Orontée fait assembler son conseil, et lui parle ainsi : il est de notre intérêt de confier la garde de nos ports et de nos rivages au Héros le plus vaillant ; mais, pour bien connoître ceux à qui nous devons confier ce soin, et ceux que nous devons rejetter, il faudroit toujours éprouver ceux qui arrivent sur ces bords, afin de n'être pas exposées contre nos propres intérêts, à mettre en place un homme sans courage, et à faire périr celui qui en a beaucoup.

XLVIII.

Il me paroît donc, si vous en jugez de même, qu'il faut établir pour loi, que tout Chevalier à l'avenir que le sort aura amené sur ce rivage, avant que d'être conduit au temple pour être sacrifié, pourra lui seul, si ce parti lui convient, se battre contre nos dix guerriers, et s'il est assez fort pour les vaincre, la garde du port lui sera confiée, et tout lui sera soumis.

XLIX.

Je vous parle ainsi, parce que nous avons présentement un prisonnier, qui se vante de vaincre à lui seul dix de nos guerriers. Si sa valeur égale celle de tant de Chevaliers réunis, il est vraiment digne, qu'on lui accorde cette grace ; si, au contraire, il ne se vante que par témérité, par présomption, il en sera puni sévèrement. Alors Orontée cessa de parler, et une des plus vieilles femmes lui répondit en ces mots :

L.

La principale raison qui nous a déterminées à souffrir parmi nous quelques hommes n'a pas été que nous eussions aucun besoin de leur secours pour défendre nos États; car pour cet objet, nous avons par nous-mêmes assez d'intelligence, de courage et de pouvoir; eh! que ne pouvons-nous de même sans eux empêcher notre postérité de s'éteindre!

XLIX.

Parlo così, perchè abbiam quì un prigione,
Che par che vincer dieci s' offerisca.
Quando sol vaglia tante altre pèrsone,
Degnissimo è, per Dio, che s' esaudisca.
Così in contrario avrà punizione,
Quando vaneggi, e temerario ardisca.
Orontea fine al suo parlar quì pose,
A cui delle più antiche una rispose.

L.

La principal cagion, che a far disegno
Sul commercio degli uomini ci mosse,
Non fu perchè a difender questo Regno,
Del loro ajuto alcun bisogno fosse:
Chè per far questo abbiamo ardire, e ingegno
Da noi medesme, e a sufficienza posse;
Così senza sapessimo far anco,
Che non venisse il propagarci manco.

L I.

Ma poi che senza lor questo non lece,
Tolti abbiam, ma non tanti, in compagnía,
Che mai non sia più d' uno incontra diece,
Sì che aver di noi possa signorìa.
Per concepir di lor questo si fece,
Non che di lor difesa uopo ci sia.
La lor prodezza sol ne vaglia in questo,
E sieno ignavi, e inutili nel resto.

L I I.

Tra noi tenere un uom che sia sì forte
Contrario è in tutto al principal disegno:
Se può un solo a dieci uomini dar morte,
Quante Donne farà star egli al segno?
Se i dieci nostri fosser di tal sorte,
Il primo dì n' avrebbon tolto il Regno.
Non è la via di dominar, se vuoi
Por l' arme in mano a chi può più di noi.

L I.

Mais puisque cela n'est pas possible sans eux, nous avons recherché leur compagnie en petit nombre, afin qu'ils ne fussent jamais plus d'un contre dix, et qu'ils ne pussent ainsi nous dominer; cet arrangement a eu lieu pour perpétuer notre société, et non pour notre défense. Qu'ils soient vaillans seulement pour cet emploi, ils peuvent être lâches et inutiles pour tout le reste.

L I I.

Souffrir parmi nous un homme si vaillant, est un parti tout contraire à notre premier dessein. Si un seul homme peut vaincre dix guerriers, de combien de femmes ne sera-t-il pas vainqueur? Si nos dix Chevaliers eussent été doués d'une pareille valeur, dès le premier jour ils nous auroient arraché notre empire : ce n'est pas le moyen de commander, que de vouloir mettre les armes à la main d'un plus puissant que nous.

LIII.

Observez encore que si la fortune seconde votre protégé, et qu'il vienne à bout de vaincre nos dix guerriers, vous entendrez les plaintes des cent femmes, qui seront privées de leurs époux. S'il desire la vie, qu'il propose un autre expédient que de faire perdre la vie à dix jeunes hommes. Cependant si lui seul est capable de remplacer dix guerriers auprès de cent femmes, je veux bien qu'on lui fasse grace.

LIV.

Tel fut l'avis de la cruelle Artémie; (car c'est ainsi qu'elle se nommoit,) et il ne tint pas à elle qu'Elban ne fût cruellement sacrifié dans le temple de la sanglante Déité; mais la bonne vieille Orontée, qui vouloit favoriser sa fille, lui répliqua par tant et tant de raisons, et tint si ferme, que l'avis de son Sénat fut enfin en sa faveur.

LIII.

Pon mente ancor, che quando così aiti
Fortuna questo tuo, che i dieci uccida,
Di cento Donne, che de' lor mariti
Rimarran prive, sentirai le grida.
Se vuol campar, proponga altri partiti,
Ch' esser di dieci giovani omicida.
Pur, se per far con cento Donne è buono
Quel che dieci fariano, abbia perdono.

LIV.

Fu d' Artemia crudel questo il parere
(Così avea nome) e non mancò per lei
Di far nel Tempio Elbanio rimanere
Scannato innanzi agli spietati Dei.
Ma la madre Orontea, che compiacere
Volle alla figlia, replicò a colei
Altre, ed altre ragioni; e modo tenne,
Che nel Senato il suo parer s' ottenne.



L V.

L' aver Elbanio di bellezza il vanto
Sopra ogni Cavalier che fosse al Mondo,
Fu nei cor delle giovani di tanto,
Ch' erano in quel consiglio, e di tal pondo,
Che 'l parer delle vecchie andò da canto,
Che con Artemia volean far secondo
L' ordine antico; nè lontan fu molto
Ad esser per favore Elbanio assolto.

L V I.

Di perdonargli in somma fu conchiuso;
Ma poi che la decina avesse spento,
E che nell' altro assalto fosse ad uso
Di diece Donne buono, e non di cento.
Di carcer l' altro giorno fu dischiuso;
E avuto arme, e cavallo a suo talento,
Contra dieci guerrier solo si mise,
E l' uno appresso all' altro in piazza uccise.

L V.

Elban passoit pour le plus beau Chevalier qui existât dans le monde. Les jeunes Dames qui se trouvoient au conseil prirent tant à cœur sa défense, que l'avis des vieilles meres, qui vouloient, ainsi qu'Artémie, qu'on observât la rigueur de l'ancienne loi, fût mis au néant; même il ne s'en fallut guere, qu'Elban ne fût absous tout-à-fait.

L V I.

Enfin il fut résolu de lui faire grace; mais à condition qu'il combattroit dix guerriers, et que dans le second combat, il rempliroit les devoirs d'époux, non auprès de cent femmes, mais de dix. Le lendemain Elban fut tiré de prison, et après qu'on lui eut fourni des armes, et un coursier à son choix, il s'avança seul contre les dix guerriers, et les mit tous à mort sur la place.

L V I I.

La nuit suivante, il soutint seul et désarmé contre dix femmes un assaut d'un autre genre; et son courage eut un si heureux succès, que toute cette troupe fut vaincue. Cette valeur lui gagna tellement les bonnes graces d'Orontée, qu'elle le prit pour son gendre, lui donna Alexandra et les neuf autres filles avec lesquelles il avoit passé la nuit.

L V I I I.

Elle le laissa depuis héritier de son État, avec la belle Alexandra, qui a donné son nom au pays, à la charge qu'eux et leurs successeurs feroient inviolablement observer la loi, par laquelle tout homme qui par son malheureux destin mettroit le pied sur cette rive, auroit le choix du sacrifice ou de vaincre à lui seul dix guerriers.

L V I I.

Fu la notte seguente a prova messo
Contra diece Donzelle ignudo e solo,
Dove ebbe all' ardir suo sì buon successo,
Che fece il saggio di tutto lo stuolo;
E questo gli acquistò tal grazia appresso
Ad Orontea, che l' ebbe per Figliuolo;
E gli diede Alessandra; e l' altre nove
Con chi avea fatto le notturne prove.

L V I I I.

E lo lasciò con Alessandra bella,
Che poi diè nome a questa Terra, erede,
Con patto, che a servare egli abbia quella
Legge, ed ogn' altro, che da lui succede;
Che ciascun, che già mai sua fiera stella
Farà quì por lo sventurato piede,
Elegger possa, o in sacrificio darsi,
O con dieci guerrier solo provarsi.

L I X.

E s' egli avvien, che 'l dì gli uomini uccida,
La notte con le femmine si provi;
E quando in questo ancor tanto gli arrida
La sorte sua, che vincitor si trovi,
Sia del femmineo stuol Principe, e Guida,
E la decina a sceita sua rinnovi;
Con la qual regni fin che un altro arrivi,
Che più sia forte, e lui di vita privi.

L X.

Appresso a due mila anni il costume empio
S' è mantenuto, e si mantiene ancora;
E sono pochi giorni, che nel Tempio
Uno infelice peregrin non mora:
Se contra dieci alcun chiede, ad esempio
D' Elbanio, armarsi (che ve n' è talora)
Spesso la vita al primo assalto lassa;
Nè di mille uno all' altra prova passa.

L I X.

Et que, s'il parvenoit à vaincre ces dix guerriers, il seroit obligé de tenter l'épreuve de la nuit; qu'enfin si la fortune lui sourioit assez pour remporter cette seconde victoire, il seroit alors reconnu pour le chef, le Prince de tout ce peuple féminin; qu'alors il pourroit choisir dix femmes à son gré, et régner avec elles, jusqu'à l'arrivée d'un autre guerrier qui, se trouvant son vainqueur, parviendroit à lui arracher le trône avec la vie.

L X.

Il y a environ deux mille ans que cette loi barbare subsiste et s'observe encore. Peu de jours se passent sans que quelque malheureux étranger soit immolé dans le temple; si quelqu'un d'eux à l'exemple d'Elban, demande à combattre contre les dix guerriers, (car il y en a qui tentent ce hasard,) souvent il succombe à la premiere épreuve, et sur mille, il n'y en a pas un qui passe à la seconde.

L X I.

A la vérité, il s'en est rencontré qu
ques-uns, mais si peu, qu'on pourr
aisément les compter avec les doigts. A
gilon fut de ce nombre, mais il ne reg
guere avec ses dix femmes ; car des ven
contraires m'ayant porté sur ce rivage,
l'ai plongé dans la nuit éternelle. Eh ! plût
ciel que j'eusse cessé de vivre le mê
jour, plutôt que de passer ici ma vie da
ce honteux esclavage.

L X I I.

Ah ! que ces plaisirs de l'amour, ces
ces jeux si chers à tous ceux de mon âg
que cette pourpre, ces riches pierreries ;
cette élévation sur tous les autres citoy
d'un État, ont peu d'attraits pour l'hom
privé de sa liberté ! L'impossibilité de p
voir jamais quitter ces lieux, me paroît
servitude cruelle et insupportable.

L X I.

Pur ci passano alcuni; ma sì rari,
Che su le dita annoverar si ponno.
Uno di questi fu Argilon; ma guari
Con la decina sua non fu quì donno;
Chè cacciandomi quì venti contrari,
Gli occhi gli chiusi in sempiterno sonno.
Così fossi io con lui morto quel giorno,
Prima che viver servo in tanto scorno!

L X I I.

Chè piaceri amorosi, e riso, e gioco,
Che suole amar ciascun della mia etade,
Le porpore, e le gemme, e l' aver loco
Innanzi agli altri nella sua Cittade,
Potuto hanno, per Dio, mai giovar poco
All' uom, che privo sia di libertade.
E 'l non poter mai più di quì levarmi,
Servitù grave, e intollerabil parmi.

LXIII.

Il vedermi lograr dei miglior anni
Il più bel fiore in sì vil opra e molle,
Tiemmi il cor sempre in stimolo, e in affanni,
Ed ogni gusto di piacer mi tolle.
La fama del mio sangue spiega i vanni
Per tutto il Mondo, e fin al Ciel s' estolle;
Chè forse buona parte anch' io n' avrei,
S' esser potessi coi fratelli miei.

LXIV.

Parmi che ingiuria il mio destin mi faccia,
Avendomi a sì vil servigio eletto;
Come chi nell' armento il destrier caccia,
Il qual d' occhio, o di piedi abbia difetto;
O per altro accidente, che dispiaccia,
Sia fatto all' arme, e a miglior uso inetto:
Nè sperando io, se non per morte, uscire
Di sì vil servitù, bramo morire.

LXIII.

Me voir obligé de passer la plus belle fleur de mes jeunes années dans une vie si molle, si oisive, plonge mon cœur à chaque instant dans l'agitation et l'ennui, émousse pour moi toute idée de plaisir. La renommée remplit la terre de la gloire de mon sang, et l'élève jusqu'aux nues; peut-être hélas! aurois-je partagé les lauriers de mes freres, si j'avois pu les rejoindre.

LXIV.

Il me semble que c'est une injustice que le ciel m'a faite, quand il m'a réduit à un si vil esclavage; comme un coursier qu'on relègue dans les champs, parce qu'il est aveugle, estropié, inutile désormais dans les combats, ou à tout autre usage, et n'espérant plus que par la mort seule me délivrer de cet indigne esclavage, je ne desire plus que la mort.

LXV.

Guidon alors cessa de parler en traitant de jour infortuné celui où remportant la victoire sur dix Chevaliers, et sur autant de jeunes filles, il acquit la souveraineté de ce pays. Astolfe l'écoutoit avec attention, et n'avoit point voulu se faire connoître à lui, qu'il n'eût auparavant reconnu à plusieurs marques, que ce Guidon étoit véritablement, ainsi qu'il le disoit, le fils du Duc Aimon son parent.

LXVI.

Je suis, lui dit alors Astolfe, Prince d'Angleterre et votre cousin : et à l'instant, il le serre dans ses bras, et de l'air le plus tendre, le plus aimable, il l'embrasse, non sans répandre quelques larmes : mon cher parent, poursuivit-il, votre mere n'avoit pas besoin de vous attacher un signe au cou pour vous faire reconnoître ; la valeur que vous avez montrée les armes à la main, suffit pour prouver que vous êtes de notre sang.

LXV.

Guidon quì fine alle parole pose,
E maledì quel giorno per isdegno,
Il qual de' Cavalieri, e delle spose
Gli diè vittoria in acquistar quel Regno.
Astolfo stette a udire, e si nascose
Tanto che si fe certo a più d' un segno,
Che, come detto avea, questo Guidone
Era figliuol del suo parente Amone.

LXVI.

Poi gli rispose: io sono il Duca Inglese,
Il tuo cugino Astolfo; ed abbracciollo,
E con atto amorevole e cortese,
Non senza sparger lagrime, baciollo.
Caro parente mio, non più palese
Tua madre ti potea por segno al collo;
Che a farne fede che tu sei de' nostri,
Basta il valor che con la spada mostri.

LXVII.

Guidon, che altrove avrià fatto gran festa
D' aver trovato un sì stretto parente,
Quivi l' accolse con la faccia mesta,
Perchè fu di vedervelo dolente.
Se vive, sa che Astolfo schiavo resta,
Nè il termine e più là che 'l dì seguente;
Se fia libero Astolfo, ne more esso;
Sì che 'l ben d' uno è il mal dell' altro espresso.

LXVIII.

Gli duol che gli altri Cavalieri ancora
Abbia, vincendo, a far sempre cattivi;
Nè più, quando esso in quel contrasto mora,
Potrà giovar, che servitù lor schivi;
Chè se d' un fango ben li porta fuora,
E poi s' inciampi come all' altro arrivi,
Avrà lui senza pro vinto Marfisa,
Ch' essi pur ne fien schiavi, ed ella uccisa.

LXVII.

Guidon qui, dans un autre tems, eût senti la joie la plus vive de trouver un parent si cher, ne lui rendit ses caresses qu'avec l'air le plus triste, etant désespere de le trouver dans ce lieu : il sait qu'il ne peut vivre sans qu'Astolfe demeure esclave, et que dès le lendemain leur sort sera décidé; ou qu'Astolfe ne peut être libre qu'aux dépens de ses jours, de sorte que le bonheur de l'un doit faire nécessairement la perte de l'autre.

LXVIII.

Il regrette aussi que sa victoire réduise les autres Chevaliers dans une servitude perpétuelle, dont sa mort même ne les garantiroit pas, s'il la recevoit dans ce combat; car si Marfise ne parvient à se tirer du premier embarras que pour succomber dans le second, elle n'aura obtenu sur lui qu'une victoire inutile; ses compagnons n'en seront pas moins esclaves, et elle condamnée à la mort.

LXIX.

D'un autre côté, l'extrême jeunesse de Guidon, son affabilité, sa valeur, ont tellement attendri et touché le cœur de Marfise, et de ses compagnons, qu'ils dédaignent, pour ainsi dire, une liberté dont son sang seroit le prix; et déjà la guerrière pensoit qu'elle eût plutôt perdu la vie elle-même, que de l'arracher à Guidon.

LXX.

Marfise, dit à ce Chevalier : venez avec nous, et sortons d'ici à force ouverte. Hélas répond Guidon, perdez l'espérance de jamais sortir de ces lieux, soit que vous me vainquiez, soit que vous succombiez sous mes coups. Je n'ai jamais craint reprit Marfise, d'achever ce que j'ai entrepris, et je ne connois point de route plus sûre pour moi, que celle que mon épée saura m'ouvrir.

LXIX.

Dall' altro canto avea l' acerba etade,
La cortesia, e 'l valor del Giovinetto
D' amore intenerito e di pietade
Tanto a Marfisa, ed ai compagni il petto,
Che con morte di lui lor libertade
Esser dovendo, avean quasi a dispetto:
E se Marfisa non può far con manco
Che uccider lui, vuol essa morir anco.

LXX.

Ella disse a Guidon: vientene insieme
Con noi, che a viva forza uscirem quinci.
Deh (rispose Guidon) lascia ogni speme
Di mai più uscirne, o perdi meco, o vinci.
Ella soggiunse: il mio cor mai non teme
Di non dar fine a cosa che comincì;
Nè trovar so la più sicura strada
Di quella, ove mi sia guida la spada.

LXXI.

Tal nella piazza ho il tuo valor provato,
Che s' io son teco, ardisco ad ogni impresa;
Quando la turba intorno allo steccato
Sarà dimane in sul teatro ascesa,
Io vo' che l' uccidiam per ogni lato,
O vada in fuga, o cerchi far difesa.
E ch' indi ai lupi, e agli avoltoi del loco
Lasciamo i corpi, e la Cittade al foco.

LXXII.

Soggiunse a lei Guidon: tu m' avrái pronto
A seguitarti, ed a morirti a canto;
Ma vivi rimaner non facciam conto;
Bastar ne può di vendicarci alquanto:
Chè spesso dieci mila in piazza conto
Del popol femminile; ed altrettanto
Resta a guardare e porto, e rocca, e mura
Nè alcuna via d' uscir trovo sicura.

LXXI.

Vous m'avez montré aujourd'hui dans la lice une valeur si grande, qu'avec vous j'oserai tout tenter. Lorsque toutes ces femmes seront demain rassemblées sur les gradins, autour des barrieres, je veux que nous les massacrions toutes, soit qu'elles prennent la fuite, soit qu'elles prétendent se défendre; que nous laissions leurs corps à la merci des loups et des vautours, et leur ville en proie aux flammes.

LXXII.

Ah! répondit Guidon, vous me verrez toujours prompt à vous suivre, et à mourir à vos côtés; mais ne nous flattons pas de demeurer vivans, qu'il nous suffise de ne pas mourir sans vengeance. J'ai souvent compté sur cette place dix mille femmes armées, et un pareil nombre garde les remparts, le port et le château. Il ne nous reste aucune route pour nous échapper.

LXXIII.

Fussent-elles, reprit la guerriere, e
plus grand nombre que les soldats d
Xerxès, ou que ces esprits rebelles, qui,
leur honte éternelle, furent chassés du ciel
si vous êtes avec moi, ou du moins
vous n'êtes pas de leur parti, je veux l
exterminer toutes en moins d'un jour:
ne sais, reprit Guidon, d'autre moyen d
nous sauver, que celui que je vais vo
proposer.

LXXIV.

Ce moyen unique que je vais vous dir
et que je me rappelle à l'instant, peut se
nous sauver, s'il nous réussit: il n'e
permis ici qu'aux femmes de sortir, et
mettre le pied sur le rivage; il faut do
que je me confie à une de mes femme
dont j'ai éprouvé plusieurs fois la fidél
et le parfait amour, dans des occasio
plus difficiles que celles-ci.

LXXIII.

Disse Marfisa : e molto più sien elle
Degli uomini che Serse ebbe già intorno ;
E sieno più dell' anime ribelle,
Che uscir del Ciel con lor perpetuo scorno.
Se tu sei meco, o almen non sii con quelle,
Tutte le voglio uccidere in un giorno.
Guidon soggiunse : io non ci so via alcuna,
Che a valern' abbia, se non val quest' una.

LXXIV.

Nè può sola salvar, se ne succede,
Quest' una, ch' io dirò, ch' or mi sovviene.
Fuor che alle Donne, uscir non si concede,
Nè metter piedi in su le salse arene ;
E per questo commettervi alla fede
D' una delle mie Donne mi conviene,
Del cui perfetto amor fatto ho sovente
Più prova ancor, ch' io non farò al presente.

LXXV.

Non men di me tormi costei disía
Di servitù, pur che ne venga meco;
Chè così spera, senza compagnía
Delle rivali sue, ch' io viva seco.
Ella nel porto o fusta, o saettía
Farà ordinar, mentre è ancor l' aer cieco,
Che i marinari vostri troveranno
Acconcia a navigar, come vi vanno.

LXXVI.

Dietro a me tutti in un drappel ristretti
Cavalieri, mercanti, e galeotti,
Che ad albergarvi sotto a questi tetti
Meco (vostra mercè) siete ridotti,
Avrete a farvi amplo sentier coi petti,
Se del nostro cammin siamo interrotti.
Così spero (ajutandoci le spade)
Ch' io vi trarrò della crudel Cittade.

acconcia - fitted,
ready

LXXV.

Elle ne desire pas moins que moi de me tirer de cet esclavage, pourvu qu'elle me suive, parce qu'alors elle espère que je vivrai avec elle, sans partage avec ses rivales. Pendant que les ténèbres couvrent encore la terre, elle fera équiper dans le port un briganrin ou toute autre vaisseau, que vos pilotes trouveront tout prêt à faire voile en arrivant.

LXXVI.

Et vous tous qui m'avez fait la grace de venir loger chez moi, Chevaliers, marchands et matelots, vous me suivrez bien serrés et en bon ordre jusqu'au port, et vous vous tiendrez prêts à faire bonne résistance, si nous trouvons des obstacles dans notre route. C'est ainsi que j'espère, avec le secours de nos épées, nous tirer de cette cruelle cité.

LXXVII.

Vous ferez comme vous voudrez, répondit Marfise à Guidon, pour moi je suis bien sûre que je sortirai d'ici saine et sauve: il m'est beaucoup plus aisé de tuer de ma propre main toutes les femmes renfermées dans ces murs, que de me résoudre à prendre la fuite, ni à donner le moindre lieu de penser que la terreur ait pu entrer dans mon ame : je prétends sortir de ces lieux en plein jour, et les armes à la main. Tout autre moyen me paroîtroit être un opprobre.

LXXVIII.

Je sais que si je m'y faisois connoître pour fille, j'y partagerois les honneurs et les avantages des femmes, que l'on m'y retiendroit avec plaisir, et que je serois placée probablement parmi les premieres du Sénat; mais étant venue ici avec ces Chevaliers, je ne prétends point avoir plus de privilège qu'eux, et je me croirois déshonorée, si je restois libre ici, tandis que mes camarades seroient réduits à la servitude.

LXXVII.

Tu fa come ti par, disse Marfisa,
Ch' io son per me d' uscir di qui sicura.
Più facil sia che di mia mano uccisa
La gente sia, ch' è dentro a queste mura,
Che mi veggi fuggire, o in altra guisa
Alcun possa notar ch' abbia paura.
Vo' uscir di giorno, e sol per forza d' arme,
Chè per ogn' altro modo obbrobrio parme.

LXXVIII.

S' io ci fossi per Donna conosciuta,
So che avrei dalle Donne onore, e pregio,
E volentieri io ci sarei tenuta,
E tra le prime forse del Collegio;
Ma con costoro essendoci venuta,
Non ci vo' d' essi aver più privilegio.
Troppo error fora ch' io mi stessi, o andassi
Libera, e gli altri in servitù lasciassi.

LXXIX.

Queste parole, ed altre seguitando,
Mostrò Marfisa che 'l rispetto solo
Ch' avea al periglio de' compagni (quando
Potria loro il suo ardir tornare in duolo)
La tenea, che con alto e memorando
Segno d' ardir non assalia lo stuolo.
E per questo a Guidon lascia la cura
D' usar la via, che più gli par sicura.

LXXX.

Guidon la notte con Aleria parla,
(Così avea nome la più fida moglie)
Nè bisogno gli fu molto pregarla,
Chè la trovò disposta alle sue voglie.
Ella tolse una nave, e fece armarla,
E v' arrecò le sue più ricche spoglie,
Fingendo di volere al novo albore
Con le compagne uscire in corso fuore.

LXXIX.

Par ces discours, et par plusieurs autres, Marfise témoigna que la crainte seule qu'un excès de courage ne nuisît à ses compagnons, l'empêchoit d'attaquer cette troupe de femmes, et de se signaler par des coups d'une hardiesse mémorable. C'est pourquoi elle laissa à Guidon le soin de prendre le parti qui lui paroîtroit le plus sûr.

LXXX.

La nuit même Guidon s'ouvrit à Alérie, (c'est ainsi que se nommoit la plus fidelle de ses épouses,) il n'eut pas besoin de la presser, il la trouva toute disposée à ses volontés : elle prit un vaisseau, le fit armer et charger de ses effets les plus précieux, sous prétexte qu'elle vouloit aller en course à la pointe du jour avec ses compagnes.

LXXXI.

Auparavant elle avoit fait apporter dans le palais de Guidon, des épées, des lances, des cuirasses, des boucliers, afin d'en armer les passagers et les matelots du vaisseau qui étoient à moitié nuds; partagés entre le sommeil et les travaux, tandis que les uns dormoient, les autres montoient la garde, et revêtus de leurs armes, regardoient à tout instant s'ils ne verroient pas rougir l'Orient.

LXXXII.

Le soleil n'avoit point encore levé les sombres voiles qui couvroient la surface de la terre. La fille de Lycaon avoit à peine achevé de décrire son demi-cercle autour du pôle, lorsque la foule des femmes, empressées de voir la fin du combat, se hâterent de remplir l'amphithéatre de la place, comme les abeilles remplissent l'entrée de leurs ruches, lors qu'elles veulent au printems passer sous un nouvel empire.

LXXXI.

Ella avea fatto nel Palazzo innanti
Spade, e lance arrecar, corazze, e scudi,
Onde armar si potessero i mercanti,
E i galeotti, ch' eran mezzo nudi.
Altri dormiro, ed altri ster vegghianti,
Compartendo tra lor gli ozj, e gli studi,
Spesso guardando, e pur con l' arme indosso,
Se l' Oriente ancor si facea rosso.

LXXXII.

Dal duro volto della terra il Sole
Non tollea ancora il velo oscuro ed atro;
Appena avea la Licaonia prole
Per li solchi del Ciel volto l' aratro,
Quando il femmineo stuol, che veder vuole
Il fin della battaglia, empì 'l Teatro,
Come ape del suo clausrro empie la soglia,
Che mutar regno al novo tempo voglia.

LXXXIII.

Di trombe, di tambur, di suon di corni,
Il popol risonar fa cielo, e terra,
Così citando il suo Signor, che torni
A terminar la cominciata guerra.
Aquilante, e Grifon stavano adorni
Delle lor arme, e 'l Duca d' Inghilterra,
Guidon, Marfisa, e Sansonetto, e tutti,
Gli altri, chi a piedi, e chi a cavallo instrutti.

LXXXIV.

Per scender dal Palazzo al mare, e al porto
La piazza traversar si convenía,
Nè v' era altro cammin lungo, nè corto,
Così Guidon disse alla compagnía.
E poi che di ben far molto conforto
Lor diede, entrò senza romore in via,
E nella piazza, dove il popol era,
S' appresentò con più di cento in schiera.

LXXXIII.

Le peuple fait retentir le ciel et la terre du son des tambours, des trompettes et des clairons; c'étoit le signal pour Guidon, souverain de ce pays, de venir terminer le combat commencé. Déjà Aquilant, Griffon, le Duc d'Angleterre, Guidon, Marfise, Sansonnet étoient armés de toutes pieces, et tous les autres, les uns à cheval, les autres à pied se tenoient prêts.

LXXXIV.

Pour se rendre du palais à la mer et au port, il falloit nécessairement traverser la place d'armes : il n'y avoit aucun autre chemin ni plus long, ni plus court; Guidon en avoit déjà prévenu ses compagnons, et après les avoir exhortés à se comporter en gens de cœur, il se met en chemin sans bruit, et se présente dans la place, où étoit le peuple, à la tête de plus de cent hommes armés.

LXXXV.

Guidon, pressant les pas de ses compagnons, se disposoit à sortir par l'autre porte ; mais la foule qui environnoit le lieu, toute armée, et prête à combattre, s'apperçut en le voyant suivi de tant de gens, qu'il vouloit prendre la fuite avec eux : alors toutes en même-tems s'emparent de leurs arcs, et leur plus grosse troupe court s'opposer à son passage.

LXXXVI.

Guidon et les autres Chevaliers, mais sur-tout l'intrépide Marfise, ne tardent point à déployer la vigueur de leur bras, et firent les plus grands efforts pour s'ouvrir un passage : mais il pleuvoit sur eux de toutes parts une si prodigieuse grêle de traits, qui blessoient et mettoient à mort leurs camarades, qu'ils craignirent à la fin de ne pas en venir à leur honneur.

LXXXV.

Molto ſtrettando i ſuoi compagni andava
Guidone all' altra porta per uſcire;
Ma la gran moltitudine, che ſtava
Intorno, armata, e ſempre atta a ferire,
Pensò, come lo vide, che menava
Seco quegli altri, che volea fuggire;
E tutta a un tratto agli archi ſuoi ricorse;
E parte, onde s' uſcía, venne ad opporse.

LXXXVI.

Guidone, e gli altri Cavalier gagliardi,
E ſopra tutti lor, Marfiſa forte,
Al menar delle man non furon tardi,
E molto fer per isforzar le porte.
Ma tanta, e tanta copia era dei dardi,
Che con ferite dei compagni, e morte,
Pioveano lor di ſopra, e d' ogn' intorno,
Che al fin temean d' averne danno, e ſcorno.

LXXXVII.

D' ogni Guerrier l' usbergo era perfetto;
Chè se non era, avean più da temere.
Fù morto il destrier sotto a Sansonetto,
Quel di Marfisa v' ebbe a rimanere.
Astolfo fra se disse : ora che aspetto,
Che mai mi possa il corno più valere?
Io vo' veder, poi che non giova spada,
S' io so col corno assicurar la strada.

LXXXVIII.

Come ajutar nelle fortune estreme
Sempre si suol, si pone il corno a bocca
Par che la terra, e tutto il Mondo treme
Quando l' orribil suon nell' aria scocca.
Sì nel cor della gente il timor preme,
Che per disio di fuga si trabocca
Giù del Teatro sbigottita, e smorta,
Non che lasci la guardia della porta.

LXXXVII.

Les armes de tous ces Chevaliers étoient d'une trempe parfaite, sans cela ils auroient eu tout à craindre. Déjà le cheval de Sansonnet avoit été tué, celui de Marfise venoit pareillement de l'être. Astolfe dit en lui-même : qu'attendrois-je pour me servir de mon cor ? peut-il jamais m'être plus utile ? voyons si je ne pourrai pas, par son moyen, m'ouvrir le passage, puisque nos épées ne nous servent de rien.

LXXXVIII.

Comme on emploie tout dans les périls extrêmes, il embouche ce cor, et lorsque cet horrible son a frappé les airs, toute la terre, tout l'univers semblent trembler ; la terreur s'empare tellement du cœur de ces femmes éperdues, à demi-mortes, que voulant fuir, elles se renversent en bas des gradins, et ne laissent plus personne à la garde de la porte.

LXXXIX.

Comme on voit quelquefois les habitans d'une maison, remplis d'épouvante, se précipiter par les fenêtres, des lieux les plus élevés, lorsque de toutes parts ils se voient environnés par le feu, qui s'est accru peu-à-peu pendant que le sommeil appesantissoit leur paupiere; ainsi chacun négligeant le soin de sa vie, ne pense qu'à fuir cet épouvantable son.

XC.

Ces femmes alarmées se précipitent de çà, de là, de toutes parts elles s'efforcent de fuir: plus de mille à-la-fois se présentent à chaque porte; elles tombent en monceaux, et s'embarrassent les unes les autres. Dans une si grande presse, les unes perdent la vie, les autres sautent du haut des échafauts et des fenêtres: plusieurs se rompent les bras et le cou: les unes y perdent la vie, celles-là restent estropiées.

L X X X I X.

Come talor si getta, e si periglia
E da finestre, e da sublime loco,
L' esterrefatta subito famiglia,
Che vede appresso, e d' ogn' intorno il foco,
Che mentre le tenea gravi la ciglia
Il pigro sonno, crebbe a poco a poco;
Così messa la vita in abbandono,
Ognun fuggía lo spaventoso suono.

X C.

Di quà, di là, di sù, di giù smarrita
Sorge la turba, e di fuggir procaccia;
Son più di mille a un tempo ad ogni uscita,
Cascano a monti, e l' una l' altra impaccia.
In tanta calca perde altra la vita,
Da palchi, e da finestre altra si schiaccia;
Più d' un braccio si rompe, e d' una testa,
Di che altra morta, altra storpiata resta.

XCI.

Il pianto, e 'l grido insino al Ciel saliva
D' alta ruina misto, e di fracasso.
Affretta, ovunque il suon del corno arriva,
La turba spaventata in fuga il passo.
Se udite dir, che d' ardimento priva
La vil plebe si mostri, e di cor basso,
Non vi maravigliate, che natura
È della lepre aver sempre paura.

XCII.

Ma che direte del già tanto fiero
Cor di Marfisa, e di Guidon Selvaggio?
Dei duo giovani figli d' Oliviero,
Che già tanto onoraro il lor lignaggio?
Già cento mila avean stimati un zero,
E in fuga or se ne van senza coraggio
Come conigli, o timidi colombi,
A cui vicino alto romor rimbombi.

XCI.

Les gémissemens, les cris qu'accompagnent le fracas et la destruction, s'élèvent jusqu'aux nues. Par-tout où le son du cor se fait entendre, la multitude épouvantée se presse de fuir. Vous ne serez pas bien étonné d'apprendre, que le vil peuple montre si peu de courage et tant de lâcheté; c'est le propre de la nature du lievre d'être susceptible de crainte.

XCII.

Mais que direz-vous du cœur jadis si ferme et si fier de Marfise, de celui de Guidon le Sauvage, des deux fils d'Olivier, dont les exploits ont si souvent illustré leur race? autrefois ils eussent affronté une armée de cent mille hommes, maintenant ils s'abandonnent honteusement à la fuite, comme des lapins, ou de timides colombes effrayées d'un grand bruit, qui a retenti dans leur voisinage.

XCIII.

La vertu de ce cor enchanté agissoit également contre les amis et les ennemis; Sansonnet, Guidon et les deux freres fuient à la suite de Marfise épouvantés; mais ils ont beau fuir, ils ne peuvent assez s'éloigner, pour que leurs oreilles ne soient plus frappées de cet horrible bruit. Astolfe, de son côté, parcourt toute la ville, en sonnant toujours de plus en plus.

XCIV.

Les unes descendent vers la mer; d'autres gravissent les montagnes, quelques-unes s'enfoncent dans l'épaisseur des bois. Il y en eut qui fuirent pendant dix jours de suite, sans oser seulement retourner la tête. Plusieurs se précipiterent du pont dans l'eau, et ne reparurent jamais. Enfin les places, les temples, les maisons, tout fut abandonné, et la ville demeura presque entièrement vuide dans un moment.

XCIII.

Così noceva ai suoi, come agli strani
La forza, che nel corno era incantata.
Sansonetto, Guidone, e i duo Germani
Fuggon dietro a Marfisa spaventata;
Nè fuggendo ponno ir tanto lontani,
Che lor non sia l' orecchia anco intronata.
Scorre Astolfo la Terra in ogni lato,
Dando via sempre al corno maggior fiato.

XCIV.

Chi scese al mare, e chi poggiò sù al monte,
E chi tra i boschi ad occultar si venne;
Alcuna senza mai volger la fronte
Fuggir per dieci dì non si ritenne;
Uscì in tal punto alcuna fuor del ponte,
Che in vita sua mai più non vi rivenne;
Sgombraro in modo e piazze, e templi, e case,
Che quasi vota la Città rimase.

XCV.

Marfisa, e 'l buon Guidone, e i duo Frate
E Sansonetto, pallidi e tremanti
Fuggiano in verso il mare, e dietro a quei
Fuggiano i marinari, e i mercatanti,
Ove Aleria trovar, che fra i castelli
Loro avea un legno apparecchiato innan
Quindi poi che in gran fretta gli raccolse
Diè i remi all' acqua, ed ogni vela sciolse

XCVI.

Dentro, e d' intorno il Duca la Cittade
Avea scorsa dai colli insino all' onde;
Fatto avea vote rimaner le strade;
Ognun lo fugge, ognun se gli nasconde.
Molte trovate fur, che per viltade
S' eran gittate in parti oscure, e immonde
E molte, non sapendo ove s' andare,
Messesi a nuoto, ed affogate in mare.

XCV.

Marfise et le brave Guidon, et les deux freres, et Sansonnet pâles et tremblans fuient vers la mer. Les matelots, les autres gens du vaisseau fuient à leur suite : en arrivant, ils trouverent Alerie qui leur avoit fait préparer un bâtiment, entre les deux forteresses du port, et après qu'ils y furent entrés en grande hâte, ils déployerent toutes leurs voiles, et se mirent à ramer.

XCVI.

Le Prince Anglois avoit parcouru les dedans et les dehors de toute la ville, depuis les montagnes jusqu'au rivage; on ne trouvoit plus personne dans les rues, chacun le fuyoit, chacun se cachoit de lui. On trouva beaucoup de ces femmes, qui de terreur s'étoient précipitées dans les égouts et dans les lieux les plus immondes; plusieurs ne sachant où se réfugier, s'etoient mises à la nage, et s'étoient ensévelies dans la mer.

XCVII.

Le Duc accourt pour chercher ses com-
pagnons, espérant les trouver sur le por
Il jette les yeux de côté et d'autre
il n'apperçoit de toutes parts qu'un ri-
vage désert, et pas un seul de ses cama-
rades : il porte ses regards plus loin, e
les apperçoit sur la mer, s'éloignant d
lui à pleines voiles. Voyant le vaisseau parti
il est obligé d'imaginer quelqu'autre moye
de poursuivre sa route.

XCVIII.

Laissons-le aller, et ne soyez pas e
peine de ce qu'il doit parcourir seul tan
de pays infidèles et barbares, où l'on n
peut jamais voyager sans crainte; il n'es
aucun péril dont il ne puisse se tirer pa
le moyen de son cor, et il vient d'en don-
ner la preuve. Revenons à ses compagnons
qui fuient sur la mer, saisis de frayeur.

XCVII.

Per trovare i compagni il Duca viene,
Che si credea di riveder sul Molo.
Si volge intorno, e le deserte arene
Guarda per tutto, e non v' appare un solo;
Leva più gli occhi, e in alto a vele piene
Da se lontani andar li vede a volo.
Sì che gli convien fare altro disegno
Al suo cammin, poi che partito è il legno.

XCVIII.

Lasciamolo andar pur; nè vi rincresca
Che tanta strada far debba soletto
Per terra d' Infedeli, e Barbaresca,
Dove mai non si va senza sospetto.
Non è periglio alcuno, onde non esca
Con quel suo corno; e n' ha mostrato effetto;
E dei compagni suoi pigliamo cura,
Che al mar fuggian, tremando di paura.

XCIX.

A piena vela si cacciaron lunge
Dalla crudele, e sanguinosa spiaggia;
E poi che di gran lunga non li giunge
L'orribil suon, che a spaventar più gli aggia,
Insolita vergogna sì li punge,
Che com' un foco a tutti il viso raggia.
L'un non ardisce mirar l'altro, e stassi
Tristo, senza parlar, con gli occhi bassi.

C.

Facea il nocchiero al suo viaggio intento
E Cipro, e Rodi, e giù per l'onda Egea
Da se vede fuggire Isole cento
Col periglioso capo di Malea:
E con propizio, ed immutabil vento
Asconder vede la Greca Morea;
Volta Sicilia, e per lo mar Tirreno
Costeggia dell' Italia il lito ameno.

XCIX.

Ils s'éloignent à pleines voiles de ces rives cruelles et homicides ; et quand l'horrible son du cor, qui leur a causé cette grande épouvante ne frappe plus leurs oreilles, une honte extraordinaire saisit tellement leurs ames, que la rougeur brille sur leurs fronts, comme un charbon ardent ; ils n'osent se regarder en face ; l'air triste, les yeux baissés, ils restent sans se dire un seul mot.

C.

Le pilote attentif à sa route, laisse derriere lui Chypre et Rhodes : déjà il voit fuir loin de lui cent Isles de la mer Égée, avec le dangereux cap de Malée, et ayant un vent favorable et soutenu, il voit bientôt la Morée se dérober à sa vue ; et dès qu'il a tourné la Sicile, il côtoie les bords délicieux de l'Italie, sur la mer Tirrhénienne.

C I.

Enfin il apperçoit Luna, où il avoit laiss sa famille, et en rendant grace au cie d'avoir couru tant de mers, sans de plu grands dangers, il aborde à ce rivage qu lui est connu. Là, on trouve un vaisseau prêt à faire voile pour la France. Le Capitaine propose aux Chevaliers de s'embarquer sur son bord; ils y montent dès jour même, et peu de tems après, il arrivent à Marseille.

C I I.

Bradamante qui commandoit dans le pays étoit alors absente; si elle s'y étoit trouvée elle les eut sûrement déterminés par so bon accueil à y faire quelque séjour ave elle. Ils descendirent donc sur le rivage Marfise alors prit congé des quatre Chevaliers et d'Alerie, femme de Guidon, c continua sa route à l'aventure.

C I.

E sopra Luna ultimamente sorse,
Dove lasciato avea la sua famiglia:
Dio ringraziando, che 'l pelago corse
Senza più danno, il noto lito piglia.
Quindi un nocchier trovar per Francia sciorse,
Il qual di venir seco li consiglia;
E nel suo legno ancor quel dì montaro.
Ed a Marsiglia in breve si trovaro.

C I I.

Quivi non era Bradamante allora,
Che aver solea governo del paese;
Chè se vi fosse, a far seco dimora
Gli avria sforzati con parlar cortese.
Sceser nel lito; e la medesima ora
Dai quattro Cavalier congedo prese
Marfisa, e dalla Donna del Selvaggio,
E pigliò alla ventura il suo viaggio.

C I I I.

Dicendo, che lodevole non era;
Che andasser tanti Cavalieri insieme;
Chè gli storni, e i colombi vanno in schiera,
I daini, e i cervi, e ogn' animal, che teme;
Ma l' audace falcon, l' aquila altiera,
Che nell' ajuto altrui non metton speme,
Orsi, tigri, leon, soli ne vanno,
Chè di più forza alcun timor non hanno.

C I V.

Nessun degli altri fu di quel pensiero;
Sì che a lei sola toccò a far partita.
Per mezzo i boschi, e per strano sentiero
Dunque ella se n' andò sola, e romita.
Grifone il bianco, ed Aquilante il nero
Pigliar con gli altri duo la via più trita,
E giunsero a un castello il dì seguente,
Dove albergati fur cortesemente.

CIII.

Il n'est pas honorable, leur disoit-elle, que tant de Chevaliers voyagent ensemble; les animaux qui ont peur comme les pigeons, les étourneaux, les daims, les cerfs doivent aller en troupe; mais le hardi faucon, l'aigle audacieux qui ne comptent sur aucun secours étranger, les ours, les lions, les tigres vont seuls, n'ayant à craindre aucune force supérieure.

CIV.

Les autres Chevaliers ne furent pas de son avis; elle fut donc obligée de partir seule, marchant à son ordinaire à travers les bois, et par des sentiers inconnus. Griffon le blanc, et Aquilant le noir, et les deux autres Chevaliers prirent la route la plus battue, et arriverent le lendemain à un château où ils furent reçus très-poliment.

C V.

Je dis poliment, mais en apparence; c
ils eurent bientôt une forte preuve du co
traire ; le maître du château en leur tém
gnant de la bienveillance et de la co
toisie, les avoit déterminés à loger ch
lui ; et ensuite la nuit suivante, comme
dormoient sans aucune défiance, il les
arrêter dans leurs lits, et ne les relâc
point qu'ils ne lui eussent prêté serme
d'observer la coupable coutume qu'il av
établie.

C V I.

Mais je veux, Seigneur, continuer à vo
entretenir de la belliqueuse Marfise, au
de vous parler davantage de ces Paladin
cette guerriere passa la Durance, le Rhô
et la Saône, et arriva au pied d'une mo
tagne découverte. Là, elle vit venir
long d'un torrent, une vieille femme
vêtue de noir, qui paroissoit fatiguée
harassée de la longueur de la route, ma
qui sur-tout étoit accablée de tristesse

C V.

Cortesemente dico in apparenza,
Ma tosto vi sentir contrario effetto;
Chè 'l Signor del castel, benivolenza
Fingendo, e cortesia, lor diè ricetto;
E poi la notte, che sicuri senza
Timor dormian, li fe pigliar nel letto;
Nè prima li lasciò, che d' osservare
Una costuma ria li fe giurare.

C V I.

Ma vo' seguir la bellicosa Donna
Prima, Signor, che di costor più dica.
Passò Druenza, il Rodano, e la Sonna,
E venne a piè d' una montagna aprica.
Quivi lungo un torrente in negra gonna
Vide venire una femmina antica,
Che stanca, e lassa era di lunga via,
Ma via più afflitta di malinconia.

CVII.

Questa è la vecchia, che solea servir
Ai malandrin nel cavernoso monte
Là, dove alta giustizia fe venire
A dar lor morte il Paladino Conte.
La vecchia, che timore ha di morire
Per le cagion, che poi vi saran conte,
Già molti dì va per via oscura e fosca,
Fuggendo di trovar chi là conosca.

CVIII.

Quivi d' estrano Cavalier sembianza
L' ebbe Marfisa all' abito, e all' arnese:
E perciò non fuggì, com' avea usanza
Fuggir dagli altri, ch' eran del paese;
Anzi con sicurezza, e con baldanza
Si fermò al guado, e di lontan l'attese;
Al guado del torrente, ove trovolla,
La vecchia le uscì incontra, e salutolla.

C V I I.

Cette vieille étoit celle qui servoit les brigands dans la caverne du mont, où la justice divine envoya le Comte Roland, pour les punir de leurs forfaits. La vieille qui craignoit la mort, par les raisons que je vous dirai bientôt, marchoit depuis plusieurs jours par des chemins obscurs et détournés, évitant de rencontrer tous ceux qui auroient pu la reconnoître.

C V I I I.

Marfise à ses armes, à ses vêtemens parut à la vieille un Chevalier étranger; elle cessa donc de fuir, comme elle avoit coutume de le faire à la rencontre de quelqu'un du pays; au contraire, elle s'arrêta sur les bords du torrent, avec confiance et hardiesse, et de loin attendit la guerriere; quand elle y fut arrivée, la vieille s'en vint à sa rencontre et la salua.

CIX.

Puis elle la pria de la passer en croupe de l'autre côté du ruisseau. Marfise qui étoit naturellement obligeante, la fit monter derriere elle, et la porta non-seulement au-delà du torrent, mais elle lui fit faire encore un grand trajet jusqu'à ce qu'elle fût dehors d'un terrein fangeux, et dans le bon chemin. Au sortir de cet endroit, ils virent venir à leur rencontre un Chevalier.

CX.

Ce Chevalier bien monté, richement équipé, et couvert d'armes brillantes, s'avançoit vers le torrent. Il étoit accompagné d'une Demoiselle et d'un seul écuyer. Cette Demoiselle étoit fort belle, mais elle avoit un air vain et dédaigneux ; elle n'annonçoit qu'orgueil et fierté, et étoit bien digne du Chevalier qui l'accompagnoit.

C I X.

Poi la pregò che seco oltr' a quell' acque
Nell' altra ripa in groppa la portasse.
Marfisa, che gentil fu da che nacque,
Di là dal fiumicel seco la trasse.
E portarla anche un pezzo non le spiacque,
Fin che a miglior cammin la ritornasse,
Fuor d' un gran fango; e al fin di quel sentiero
Si videro all' incontro un Cavaliero.

C X.

Il Cavalier su ben guernita sella,
Di lucide arme, e di bei panni ornato,
Verso il fiume venía, da una Donzella,
E da un solo scudiero accompagnato.
La Donna, ch' avea seco, era assai bella,
Ma d' altiero sembiante, e poco grato,
Tutta d' orgoglio, e di fastidio piena,
Del Cavalier ben degna, che la mena.

C X I.

Pinabello, un de' Conti Maganzesi
Era quel Cavalier, ch' ella avea seco,
Quel medesmo, che dianzi a pochi mesi
Bradamante gittò nel cavo speco
Quei sospir, quei singulti così accesi,
Quel pianto, che lo fe già quasi cieco,
Tutto fu per costei, che or seco avea,
Che 'l Negromante allor gli ritenea.

C X I I.

Ma poi che fu levato di sul colle
L' incantato castel del vecchio Atlante,
E che potè ciascuno ire ove volle,
Per opra, e per virtù di Bradamante,
Costei, che alli desii facile e molle
Di Pinabel sempre era stata innante,
Si tornò a lui; ed in sua compagnia
Da un castello ad un altro or se ne gia.

CXI.

Ce Chevalier, que cette Demoiselle avoit avec elle, étoit Pinabel, l'un des Comtes de Mayence; le même qui quelques mois auparavant avoit précipité Bradamante dans la profonde grotte de Merlin. Ces soupirs, ces sanglots si ardens, ces larmes qu'il avoit versées autrefois jusqu'à en perdre la vue, n'avoient pour objet que cette Demoiselle qu'il possède maintenant, et qu'un enchanteur lui retenoit alors.

CXII.

Mais sitôt que le palais enchanté du vieil ...ant eut disparu du sommet de la montagne, et que chacun fut libre d'aller où il ui plut, grace à la prudence, et à la valeur de Bradamante, cette Demoiselle, qui s'étoit toujours prêtée avec une douce et facile complaisance aux desirs de Pinabel, vint le rejoindre, et maintenant ils s'en vont ensemble d'un de ses châteaux dans un autre.

CXIII.

Et comme cette Demoiselle étoit maligne et caustique, dès qu'elle apperçut la vieille de Marfise, elle ne put tenir bouche close, ni s'empêcher de la railler avec un ris moqueur. La fiere Marfise peu accoutumée à souffrir la moindre insulte, enflammée de colere, répondit à cette Demoiselle, que la vieille étoit cent fois plus belle qu'elle.

CXIV.

Et qu'elle alloit à l'instant le prouver à son Chevalier, à condition que si elle le faisoit vuider les arçons, elle la feroit dépouiller de ses habits, et lui ôteroit son coursier. Pinabel qui n'auroit pu se taire sans honte, s'empresse de lui répondre avec ses armes; il prend son bouclier, empoigne sa lance, tourne son coursier, et fond sur Marfise, comme un furieux.

CXIII.

E sì come vezzosa era, e mal usa,
Quando vide la vecchia di Marfisa,
Non si potè tenere a bocca chiusa
Di non la motteggiar con beffe, e risa.
Marfisa altiera, appresso a cui non s' usa
Sentirsi oltraggio in qual si voglia guisa,
Rispose d' ira accesa alla Donzella,
Che di lei quella vecchia era più bella.

CXIV.

E che al suo Cavalier volea provallo,
Con patto di poi torre a lei la gonna,
E il palafren ch' avea, se da cavallo
Gittava il Cavalier, di chi era Donna.
Pinabel, che faria, tacendo, fallo,
Di risponder coll' arme non assonna;
Piglia lo scudo, e l' asta, e il destrier gira,
Poi vien Marfisa a ritrovar con ira.

CXV.

Marfisa incontro una gran lancia afferra,
E nella vista a Pinabel l' arresta;
E sì stordito lo riversa in terra,
Che tarda un' ora a rilevar la testa.
Marfisa vincitrice della guerra,
Fe trarre a quella giovane la vesta,
Ed ogn' altro ornamento le fe porre,
E ne fe il tutto alla sua vecchia torre.

CXVI.

E di quel giovanile abito volse,
Che si vestisse, e se n' ornasse tutta;
E fe che 'l palafreno anco si tolse,
Che la giovane avea quivi condutta.
Indi al preso cammin con lei si volse,
Che quant' era più ornata, era più brutta.
Tre giorni se n' andar per lunga strada
Senza far cosa, onde a parlar m' accada.

C X V.

La guerriere met une énorme lance en arrêt, en atteint Pinabel à la visiere, et le renverse sur l'arène si étourdi, qu'il fut plus d'une heure à se relever ; alors la victorieuse Marfise fait ôter à la Demoiselle tous ses habits, la dépouille de toute sa parure et ordonne à la vieille de s'en emparer.

C X V I.

Elle veut qu'elle se revête et se pare de ces habillements faits pour la jeunesse ; elle la fait monter ensuite sur le palefroi qui avoit conduit la jeune Dame en ce lieu ; ensuite elle poursuit son chemin avec cette même vieille, qui paroissoit d'autant plus laide, qu'elle étoit plus parée. Elles marcherent ainsi pendant trois jours, sans qu'il leur arrivât rien qui mérite d'en parler.

CXVII.

Le quatrieme, elles rencontrerent Chevalier qui venoit seul vers elles au grand galop. Si vous êtes curieux de le connoître, sachez que c'est le fils du Roi d'Écosse, l'aimable Zerbin, modèle de toutes les vertus, et de la plus rare beauté. Il étoit plein de dépit et de colere, de n'avoir pu se venger d'un des siens qui avoit mis obstacle à un acte de générosité.

CXVIII.

Ce Prince avoit long-tems poursuivi envain dans la forêt celui qui l'avoit offensé, mais cet homme sut s'écarter de la route si à propos; il prit si bien son tems, fuyant; le bois, un brouillard, qui avoit offusqué les premiers rayons du soleil, servirent si avantageusement, qu'il put échapper à la poursuite de Zerbin, jusqu'à ce que sa fureur et sa colere furent calmées

CXVII.

Il quarto giorno un Cavalier trovaro,
Che venía in fretta galoppando solo.
Se di saper chi sia forse v' è caro,
Dicovi, ch' è Zerbin, di Re figliuolo,
Di virtù esempio, e di bellezza raro,
Che se stesso rodea d' ira, e di duolo
Di non aver potuto far vendetta
D' un che gli avea gran cortesía interdetta.

CXVIII.

Zerbino indarno per la selva corse
Dietro a quel suo, che gli avea fatto oltraggio;
Ma sì a tempo colui seppe via torse,
Sì seppe nel fuggir prender vantaggio,
Sì il bosco, e sì una nebbia lo soccorse,
Che avea offuscato il mattutino raggio,
Che di man di Zerbin si levò netto,
Finchè l' ira, e 'l furor gli uscì del petto.

C X I X.

Non potè, ancor che Ze.bin fosse ira
Tener, vedendo quella vecchia, il riso;
Chè gli parea dal giovenile ornato
Troppo diverso il brutto antico viso;
Ed a Marfisa, che le venía allato,
Disse: Guerrier, tu sei pien d' ogni avvis
Che Damigella di tal sorte guidi,
Che non temi trovar chi te la invidi.

C X X.

Avea la Donna (se la crespa buccia
Può darne indizio) più della Sibilla,
E parea così ornata una bertuccia,
Quando per mover riso alcun vestilla;
Ed or più brutta par, che si corruccia,
E che dagli occhi l' ira le sfavilla:
Chè a Donna non si fa maggior dispe
Che quando o vecchia, o brutta le vien d

CXIX.

Malgré tout son courroux, Zerbin en voyant cette vieille ne put s'empêcher de rire : cette antique et laide figure lui paroissoit faire un contraste trop ridicule avec ces jeunes ornemens ; et s'adressant à Marfise, qui marchoit à côté d'elle : Chevalier, lui dit-il, vous êtes vraiment très-prudent de vous être chargé d'une Demoiselle pareille ; car vous ne devez pas craindre qu'on ne vous l'enlève.

CXX.

Cette vieille étoit plus âgée que la Sybille, à en juger par ses rides et ses cheveux ; avec cette parure, elle ressembloit à ces guenons qu'on pare pour se divertir ; et même dans cet instant, elle parut encore plus hideuse, parce qu'elle se mit en fureur, et que ses yeux cavés étincelerent de courroux ; car le plus mortel affront qu'on puisse faire à une femme, c'est de lui dire qu'elle est vieille ou laide.

CXXI.

La valeureuse Marfise, fit semblant d'être piquée du discours de Zerbin, voulant se réjouir de cette aventure, comme elle le fit en effet. Parbleu, lui dit-elle, ma maîtresse est beaucoup plus belle que vous n'êtes poli; aussi je crois bien que ce propos ne vient pas du cœur; vous feignez de la trouver laide pour excuser votre extrême lâcheté.

CXXII.

Eh! quel seroit le Chevalier qui rencontrant dans une forêt une si belle et si jeune Dame, aussi peu accompagnée, ne fit sur le-champ tous ses efforts pour l'avoir en sa possesion? elle est si bien avec vous, reprit Zerbin, qu'il seroit injuste de penser à vous l'enlever. Je ne serois jamais assez indiscret pour vous en priver, soyez bien tranquille là-dessus.

C X X I.

Mostrò turbarsi l' inclita Donzella,
Per prenderne piacer, come si prese,
E rispose a Zerbin: mia Donna è bella,
Per Dio via più che tu non sei cortese;
Come ch' io creda che la tua favella
Da quel che sente l' animo non scese;
Tu fingi non conoscer sua beltade,
Per escusar la tua somma viltade.

C X X I I.

E chi saria quel Cavalier, che questa
Sì giovane, e sì bella ritrovasse
Senza più compagnia nella foresta,
E che di farla sua non si provasse?
Sì ben (disse Zerbin) teco s' assesta,
Che saria mal che alcun te la levasse;
Ed io per me non son così indiscreto,
Che te ne privi mai: stanne pur lieto.

CXXIII.

Se in altro conto aver vuoi a far meco,
Di quel ch' io vaglio, son per farti mostra,
Ma per costei non mi tener sì cieco,
Che solamente far voglia una giostra.
O brutta, o bella sia, restisi teco;
Non vo' partir tanta amicizia vostra.
Ben vi siete accoppiati : io giurerei,
Com' ella è bella, tu gagliardo sei.

CXXIV.

Soggiunse a lui Marfisa : al tuo dispetto
Di levarmi costei provar convienti.
Non vo' patir che un sì leggiadro aspetto
Abbi veduto, e guadagnar nol tenti.
Rispose a lui Zerbin : non so a che effetto
L' uom si metta a periglio, e si tormenti,
Per riportarne una vittoria poi,
Che giovi al vinto, e il vincitore annoi.

CXXIII.

Si, pour tout autre sujet, vous voulez éprouver ce que je vaux dans les armes, je suis prêt à vous satisfaire; mais il faudroit que je fusse bien aveugle de hasarder une seule joûte en son honneur. Belle ou laide, je vous la laisse; je ne veux point troubler une si grande union. Vous êtes si bien assortis! je jurerois que vous avez autant de valeur qu'elle a de beauté.

CXXIV.

Oh! reprit Marfise, il faut malgré vous que vous me la disputiez; je ne souffrirai pas que vous ayez vu tant de charmes, sans faire le moindre effort pour les posséder. Je ne conçois pas pour quelle raison, répliqua le Prince, un homme s'exposeroit à des hasards, à des périls, pour remporter une victoire très-nuisible au vainqueur, et très favorable au vaincu.

CXXV.

Si ce marché là ne vous plaît pas, e voici un autre que je vous propose, et qu vous ne pouvez refuser, lui dit Marfise; vaincu par vous, je me tiens forcé de la garder; mais si je suis vainqueur, vous serez contraint de la recevoir de ma mai éprouvons donc qui de nous deux en se délivré; si vous succombez, il faudra qu vous vous engagiez à l'accompagner par-tou où il lui plaira.

CXXVI.

Je le veux bien, dit Zerbin, et aussi-tô il tourne son coursier pour fournir une ca riere; il se roidit sur les étriers, rassemb ses forces, et ferme dans les arçons, n voulant faillir d'atteinte, il dirige sa lan au milieu de l'écu de la guerriere; mais sembla n'avoir frappé que sur une montag de métal: pour lui, il fut atteint si rude ment sur son heaume, qu'il fut renvers tout étourdi.

CXXV.

Se non ti par questo partito buono,
Te ne do un altro, e ricusar nol dei,
Disse a Zerbin Marfisa; che s' io sono
Vinto da te, m' abbia a restar costei;
Ma s' io te vinco, a forza te la dono.
Dunque proviam chi de' star senza lei.
Se perdi, converrà che tu le faccia
Compagnia sempre ovunque andar le piaccia.

CXXVI.

E così sia, Zerbin rispose; e volse,
A pigliar campo, subito il cavallo.
Si levò su le staffe, e si raccolse
Fermo in arcione; e per non dare in fallo
Lo scudo in mezzo alla Donzella colse,
Ma parve urtasse un monte di metallo:
Ed ella in guisa a lui toccò l' elmetto,
Che stordito il mandò di sella netto.

CXXVII.

Troppo spiacque a Zerbin l' esser caduto,
Che in altro scontro mai più non gli avvenne;
E n' avea mille, e mille egli abbattuto;
Ed a perpetuo scorno se lo tenne.
Stette per lungo spazio in terra muto;
E più gli dolse poi che gli sovvenne,
Che avea promesso, e che gli convenía
Aver la brutta vecchia in compagnía.

CXXVIII.

Tornando a lui la vincitrice in sella,
Disse ridendo : questa t' appresento;
E quanto più la veggio e grata e bella,
Tanto, ch' ella sia tua, più mi contento.
Or tu in mio loco sei Campion di quella
Ma la tua fè non se ne porti il vento,
Che per sua guida, e scorta tu non vada
Come hai promesso, ovunque andar le aggrada.

CXXVII.

Le Prince d'Écosse fut extrêmement sensible à cet accident, lui à qui pareille aventure n'étoit jamais arrivée, lui qui avoit abattu mille et mille guerriers; il regarde cet événement comme un éternel affront : pendant long-tems il reste muet, sans se relever, et ce qui l'afflige encore plus, c'est de se rappeller la promesse qu'il a faite de ne plus se séparer de cette maudite vieille.

CXXVIII.

La victorieuse Marfise retournant vers lui aussi-tôt, lui dit en riant: je vous présente ma Dame, et plus je la vois agréable et belle, plus je sens de plaisir à vous la céder. Soyez donc son défenseur à ma place; soyez son guide, son escorte par-tout où sa volonté la conduira, et que votre promesse ne soit pas le jouet des vents.

CXXIX.

Sans attendre de réponse, la guerr pique son coursier, et à l'instant s'enfo dans la forêt. Zerbin qui la croyoit un gu rier, dit à la vieille : faites le moi conn tre ; et la méchante vieille ne lui dégu point la vérité, qui redoubla encore sa colè et son dépit. Le coup qui vous a fait vi des arçons, lui dit-elle, est parti de main d'une jeune Demoiselle.

CXXX.

Sa valeur la rend digne de disput tous les Chevaliers l'honneur de porter lance et un bouclier : elle est arrivée dep peu de l'Orient, pour éprouver les Palad François. A cette nouvelle, Zerbin ress une si grande honte, que non-seulemen rougeur couvrit son visage, mais que p s'en fallut que de son propre sang, il teignit toutes ses armes de la même coule

CXXIX.

Senza aspettar risposta urta il destriero
Per la foresta, e subito s' imbosca.
Zerbin, che la stimava un Cavaliero,
Dice alla vecchia: fa ch' io lo conosca;
Ed ella non gli tiene ascoso il vero,
Onde fa che lo 'ncende, e che l' attosca.
Il colpo fu di man d' una Donzella,
Che t' ha fatto votar (disse) la sella.

CXXX.

Pel suo valor costei debitamente
Usurpa a Cavalieri e scudo, e lancia;
E venuta è pur dianzi d' Oriente
Per assaggiare i Paladin di Francia.
Zerbin di questo tal vergogna sente,
Che non pur tinge di rossor la guancia,
Ma restò poco di non farsi rosso
Seco ogni pezzo d' arme, ch' avea indosso.

C X X X I.

Monta a cavallo, e se stesso rampogna
Che non seppe tener strette le cosce.
Tra se la vecchia ne sorride, e agogna
Di stimolarlo, e di più dargli angosce.
Gli ricorda che andar seco bisogna;
E Zerbin, che obbligato si conosce,
L' orecchie abbassa, come vinto e stanco
Destrier che ha in bocca 'l fren, gli sproni al fianco.

C X X X I I.

E sospirando: oimè, Fortuna fella,
(Dicea) che cambio è questo che tu fai!
Colei, che fu sopra le belle bella,
Ch' esser meco dovea, levata m' hai.
Ti par che in luogo, ed in ristor di quella
Si debba por costei ch' ora mi dai?
Stare in danno del tutto era men male,
Che fare un cambio tanto disuguale,

CXXXI.

Il remonte à cheval, et s'accuse lui-même de n'avoir su se tenir ferme à ses arçons. La vieille sourit en elle-même; elle veut le piquer de plus en plus, et augmenter son tourment. Elle le fait souvenir de la nécessité de la suivre; et Zerbin qui connoît son obligation baisse la tête, tel qu'un coursier outré de lassitude, qui se sent le mors dans la bouche et l'éperon dans les flancs.

CXXXII.

Hélas! disoit-il, en soupirant, fortune cruelle, voilà donc les échanges que tu fais? tu m'as enlevé la plus belle et la plus aimable de toutes les femmes que je devrois maintenant avoir avec moi, et tu crois qu'en place de cette beauté, je dois garder cette vieille que tu viens de me donner? Il m'eût été moins dur de tout perdre, que de faire un échange si inégal.

CXXXIII.

Celle qui n'eut, et qui n'aura jamais son égale en beauté et en vertu, a été submergée dans les ondes, et brisée sur des rochers tranchans; tu l'as livrée en proie aux poissons et aux oiseaux de la mer; et cette vieille au contraire, qui auroit dû être depuis long-tems la pâture des vers, tu ne lui as conservé la vie, dix ou vingt ans au-delà de ce qu'elle devoit vivre, que pour donner encore plus de poids à mes malheurs.

CXXXIV.

Ainsi parloit Zerbin, faisant connoître par son air et par ses discours, qu'il n'étoit pas moins affligé de sa nouvelle et odieuse conquête, que de la perte de sa maîtresse. Quoique la vieille n'eût jamais vu Zerbin, elle soupçonna, parce qu'elle venoit d'entendre, qu'il pouvoit être celui dont Isabell de Galice lui avoit autrefois parlé.

CXXXIII.

Colei, che di bellezze, e di virtuti
Unq. a non ebbe, e non avrà mai pare,
Sommersa, e rotta tra gli scogli acuti,
Hai data ai pesci, ed agli augei del mare;
E costei, che dovria già aver pasciuti
Sotterra i vermi, hai tolta a preservare
Dieci, o venti anni più che non dovevi,
Per dar più peso alli mie' affanni grevi.

CXXXIV.

Zerbin così parlava; nè men tristo
In parole, e in sembianti esser parea
Di questo nuovo suo sì odioso acquisto,
Che della Donna, che perduta avea.
La vecchia, ancor che non avesse visto
Mai più Zerbin, per quel ch' ora dicea,
S'avvide esser colui, di che notizia
Le diede già Isabella di Galizia.

C X X X V.

Se vi ricorda quel che avete udito,
Costei dalla spelonca ne veniva,
Dove Isabella, che d' amor ferito
Zerbino avea, fu molti dì cattiva.
Più volte ella le avea già riferito,
Come lasciasse la paterna riva;
E come rotta in mar dalla procella,
Si salvasse alla spiaggia di Rocella.

C X X X V I.

E sì spesso dipinto di Zerbino
Le avea il bel viso, e le fattezze conte,
Ch' ora udendol parláre, e più vicino
Gli occhi alzandogli meglio nella fronte,
Vide esser quel, per cui sempre meschino
Fu d' Isabella il cor nel cavo monte,
Che di non veder lui più si lagnava
Che d' esser fatta ai Malandrini schiava.

CXXXV.

Si vous vous rappellez ce que vous avez entendu dire, cette vieille venoit de la caverne où Isabelle, dont Zerbin étoit si amoureux, demeura captive plusieurs mois. La Princesse lui avoit souvent raconté comment elle avoit abandonné les rivages paternels, et comment son vaisseau s'étant brisé contre les écueils par la tempête, elle s'étoit sauvée sur les côtes de la Rochelle.

LXXXVI.

Elle lui avoit si souvent dépeint la beauté, les graces de Zerbin, que la vieille en l'entendant maintenant parler, et dirigeant de plus près ses regards sur son front, ne put douter qu'il ne fût celui pour qui le cœur d'Isabelle soupiroit sans cesse dans la caverne de la montagne; car cette Princesse s'affligeoit beaucoup plus de ne pas voir son amant, que d'être devenue l'esclave des voleurs.

CXXXVII.

La vieille écoutant les plaintes que Zerbin proféroit dans son dépit et sa douleur, vit bien qu'il avoit une fausse opinion en croyant qu'Isabelle avoit été submergée sous les flots ; et quoiqu'elle sache parfaitement la vérité, néanmoins cette détestable vieille pour ne pas porter de consolation dans l'ame de ce Prince, lui laisse ignorer ce qui pourroit lui faire plaisir, et ne lui dit que ce qui peut l'affliger le plus.

CXXXVIII.

Ecoute, lui dit-elle, toi qui fais tant le fier, toi qui me bafoues et me méprises ; si tu savois que j'ai des nouvelles de celle que tu pleures comme morte, tu me ferois mille caresses ; mais plutôt que de te les dire, je souffrirois que tu me misses en mille pieces. Si tu eusses été plus honnête avec moi, peut être aurois-je pu te faire part de ce secret.

CXXXVII.

La vecchia dando alle parole udienza,
Che con sdegno, e con duol Zerbino versa,
S'avvede ben, ch' egli ha falsa credenza,
Che sia Isabella in mar rotta, e sommersa.
E bench' ella del certo abbia scienza,
Per non lo rallegrar pur la perversa
Quel, che far lieto lo potria, gli tace,
E sol gli dice quel che gli dispiace.

CXXXVIII.

Odi tu (gli disse ella) tu che sei
Cotanto altier, che sì mi scherni, e sprezzi,
Se sapessi che nova ho di costei,
Che morta piangi, mi faresti vezzi.
Ma più tosto che dirtelo, torrei
Che mi strozzassi, o fessi in mille pezzi;
Dove, s' eri ver me più mansueto,
Forse aperto t' avrei questo secreto.

CXXXIX.

Come il mastin, che con furor s'avventa
Addosso al ladro, ad acchetarsi è presto,
Che quello o pane, o cacio gli appresenta,
O che fa incanto appropriato a questo:
Così tosto Zerbino umil diventa,
E vien bramoso di sapere il resto,
Che la vecchia gli accenna, che di quella,
Che morta piange, gli fa dir novella.

CXL.

E volto a lei con più piacevol faccia
La supplica, la prega, e la scongiura
Per gli uomini, e per Dio, che non gli taccia
Quanto ne sappia, o buona, o ria ventura.
Cosa non udirai, che pro ti faccia,
Disse la vecchia pertinace, e dura.
Non è Isabella, come credi, morta,
Ma viva sì, che ai morti invidia porta.

CXXXIX.

Tel qu'un mâtin qui s'élance avec furie contre un voleur s'appaise soudain, lorsque celui-ci lui jette un morceau de pain ou de viande, ou qu'il emploie quelque charme pour le faire taire; tel Zerbin dans cet instant parut doux et soumis, desirant d'apprendre ce reste dont lui parle la vieille, et de savoir les nouvelles qu'elle peut lui donner de celle qu'il a pleurée comme morte.

CXL.

Puis se tournant vers elle, il la prie, la supplie, la conjure du ton le plus touchant et par les hommes et par le Dieu tout-puissant, de ne point lui cacher ce qu'elle sait du sort heureux ou malheureux de sa maîtresse. Tu n'apprendras rien de moi de consolant, reprit la dure et impitoyable vieille : Isabelle n'est pas morte, ainsi que tu le crois; mais elle est si malheureuse, qu'elle porte envie à ceux qui ne sont plus.

CXLI.

Depuis le jour que tu n'en as entendu parler, une vingtaine de scélérats s'en sont emparés, et quand elle reviendroit entre tes mains, pourrois-tu espérer encore d'en recueillir la premiere fleur. Ah! maudite vieille, comme tu déguises tes mensonges! tu sais combien ce que tu avances est faux, et que si Isabelle est tombée dans les mains de vingt brigands, aucun d'eux n'a osé lui ravir son honneur.

CXLII.

Zerbin s'informe encore quand, et en quel lieu elle l'a vue; mais il n'en peut rien tirer : la vieille toujours obstinée ne veut rien ajouter à ce qu'elle venoit de dire. Zerbin emploie d'abord les plus douces paroles, il la menace ensuite de lui couper la tête; mais ses menaces, ses prieres sont également vaines, il ne put jamais parvenir à faire parler cette infâme sorciere.

CXLI.

È capitata in questi pochi giorni
Che non n' udisti in man di più di venti;
Sì che qualora anco in man tua ritorni,
Ve' se sperar di corre il fior convienti.
Ah vecchia maladetta, come adorni
La tua menzogna; e tu sai pur se menti.
Se ben in man di venti ell' era stata,
Non l' avea alcun però mai violata.

CXLII.

Dove l' avea veduta, domandolle
Zerbino, e quando, ma nulla n' invola;
Chè la vecchia ostinata mai non volle
A quel, che ha detto, aggiunger più parola.
Prima Zerbin le fece un parlar molle,
Poi minacciolle di tagliar la gola;
Ma tutto è in van ciò che minaccia, e prega;
Chè non può far parlar la brutta strega.

CXLIII.

Lasciò la lingua all' ultimo in riposo
Zerbin, poi che 'l parlar gli giovò poco;
Per quel, che udito avea, tanto geloso,
Che non trovava il cor nel petto loco;
D' Isabella trovar sì disioso,
Che saria per vederla ito nel foco:
Ma non poteva andar più che volesse
Colei, poi che a Marfisa lo promesse.

CXLIV.

E quindi per solingo, e strano calle,
Dove a lei piacque, fu Zerbin condotto;
Nè per o poggiar monte, o scender valle,
Mai si guardaro in faccia, o si fer motto.
Ma poi che al Mezzodì volse le spalle
Il vago Sol, fu il lor silenzio rotto
Da un Cavalier, che nel cammin scontraro.
Quel che seguì, nell' altro Canto è chiaro.

Fine del Canto ventesimo.

CXLIII.

Enfin, voyant que toutes ses instances ne lui servoient de rien, il se tut : ce qu'il venoit d'entendre avoit fait naître dans son âme une telle jalousie qu'il en étoit furieux. Il a tant de desir de revoir Isabelle, que, pour la posséder, il auroit passé au travers des flammes : mais la promesse qu'il a faite à Marfise, l'attachoit au pas de cette exécrable vieille.

CXLIV.

Elle le conduisit donc selon sa fantaisie, par des routes désertes et détournées ; et soit en montant les collines, soit en descendant les vallons, ils ne se disoient mot, et ne se regardoient même jamais en face ; mais à peine le soleil avoit-il passé le milieu de sa course, que leur silence fut rompu par un Chevalier qu'ils rencontrerent dans le chemin La suite de cette aventure se verra dans l'autre Chant.

Fin du vingtieme Chant.

CHANT VINGT-UNIEME.

I.

JE ne crois pas qu'une corde puisse serrer plus étroitement un ballot, ni qu'un clou attache un morceau de bois plus ferme, que la foi qui lie une belle ame d'un indissoluble nœud : aussi paroît-il que les anciens n'ont jamais dépeint autrement cette foi sacrée, que revêtue d'un voile blanc qui la couvroit toute entiere ; la moindre tache, un rien peuvent altérer sa pureté.

II.

Cette foi ne doit jamais être souillée ; soit qu'on l'ait donnée à un seul ou à mille, et doit être aussi bonne dans un bois, dans une grotte éloignée des villes et des villages, que devant les tribunaux, en présence de témoins, par écrit ou par contrat ; il n'est besoin ni de serment, ni de signature ; il suffit d'avoir une fois promis.

CANTO VENTESIMOPRIMO.

I.

Nè fune intorto crederò che stringa
Soma così, nè così legno chiodo,
Come la fè che una bell' alma cinga
Del suo tenace, indissolubil nodo.
Nè dagli antichi par, che si dipinga
La santa Fè vestita in altro modo,
Che d' un vel bianco, che la copra tutta;
Ch' un sol punto, un sol neo la può far brutta.

I I.

La fede unqua non deve esser corrotta,
O data a un solo, o data insieme a mille;
E così in una selva, in una grotta
Lontan dalle Cittadi, e dalle Ville;
Come dinanzi a Tribunali, in frotta
Di testimon, di scritti, e di postille;
Senza giurare, o segno altro più espresso,
Basti una volta che s' abbia promesso.

N 2.

III.

Quella servò, come servar si debbe,
In ogni impresa il Cavalier Zerbino;
E quivi dimostrò, che conto n' ebbe,
Quando si tolse dal proprio cammino,
Per andar con costei; la qual gl' increbbe,
Come s' avesse il morbo sì vicino,
O pur la morte stessa; ma potea,
Più che 'l disio, quel che promesso avea.

IV.

Dissi di lui, che di vederla sotto
La sua condotta, tanto al cor gli preme,
Che n' arrabbia di duol, nè le fa motto,
E vanno muti, e taciturni insieme.
Dissi, che poi fu quel silenzio rotto,
Che al Mondo il Sol mostrò le ruote estreme,
Da un Cavaliero avventuroso errante,
Che in mezzo del cammin lor si fe innante.

III.

Zerbin l'observa religieusement dans tous les actes de sa vie, comme cela doit être, et il fit bien voir en cette occasion le cas qu'il en faisoit, lorsqu'il s'écarta de sa route pour suivre les pas de cette vieille, qui lui déplaisoit autant que s'il eût la peste ou la mort même à ses côtés; mais sa promesse l'emporta sur ses plus ardens desirs.

IV.

Je vous ai déjà dit que ce Héros avoit le cœur si serré, d'être obligé de conduire cette méchante vieille, qu'il en avoit la rage dans l'ame, et ne disoit pas un mot; ils marchoient ensemble muets et taciturnes. Je vous ai dit aussi que lorsque le soleil commençoit à précipiter son char vers l'océan, leur silence fut interrompu par un Chevalier errant qu'ils rencontrerent, par hasard, au milieu de leur chemin.

V.

La vieille reconnoît ce Chevalier, qui se nommoit Hermonide de Hollande, et qui portoit pour armes un bouclier noir, traversé d'une bande vermeille; elle perd aussi-tôt son orgueil et sa fierté, et d'un air humble, elle se recommande à Zerbin, en lui rappellant ce qu'il avoit promis à la guerriere qui l'avoit remise entre ses mains.

VI.

Ce guerrier qui vient à notre rencontre, dit-elle, est mon ennemi mortel, et celui de toute ma race. Il a tué mon pere sans aucun sujet, et un frere unique que j'avois: et ce traître n'a d'autre desir que de traiter de la même façon le reste de ma famille. Madame, lui dit alors Zerbin, ne craignez rien, tant que vous serez sous ma garde.

V.

La vecchia, che conobbe il Cavaliero,
Ch' era nomato Ermonide d' Olanda,
Che per insegna ha nello scudo nero
Attraversata una vermiglia banda,
Posto l' orgoglio, e quel sembiante altero,
Umilmente a Zerbin si raccomanda;
E gli ricorda quel ch' esso promise
Alla Guerriera, che in sua man la mise;

VI.

Perchè di lei nimico, e di sua gente
Era il Guerrier; che contra lor venía.
Ucciso ad essa avea il padre innocente,
E un fratello che solo al Mondo avía,
E tuttavolta far del rimanente,
Come degli altri, il traditor desía.
Fin che alla guardia tua, Donna, mi senti,
(Dicea Zerbin) non vo' che tu paventi.

VII.

Come più presso il Cavalier si specchia
In quella faccia, che sì in odio gli era,
O di combatter meco t' apparecchia,
Gridò, con voce minacciosa e fiera,
O lascia la difesa della vecchia,
Che di mia man secondo il merto pera:
Se combatti per lei, rimarrai morto;
Che così avviene a chi s' appiglia al torto.

VIII.

Zerbin cortesemente a lui risponde,
Ch' egli è desir di bassa, e mala sorte,
Ed a Cavalleria non corrisponde,
Che cerchi dare ad una Donna morte.
Se pur combatter vuol, non si nasconde,
Ma che prima consideri che importe,
Che un Cavalier, com' era egli gentile,
Voglia por man nel sangue femminile.

VII.

Dès que le Chevalier eut considéré de plus près cette figure, qu'il a tant en horreur : prépare-toi, s'écrie-t-il d'une voix fiere et menaçante à combattre avec moi, ou renonce à défendre cette vieille ; qu'elle périsse de ma main, comme elle le mérite. Si tu prends sa défense, tu périras dans le combat : c'est ce qui arrive à tous ceux qui protégent l'injustice.

VIII.

Zerbin lui répond avec politesse que son dessein est contre l'honneur, et qu'il est contre les loix de la chevalerie de poursuivre la mort d'une femme ; que si cependant il veut se battre, il est tout prêt ; mais qu'il le prie de réfléchir auparavant, qu'il n'est pas d'un Chevalier aussi noble qu'il paroît l'être, de vouloir tremper sa main dans le sang d'une femme.

IX.

Tout ce que le Prince put lui dire fut inutile; il fallut en venir aux mains, et chacun prenant de son côté le terrein nécessaire, ils coururent l'un contre l'autre à toute bride. Les fusées qui s'élèvent dans un jour de réjouissance publique, partent des mains avec moins de rapidité, que les deux rapides coursiers ne porterent leurs cavaliers l'un contre l'autre.

X.

Hermonide porta sa lance assez bas, dans l'intention de percer Zerbin au côté droit, mais sa foible lance vola en éclats, et fit peu de mal au Chevalier d'Ecosse. Il n'en fut pas de même du coup de Zerbin; il brisa le bouclier de son adversaire, et l'atteignit si rudement à l'épaule, qu'il le perça d'outre en outre, et l'étendit renversé sur l'herbe.

IX.

Queste gli disse, e più parole in vano;
E fu bisogno alfin venire ai fatti.
Poi che preso abbastanza ebbon del piano,
Tornarsi incontra a tutta briglia ratti.
Non van sì presti i razzi fuor di mano,
Che al tempo son delle allegrezze tratti,
Come andaron veloci i duo destrieri
Ad incontrare insieme i Cavalieri.

X.

Ermonide d' Olanda segnò basso,
Che per passare il destro fianco attese;
Ma la sua debol lancia andò in fracasso,
E poco il Cavalier di Scozia offese.
Non fù già l' altro colpo vano, e casso;
Ruppe lo scudo, e sì la spalla prése,
Che la forò dall' uno all' altro lato,
E riversar fe Ermonide sul prato.

XI.

Zerbin, che si pensò d' averlo ucciso,
Di pietà vinto scese in terra presto,
E levò l' elmo dallo smorto viso.
E quel Guerrier, come dal sonno desto,
Senza parlar guardò Zerbino fiso,
E poi gli disse : non m' è già molesto,
Ch' io sia da te abbattuto, che ai sembian
Mostri esser fior de' Cavalieri erranti;

XII.

Ma ben mi duol, che questo per cagion
D' una femmina perfida m' avviene,
A cui non so come tu sia Campione,
Chè troppo al tuo valor si disconviene.
E quando tu sapessi la cagione,
Che a vendicarmi di costei mi mene,
Avresti, ognor che 'l rimembrassi, affann
D' aver, per campar lei, fatto a me dann

XI.

Zerbin qui crut l'avoir tué, saisi de pitié met promptement pied à terre, et lui leve la visiere de son casque : ce Chevalier, comme revenu d'un profond sommeil, regarde fixement et sans parler le Prince d'Écosse, il lui dit : je ne suis point fâché d'avoir été vaincu par toi ; car, à ton air, tu parois être la fleur des Chevaliers errans ;

XII.

Mais je suis douloureusement affecté que ce malheur me soit arrivé pour la cause de cette femme perfide. Je ne sais comment tu peux être son Chevalier ; elle est trop indigne de ta valeur : et quand tu sauras la raison qui me porte à la vengeance, tu auras du regret, toutes les fois que tu te rappelleras, de m'avoir mis en cet état pour l'amour d'elle.

XIII.

Et s'il me reste assez de force pour pouvoir t'en faire le récit (ce que je crains de ne pas pouvoir) je te ferai voir que dans toutes les occasions, elle a poussé la scélératesse à l'extrême. J'avois autrefois un frere, qui partit jeune de la Hollande, notre patrie, pour aller servir Héraclius, qui tenoit alors l'Empire de Constantinople.

XIV.

Il devint dans cette Cour, ami comme frere d'un Baron, qui avoit un château sur les frontieres de la Servie, dans une situation agréable, et entouré de fortes murailles. Ce Baron dont je parle se nommoit Argée. Il étoit l'époux de cette méchante femme, et il l'aimoit au-delà même de ce qui étoit bien séant à un homme de condition.

XIII.

E se spirto abbastanza avrò nel petto,
Ch' io 'l possa dir (ma del contrario temo)
Io ti farò veder, che in ogni effetto
Scellerata è costei più che in estremo.
Io ebbi già un fratel, che giovinetto
D' Olanda si partì, donde noi semo;
E si fece d' Eraclio cavaliero,
Che allor tenea de' Greci il sommo Impero.

XIV.

Quivi divenne intrinseco, e fratello
D' un cortese Baron di quella Corte,
Che nei confin di Servia avea un castello,
Di sito ameno, e di muraglia forte.
Nomossi Argeo colui, di ch' io favello,
Di questa iniqua femmina consorte,
La quale egli amò sì, che passò il segno,
Che a un uom si convenía, come lui, degno.

amico intrinseco - a very intimate friend

X V.

Ma costei più volubile che foglia,
Quando l' autunno è più priva d' umore,
Che 'l freddo vento gli alberi ne spoglia,
E le soffia dinanzi al suo furore,
Verso il marito cangiò tosto voglia,
Che fisso qualche tempo ebbe nel core;
E volse ogni pensiero, ogni desío
D' acquistar per amante il fratel mio.

X V I.

Ma nè sì saldo all' impeto marino
L' Acroceranno d' infamato nome;
Nè sta sì duro incontro Borea il pino,
Che rinnovato ha più di cento chiome,
Che, quanto appar fuor dello scoglio Alpino,
Tanto sotterra ha le radici, come
Il mio fratello a' prieghi di costei,
Nido di tutti i vizj infandi, e rei.

X V.

Mais celle-ci plus légère que ne le sont les feuilles dans un automne très-sec, lorsqu'un vent froid en dépouille les arbres, et les pousse devant lui au gré de son caprice, changea aussi-tôt de sentiment pour son mari, qui avoit régné quelque tems dans son cœur; et tourna toutes ses pensées, toutes ses affections vers mon frere, dont elle vouloit faire son amant.

X V I.

Mais les monts Cérauniens, fameux par la chimere, ne sont pas plus immobiles aux attaques impétueuses de la mer; le pin qui a renouvellé plus de cent fois son feuillage, et dont les racines sont aussi profondes dans la terre, que sa tige s'élève au-dessus des rochers, n'est pas plus inébranlable contre l'Aquilon déchaîné, que mon frere ne le fut aux prieres de cette créature, vil réceptacle des vices les plus abominables.

XVII.

Et comme il arrive souvent aux braves Chevaliers qui cherchent des aventures d'en trouver, mon frere dans une de ces rencontres fut blessé, près du château de son ami, où il avoit coutume d'aller sans y être invité, soit qu'Argée fût avec lui ou non, et il s'y fit porter, pour y demeurer jusqu'à ce qu'il fût guéri.

XVIII.

Pendant qu'il gardoit le lit, Argée fut obligé de s'absenter pour quelques affaires. Aussi-tôt cette femme effrontée ne manqua pas de solliciter mon frere, ainsi qu'elle avoit déjà fait plusieurs fois. Mais cet ami fidèle ne put supporter plus long-tems à ses côtés un pareil tourment, et voulant garder sa foi à son ami, il résolut de choisir entre plusieurs maux, celui qui lui paroissoit le moindre.

XVII.

Or, come avviene a un Cavalier ardito,
Che cerca briga, e la ritrova spesso,
Fu in una impresa il mio fratel ferito,
Molto al castel del suo compagno appresso,
Dove venir senza aspettare invito
Solea, fosse, o non fosse Argeo con esso;
E dentro a quel, per riposar fermosse
Tanto, che del suo mal libero fosse.

XVIII.

Mentre egli quivi si giacea, convenne
Che in certa sua bisogna andasse Argeo.
Tosto questa sfacciata a tentar venne
Il mio fratello, ed a sua usanza feo;
Ma quel fedel, non oltre più sostenne
Avere ai fianchi un stimolo sì reo:
Elesse, per servar sua fede appieno,
Di molti mal quel, che gli parve meno.

XIX.

Tra molti mal gli parve elegger questo,
Lasciar d' Argeo l' intrinsichezza antiqua,
Lungi andar sì, che non sia manifesto
Mai più il suo nome alla femmina iniqua.
Benchè duro gli fosse, era più onesto
Che satisfare a quella voglia obliqua,
O che accusar la moglie al suo Signore,
Da cui fu amata a par del proprio core.

XX.

E delle sue ferite ancora infermo,
L' arme si veste, e del castel si parte;
E con animo va costante, e fermo
Di non mai più tornare in quella parte.
Ma non gli val, che ogni difesa e schermo
Gli dissipa Fortuna con nova arte.
Ecco il marito, che ritorna intanto,
E trova la moglier, che fa gran pianto,

XIX.

Entre plusieurs maux, il croit devoir choisir celui-ci; c'est de renoncer à l'ancienne intimité d'Argée, et de s'en aller si loin, que cette impudente femme n'entende même plus jamais parler de lui. Quelque dur que ce parti lui paroisse, il le trouve plus honnête que de se rendre à la passion de cette femme, ou de l'accuser auprès de son mari, qui l'aimoit autant que lui-même.

XX.

Et quoiqu'il se ressente encore de ses blessures, il prend ses armes et sort du château, dans le ferme dessein de ne revenir jamais; mais rien ne le sert; car la fortune, par un artifice nouveau, renverse ce beau projet. Tout-à-coup voilà le mari qui arrive, et qui trouve sa femme dans les gémissemens.

XXI.

Il la voit échevelée, le visage enflammé; il lui demande la cause de son trouble; avant que de répondre, elle se laisse prier plus d'une fois, songeant toujours comment elle pourra se venger de celui qui l'a abandonnée; car il convenoit à son caractere inconstant de passer tout-à-coup de l'amour à la haine.

XXII.

Hélas! Seigneur, s'écrie-t-elle enfin, pourquoi cacherois-je le crime que j'ai commis en votre absence? quand je pourrois le cacher à tout le monde, ma propre conscience ne le dévoileroit-elle pas? l'ame bourrelée par le remords de sa faute, est si cruellement tourmentée, qu'aucune peine ne pourroit égaler celle que me cause mon forfait.

XXI.

E scapigliata, e con la faccia rossa:
E le domanda di che sia turbata.
Prima ch' ella a rispondere sia mossa,
Pregar si lascia più d' una fiata;
Pensando tuttavia come si possa
Vendicar di colui, che l' ha lasciata.
E ben convenne al suo mobile ingegno
Cangiar l' amore in subitano sdegno.

XXII.

Deh, disse alfine: a che l' error nascondo,
Che ho commesso, Signor, nella tua assenza?
Chè quando ancora io 'l celi a tutto 'l Mondo,
Celar nol posso alla mia conscienza.
L' alma, che sente il suo peccato immondo,
Pate dentro da se tal penitenza,
Che avanza ogn' altro corporal martire,
Che dar mi possa alcun del mio fallire;

XXIII.

Quando fallir sia quel che si fa a forza;
Ma sia quel che si vuol, tu sappil' anco;
Poi con la spada dalla immonda scorza
Sciogli lo spirto immaculato, e bianco,
E le mie luci eternamente ammorza;
Chè dopo tanto vituperio, almanco
Tenerle basse ognor non mi bisogni,
E di ciascun ch' io vegga, io mi vergogni.

XXIV.

Il tuo compagno ha l' onor mio distrutto:
Questo corpo per forza ha violato;
E perchè teme ch' io ti narri il tutto,
Or si parte il villan senza commiato.
In odio con quel dir gli ebbe ridutto
Colui, che più d' ogn' altro gli fu grato.
Argeo lo crede; ed altro non aspetta;
Ma piglia l' arme, e corre a far vendetta.

XXIII.

Si toutefois on doit nommer forfait une action commise par violence. Mais quelle qu'elle soit, vous devez l'apprendre, séparez ensuite d'un corps souillé mon ame pure et sans tache; privez pour jamais mes yeux de la lumiere du soleil, afin qu'après tant d'ignominie, je ne sois pas obligée de les tenir toujours baissés, et que je n'aie point à rougir sans cesse devant tous ceux que je verrois.

XXIV.

Votre ami m'a ravi mon honneur; le perfide m'a fait violence, et dans la crainte que je ne vous découvrisse son crime, le malheureux est parti, sans rien dire. Par ce discours, elle excite une haine furieuse dans le cœur de son époux, contre celui qu'Argée aimoit plus que tout autre. Il la croit, n'en veut point entendre davantage, prend les armes et court à la vengeance;

XXV.

Comme il connoissoit le pays, il l'atteignit avant qu'il fût bien loin, car mon frere, encore foible et malade, s'en alloit tout doucement, sans aucune défiance, et Argée l'ayant rejoint dans un lieu écarté, l'arrête pour satisfaire son ressentiment; toutes les excuses que put trouver mon frere sont inutiles; Argée veut absolument qu'il se batte avec lui.

XXVI.

L'un étoit sain et animé par la vengeance : le bras affoibli de l'autre étoit encore retenu par l'amitié. Aussi mon frere ne résista pas long-tems contre son ami, qui étoit devenu son ennemi. Filandre qui ne méritoit pas un tel sort (c'est ainsi que l'on nommoit ce malheureux jeune-homme) ne pouvant supporter une si rude attaque, fut vaincu par Argée.

XXV.

E come quel, che avea il paese noto,
Lo giunse, che non fu troppo lontano;
Chè 'l mio fratello debole, ed egroto,
Senza sospetto se ne gía pian piano.
E brevemente in un luogo remoto,
Pose per vendicarsene in lui mano.
Non trova il fratel mio scusa, che vaglia,
Chè in somma Argeo con lui vuol la battaglia.

XXVI.

Era l' un sano, e pien di nuovo sdegno,
Infermo l' altro, ed all' usanza amico,
Sì ch' ebbe il fratel mio poco ritegno
Contro al compagno, fattogli nemico.
Dunque Filandro, di tal sorte indegno,
(Dell' infelice giovane ti dico;
Così avea nome) non soffrendo il peso
Di sì fiera battaglia, restò preso.

XXVII.

Non piaccia a Dio che mi conduca a tale
Il mio giusto furore, e il tuo demerto,
(Gli disse Argeo) che mai sia micidiale
Di te che amava; e me tu amavi certo:
Benchè nel fin me l' hai mostrato male.
Pur voglio a tutto il Mondo fare aperto,
Che, come fui nel tempo dell' amore,
Così nell' odio son di te migliore.

XXVIII.

Per altro modo punirò il tuo fallo.
Che le mie man più nel tuo sangue porre.
Così dicendo, fece sul cavallo
Di verdi rami una bara comporre;
E quasi morto in quella riportallo
Dentro al castello in una chiusa torre,
Dove in perpetuo per punizione
Condannò l' innocente a star prigione.

XXVII.

A Dieu ne plaise, lui dit alors Argée, que ma juste colere et ton crime, me portent jamais à une telle extrémité que je trempe les mains dans le sang d'un homme que j'ai tant aimé, et à qui je fus cher moi-même, quoiqu'enfin tu m'aies si mal témoigné ton amour; je veux faire voir clairement à tout le monde, que comme j'étois meilleur ami que toi, je suis encore un ennemi moins cruel.

XXVIII.

Je punirai ton crime autrement qu'en trempant mes mains dans ton sang. A ces mots, il fait dresser avec des branches d'arbres sur son cheval une espèce de brancard, y fait placer mon frere, et le fait transporter presque mourant au château dans une tour, où, malgré son innocence, il le condamne à une prison perpétuelle.

XXIX.

De toutes les choses dont il avoit joui avant son départ, il ne lui manquoit que la liberté ; du reste il commandoit dans le château, et s'y faisoit obéir, comme s'il eût été libre. Cependant cette méchante femme dont la passion étoit loin d'être satisfaite, voulant venir à bout de ses desseins, venoit presque tous les jours à la prison dont elle avoit les clefs, et qu'elle ouvroit quand il lui en prenoit envie.

XXX.

Elle livroit sans cesse à mon frere de nouveaux assauts, avec encore plus d'audace qu'auparavant. Que te sert, lui disoit-elle, ta fidélité, puisque tout le monde te croit un perfide? ô le beau et glorieux triomphe! ô la superbe victoire! ô le riche butin! quel grand avantage t'en revient-il enfin, puisque chacun te regarde comme un traître?

XXIX.

Non però, che altra cosa avesse manco,
Che la libertà prima del partire:
Perchè nel resto, come sciolto e franco,
Vi comandava, e si facea ubbidire.
Ma non essendo ancor l' animo stanco
Di questa ria del suo pensier fornire;
Quasi ogni giorno alla prigion veniva,
Chè avea le chiavi, e a suo piacer l' apriva;

XXX.

E movea sempre al mio fratello assalti,
E con maggiore audacia che da prima.
Questa tua fedeltà (dicea) che valti,
Poi che perfidia per tutto si stima?
O che trionfi gloriosi, ed alti!
O che superbe spoglie, e preda opima!
O che merito alfin te ne risulta,
Se, come a traditore, ognun t' insulta?

XXXI.

Quanto utilmente, quanto con tu' onore
M' avresti dato quel che da te volli.
Di questo sì ostinato tuo rigore
La gran mercè, che tu guadagni, or tolli:
In prigion sei, nè crederne uscir fuore,
Se la durezza tua prima non molli.
Ma, quando mi compiaci, io farò trama
Di racquistarti e libertade, e fama.

XXXII.

No, non (disse Filandro) aver mai spene,
Che non sia, come suol, mia vera fede,
So ben contra ogni debito mi avviene
Ch' io ne riporti sì dura mercede,
E di me creda il Mondo men che bene,
Basta che innanti a quel, che 'l tutto vede,
E mi può ristorar di grazia eterna,
Chiara la mia innocenza si discerna.

XXXI.

N'aurois-tu pas reçu plus d'utilité, et acquis plus d'honneur, si tu m'eusses accordé ce que je te demandois : maintenant tu reçois le digne prix que mérite ton opiniâtreté ; tu es en prison, et ne crois pas en sortir jamais, si tu n'amollis la dureté de ton cœur : mais si tu te prêtes à mes desirs, je trouverai le moyen de te faire recouvrer et ta liberté, et ta réputation.

XXXII.

Non, non, dit Filandre, n'espère jamais que ma fidélité soit autre qu'elle a toujours été. Si le malheur veut que je reçoive, contre toute justice, un aussi indigne prix de ma vertu, et que tout le monde me prenne pour un méchant homme, il me suffit que mon innocence soit connue de celui qui voit tout, et qui peut seul dignement la récompenser.

XXXIII.

Si Argée ne se contente pas de me tenir en prison, qu'il termine encore mes tristes jours; peut-être que le ciel ne refusera pas de récompenser une belle action, si mal reconnue ici-bas : peut-être que mon ami, qui croit que je l'ai offensé, lorsque j'aurai quitté la vie, reconnoîtra un jour son injustice, et pleurera la mort de son fidèle ami.

XXXIV.

Ainsi, nombre de fois, cette femme effrontée chercha à séduire Filandre, et n'y peut réussir : mais son aveugle desir, toujours éveillé pour satisfaire sa détestable passion, va chercher jusqu'au fond de son ame ses vices invétérés, et les rassemble tous; elle forme mille projets divers, avant de s'arrêter à aucun.

XXXIII.

Se non basta che Argeo mi tenga preso,
Tolgami ancor questa nojosa vita.
Forse non mi fia il premio in Ciel conteso
Della buona opra, quì poco gradita.
Fors' egli, che da me si chiama offeso,
Quando sarà quest' anima partita,
S'avvedrà poi d' avermi fatto torto,
E piangerà il fedel compagno morto.

XXXIV.

Così più volte la sfacciata Donna
Tenta Filandro, e torna senza frutto;
Ma il cieco suo desir, che non assonna
Del scellerato amor traer costrutto,
Cercando va più dentro che alla gonna
Suoi vizj antichi, e ne discorre il tutto.
Mille pensier fa d' uno in altro modo,
Prima che fermi in alcun d' essi il chiodo.

XXXV.

Stette sei mesi che non mise piede,
Come prima facea, nella prigione,
Di che miser Filandro e spera, e crede
Che costei più non gli abbia affezione.
Ecco Fortuna, al mal propizia, diede
A questa scellerata occasione
Di metter fin con memorabil male
Al suo cieco appetito irrazionale.

XXXVI.

Antica nimicizia avea il marito
Con un Baron, detto Morando il bello,
Che non v'essendo Argeo, spesso era ardito
Di correr solo, e sin dentro al castello;
Ma, s'Argeo v' era, non tenea lo 'nvito,
Nè s' accostava a dieci miglia a quello.
Or per poterlo indur che ci venisse,
D' ire in Gerusalem per voto disse.

XXXV.

Elle demeura six mois sans mettre le pied dans la prison comme elle faisoit auparavant, de sorte que le malheureux Filandre se flatta, et même fut persuadé que la passion de cette femme étoit éteinte; mais la fortune trop favorable au vice, fournit enfin à ce monstre un moyen d'assouvir ses infâmes desirs d'une maniere bien déplorable.

XXXVI.

Son mari avoit une ancienne querelle avec un gentilhomme, qu'on nommoit Morand le beau. Celui-ci en l'absence d'Argée, avoit eu souvent l'audace de faire des courses sur ses terres, et jusques dans son château; mais lorsqu'Argée y étoit, il n'osoit même s'en approcher de plus dix milles. Dans le dessein de l'y attirer, Argée fit courir le bruit qu'il s'en alloit à Jerusalem accomplir un vœu.

XXXVII.

Il fixa le moment de son départ, et partit en effet assez publiquement, pour que la nouvelle s'en répandit. Personne à l'exception de sa femme en qui il avoit toute confiance, ne savoit son dessein : le soir il rentroit dans le château, où il ne passoit jamais que la nuit, et le lendemain à la pointe du jour, il en sortoit sous des armes déguisées, sans être vu de personne.

XXXVIII.

Il alloit et venoit ainsi tout le jour en rodant autour de sa demeure, pour voir si le crédule Morand s'en approcheroit selon son usage. Tout le jour, il le passoit dans la forêt, et dès que le soleil se plongeoit dans le sein de l'océan, il rentroit au château, et son infidèle épouse venoit le recevoir par une porte secrète.

XXXVII.

Disse d' andare; e partesi, chè ognuno
Lo vede, e fa di ciò sparger le grida.
Nè il suo pensier, fuor che la moglie, alcuno
Puote saper, chè sol di lei si fida.
Torna poi nel castello all' aer bruno,
Nè mai, se non la notte, ivi s' annida,
E con mutate insegne al novo albore,
Senza vederlo alcun, sempre esce fuore.

XXXVIII.

Se ne va in questa, e in quella parte errando,
E volteggiando al suo castello intorno,
Pur per veder se 'l credulo Morando
Volesse far, come solea, ritorno.
Stava il dì tutto alla foresta, e quando
Nella marina vedea ascoso il giorno,
Venia al castello, e per nascose porte
Lo togliea dentro l' infedel consorte.

XXXIX.

Crede ciascun, fuor che l'iniqua moglie,
Che molte miglia Argeo lontan si trove.
Dunque il tempo opportuno ella si toglie;
Al fratel mio va con malizie nove.
Ha di lagrime a tutte le sue voglie
Un nembo, che dagli occhi al sen le piove.
Dove potrò (dicea) trovare ajuto,
Che in tutto, l' onor mio non sia perduto?

XL.

E col mio quel del mio marito insieme?
Il qual se fosse quì, non temerei.
Tu conosci Morando, e sai se teme,
Quando Argeo non ci sente, uomini, e Dei:
Questi, or pregando, or minacciando, estreme
Prove fa tuttavia; nè alcun de' miei
Lascia, che non contamini per trarmi
A' suoi desii; nè so s' io potrò aitarmi.

XXXIX.

Tout le monde croyoit, hors cette scélérate, qu'Argée étoit très-éloigné de chez lui; elle saisit donc ce moment favorable, et va trouver mon frere, avec le projet d'une trame nouvelle; un nuage de larmes, toujours prêtes à seconder ses vues, inondoit son sein. Hélas! disoit-elle, où pourrai-je trouver du secours contre le danger qui menace mon honneur;

XL.

Et avec mon honneur celui de mon époux: si Argée étoit ici, je n'aurois rien à craindre. Vous connoissez Morand, vous savez qu'il ne respecte ni Dieu, ni les hommes, lorsqu'il sait que mon mari est absent: ce malheureux tantôt par des prieres, tantôt par des menaces, a poussé tout à l'extrémité. Il n'y a aucun de mes gens qu'il n'ait tenté de corrompre, pour me faire céder à ses infâmes desirs. Je ne sais comment je pourrai me défendre de ses violences.

XLI.

Maintenant qu'il a appris le départ de mon époux, et qu'il ne doit pas revenir de long-tems, il a eu l'audace d'entrer dans ma maison, sans nulle excuse, sans aucun prétexte. Si mon mari eût été ici par hasard, non-seulement il n'auroit point eu cette impudence, mais il ne se seroit pas même cru en sûreté, en n'en approchant qu'à la distance de trois milles.

XLII.

Aujourd'hui même, il a eu l'impudence de me demander en face, ce qu'autrefois il n'avoit osé solliciter que par ses émissaires, et d'un ton si pressant, que peu s'en est fallu qu'il ne m'ait ravi mon honneur : et si ce n'est que j'aie employe des paroles flatteuses, et feint que mes desirs répondroient à son ardeur, le traître auroit sans doute eu par force, ce qu'il espère obtenir de mon amour.

X L I.

Or che ha inteso il partir del mio consorte,
E che al ritorno non sarà sì presto,
Ha avuto ardir d' entrar nella mia corte
Senz' altra scusa, e senz' altro pretesto.
Chè se ci fosse il mio Signor per sorte,
Non sol non avria audacia di far questo,
Ma non si terria ancor per Dio sicuro
D' appressarsi a tre miglia a questo muro.

X L I I.

E quel che già per messi ha ricercato,
Oggi me l' ha richiesto a fronte a fronte,
E con tai modi, che gran dubbio è stato
Dello avvenirmi disonore, ed onte.
E se non che parlar dolce gli ho usato,
E finto le mie voglie alle sue pronte,
Saria a forza di quel suto rapace,
Che spera aver per mie parole in pace.

XLIII.

Promesso gli ho, non già per osservargli;
Chè fatto per timor nullo è il contratto;
Ma la mia intenzion fu per vietargli
Quel che per forza avrebbe allora fatto.
Il caso è quì: tu sol puoi rimediargli;
Del mio onor altrimenti sarà tratto,
E di quel del mio Argeo; che già m'hai detto
Aver o tanto, o più che 'l proprio, a petto.

XLIV.

E se questo mi nieghi, io dirò dunque,
Che in te non sia la fè di che ti vanti,
Ma che fu sol per crudeltà, qualunque
Volta hai sprezzati i miei supplici pianti,
Non per rispetto alcun d'Argeo, quantunque
M'hai questo scudo ognora opposto innanti.
Saria stata tra noi la cosa occulta,
Ma di quì aperta infamia mi risulta.

XLIII.

J'ai promis de le satisfaire, non que j'aie aucune intention de tenir ma parole : car ce que la crainte fait promettre n'engage à rien : mon but n'étoit alors que de suspendre ses violences pour le moment. Voilà le danger que je cours : vous seul pouvez y remédier ; autrement il y va de la perte de mon honneur, et de celui de mon Argée qui, selon ce que vous m'avez souvent dit, vous est aussi cher, et même plus cher que le vôtre.

XLIV.

Si vous refusez ma demande, je dirai que cette fidélité dont vous vous vantez, n'est que feinte, et que ce fut seulement par cruauté que vous avez résisté à mes larmes et à mes prieres, et non par aucun égard pour Argée, dont vous vous faisiez sans cesse un bouclier à mes yeux. Notre intrigue auroit été secrète, mais aujourd'hui ma honte et mon déshonneur seroient publics.

XLV.

Il n'est pas besoin, reprit Filandre, de tout ce préambule, pour me disposer à secourir mon cher Argée; dites-moi seulement ce que vous desirez; tel j'ai toujours été, tel je veux toujours être, et quoique je souffre de l'injustice d'Argée, je ne l'en ai jamais accusé. Je suis prêt à vole même à la mort pour son service; l'univers entier et le destin fussent-ils contre moi.

XLVI.

Je veux, repart cette femme abominable, que vous donniez la mort à celui qui prétend nous déshonorer; ne craignez pas qu'il vous en arrive aucun mal: je vais vous indiquer un sûr moyen de l'exécuter. Morand doit revenir chez moi sur les neuf heures du soir, lorsque la nuit sera plus obscure, et à un signal dont je suis convenue avec lui, je dois le faire entrer dans mon appartement, sans qu'il soit entendu.

XLV.

Non si convien (disse Filandro) tale
Prologo a me per Argeo mio disposto;
Narrami pur quel che tu vuoi; chè quale
Sempre fui di sempre essere ho proposto.
E benchè a torto io ne riporti male,
A lui non ho questo peccato imposto.
Per lui son pronto andare anco alla morte;
E siami contra il Mondo, e la mia sorte.

XLVI.

Rispose l' empia: io voglio che tu spenga
Colui, che 'l nostro disonor procura.
Non temer che alcun mal di ciò t' avvenga,
Ch' io te ne mostrerò la via sicura.
Deve egli a me tornar come rivenga
Su l' ora terza la notte più scura;
E fatto un segno, di ch' io l' ho avvertito,
Io l' ho a tor dentro, che non sia sentito.

XLVII.

A te, non graverà prima aspettarme
Nella camera mia, dove non luca,
Tanto, che dispogliar gli faccia l'arme,
E quasi nudo in man te lo conduca.
Così la moglie conducesse parme
Il suo marito alla tremenda buca,
Se per dritto costei moglie s' appella,
Più che Furia infernal crudele e fella.

XLVIII.

Poi che la notte scellerata venne,
Fuor trasse il mio fratel con l' arme in mano,
E nell' oscura camera lo tenne,
Finchè tornasse il miser Castellano.
Come ordine era dato, il tutto avvenne;
Chè 'l consiglio del mal va raro in vano.
Così Filandro il buono Argeo percosse;
Che si pensò, che quel Morando fosse.

XLVII.

Vous ne refuserez pas de m'attendre dans ma chambre, où il n'y aura point de lumiere, jusqu'à ce que l'ayant fait désarmer, je vienne le livrer presque nud entre vos mains C'est ainsi que cette épouse sembloit conduire son mari dans cet horrible précipice; si toutefois on peut donner le nom d'épouse à la plus infernale de toutes les furies.

XLVIII.

Dès que cette nuit sinistre fut venue, ce monstre vient tirer mon frere de la prison, lui mit les armes à la main, et le tint caché dans sa chambre, jusqu'au retour du malheureux Châtelain. Le tout arriva comme il avoit été préparé : les desseins criminels ne réussissent que trop souvent. Ainsi, Filandre frappe son cher Argée, croyant punir Morand.

XLIX.

Il lui décharge un coup qui lui fend la tête jusqu'à la poitrine ; car il n'avoit point de casque qui pût l'en garantir. Argée passe de cette vie malheureuse à une mort cruelle, sans proférer un seul mot. Celui qui la lui donne est bien loin de s'en douter, il n'auroit jamais pu le croire. O bizarre événement ! il fait à son ami croyant lui être utile, le traitement le plus cruel qu'il eût pu faire à son ennemi.

L.

Dès qu'Argée tombe mort, mon frere qui ne l'a pas reconnu, remet son épée à Gabrine ; Gabrine est le nom de ce monstre, qui semble n'être venu au monde que pour trahir tous ceux qui ont le malheur de l'approcher. La perfide, qui jusqu'à ce moment avoit caché la vérité, veut alors que Filandre, une lumiere à la main, vienne lui-même reconnoître le corps auquel il a donné la mort, et elle lui fait voir son cher Argée ;

XLIX.

Con esso un colpo il capo fesse, e 'l collo;
Ch' elmo non v' era, e non vi fu riparo.
Pervenne Argeo senza pur dare un crollo
Della misera vita al fine amaro;
E tal l' uccise, che mai non pensollo;
Nè mai l' avria creduto: o caso raro!
Che cercando giovar, fece all' amico
Quel, di che peggio non si fa al nemico.

L.

Poscia che Argeo non conosciuto giacque,
Rendè a Gabrina il mio fratel la spada.
Gabrina è il nome di costei, che nacque
Sol per tradire ognun che in man le cada.
Ella, che 'l ver fino a quell' ora tacque,
Vuol che Filandro a riveder ne vada
Col lume in mano il morto, ond' egli è reo;
E gli dimostra il suo compagno Argeo.

L I.

E gli minaccia poi, se non consente
All' amoroso suo lungo desire,
Di palesare a tutta quella gente,
Quel ch' egli ha fatto, e nol può contraddire;
E lo farà vituperosamente,
Come assassino, e traditor morire;
E gli ricorda, che sprezzar la fama
Non de', se ben la vita sì poco ama.

L I I.

Pien di paura, e di dolor rimase
Filandro, poi che del suo error s' accorse.
Quasi il primo furor gli persuase
D' uccider questa, e stette un pezzo in forse.
E se non che nelle nimiche case
Si ritrovò (chè la ragion soccorse)
Non si trovando aver altr' arme in mano,
Coi denti la stracciava a brano a brano.

L I.

Ensuite elle le menace, s'il ne répond à l'amour qu'elle a depuis long tems pour lui, de divulguer au monde entier le crime qu'il vient de commettre et qu'il ne peut nier, et de le faire périr honteusement comme un traître, et comme un assassin. Enfin elle lui représente que si rien ne l'attache à la vie, il doit du moins prendre soin de sa réputation.

L I I.

A peine Filandre a-t-il reconnu son erreur, qu'il est également saisi de douleur et d'effroi. Dans son premier mouvement de fureur, il veut tuer cette malheureuse : il est quelque tems en suspens, et si la raison ne lui eût représenté qu'il étoit dans une maison ennemie ; au défaut d'autres armes, il l'eût mise en pièces avec ses dents et ses ongles.

LIII.

Tel qu'un vaisseau en pleine mer est quelquefois battu et dominé par deux vents contraires, dont l'un tantôt le pousse en avant, et l'autre tantôt en arriere; et après avoir été bien balotté de la poupe à la proue, il obéit enfin au plus puissant des deux : de même Filandre, parmi tant de combats dont il est agité, prend enfin le parti qui lui paroît le moins dangereux.

LIV.

La raison lui démontre l'extrême péril qu'il court, non-seulement de la mort, mais d'une mort infâme, ignominieuse, si ce meurtre se répand dans le château : il voit qu'il n'a pas le tems de délibérer; bon gré ou malgré, il faut qu'il boive ce calice amer; enfin la crainte fut plus puissante sur son ame au desespoir, que ne l'avoient été toutes les sollicitations.

LIII.

Come nell' alto mar legno talora,
Che da duo venti sia percosso, e vinto;
Ch' ora uno innanzi l' ha mandato, ed ora
Un altro al primo termine respinto,
E l' han girato da poppa, e da prora,
Dal più possente alfin resta sospinto:
Così Filandro tra molte contese,
Di duo pensieri al manco rio s' apprese.

LIV.

Ragion gli dimostrò il pericol grande,
Oltre il morir, del fine infame e sozzo,
Se l' omicidio nel Castel si spande;
E del pensare il termine gli è mozzo.
Voglia o non voglia, alfin convien che mande
L' amarissimo calice nel gozzo.
Pur finalmente nell' afflitto core
Più dell' ostinazion potè il timore.

L V.

Il timor del supplicio infame e brutto
Prometter fece con mille scongiuri,
Che faria di Gabrina il voler tutto,
Se di quel luogo si partian sicuri.
Così per forza colse l' empia il frutto
Del suo desire, e poi lasciar quei muri.
Così Filandro a noi fece ritorno,
Di se lasciando in Grecia infamia e scorno.

L V I.

E portò nel cor fisso il suo compagno,
Che così scioccamente ucciso avea,
Per far con sua gran noja empio guadagno
D' una Progne crudel, d' una Medea
E se la fede, e 'l giuramento, magno
E duro freno, non lo ritenea,
Come al sicuro fu, morta l' avrebbe:
Ma, quanto più si puote, in odio l' ebbe.

L V.

La crainte d'un supplice infâme et ignominieux, lui fait promettre avec mille sermens, de se rendre aux volontés de Gabrine, s'ils peuvent sortir en sûreté de ce lieu. Ainsi, cette détestable mégère recueille le fruit de ses forfaits : ensuite ils quittent ces murs. Filandre vint alors nous rejoindre, laissant de lui dans la Grèce, une mémoire bien humiliante et bien abhorrée.

L V I.

Il portoit toujours dans son cœur le souvenir de son ami, qu'il avoit si aveuglément massacré, pour acquérir, à son grand regret une cruelle Progné, une Médée; si la foi qu'il a donnée, si le serment qu'il a fait, puissant et cruel lien, ne l'eussent retenu, il l'auroit tuée dès qu'il se vit en sûreté; mais il prit pour elle toute l'horreur qu'on peut avoir.

LVII.

Depuis ce moment on ne le vit jamais sourire : tous ses discours portoient l'empreinte de la tristesse. Des soupirs sortoient sans cesse de son cœur déchiré. Il devint comme un nouvel Oreste, tourmenté par les furies vengeresses après le meurtre sacrilège de sa mere et d'Égiste. Cette douleur sans relâche l'affligea si cruellement, qu'il tomba enfin malade, et fut contraint de garder le lit.

LVIII.

Alors l'infâme Gabrine, voyant combien elle est en horreur à ce second mari, passa des feux de l'amour aux fureurs de la haine, et de la vengeance. La scélérate n'est pas moins animée contre mon frere, qu'elle ne le fut contre Argée ; elle forme dès-lors le projet de se défaire de ce second mari, comme elle avoit fait du premier.

L V I I.

Non fu da indi in quà rider mai visto:
Tutte le sue parole erano meste.
Sempre sospir gli uscian dal petto tristo;
Ed era divenuto un nuovo Oreste,
Poi che la madre uccise, e il sacro Egisto,
E che le ultrici Furie ebbe moleste:
E senza mai cessar, tanto l' afflisse
Questo dolor, che infermo al letto il fisse.

L V I I I.

Or questa meretrice, che si pensa
Quanto a quest' altro suo poco sia grata,
Muta la fiamma, già d' amore intensa,
In odio, in ira ardente, ed arrabbiata:
Nè meno è contra al mio fratello accensa
Che fosse contra Argeo la scellerata;
E dispone tra se levar dal Mondo,
Come il primo marito, anco il secondo.

L I X.

Un Medico trovò d' inganni pieno,
Sufficiente, ed atto a simil uopo,
Che sapea meglio uccider di veleno,
Che risanar gl' infermi di scilopo;
E gli promise, innanzi più che meno
Di quel che dimandò, donargli, dopo
Che avesse con mortifero liquore
Levatole dagli occhi il suo Signore.

L X.

Già in mia presenza, e d'altre più persone
Venía col tosco in mano il vecchio ingiusto,
Dicendo ch' era buona pozione
Da ritornare il mio fratel robusto;
Ma Gabrina con nuova intenzione,
Pria che l' infermo ne turbasse il gusto,
Per torsi il consapevole d' appresso,
O per non dargli quel che avea promesso,

L I X.

Elle va trouver un médecin, homme rempli de malice et propre à servir son entreprise; il entendoit beaucoup mieux l'art d'empoisonner les malades, que celui de les guérir. Elle lui promit de lui donner encore plus qu'il ne demandoit, dès qu'il l'auroit débarrassée de son mari, par quelque breuvage empoisonné.

L X.

Déjà cet exécrable vieillard étoit dans la chambre en ma présence, et celle de plusieurs autres personnes, tenant le poison à la main, et en assurant que c'étoit une potion excellente pour rendre les forces à mon frere : mais Gabrine avant que le malade goûtât ce breuvage, soit qu'elle voulût se défaire d'un témoin dangereux, ou se dispenser de lui payer ce qu'elle lui avoit promis, forma une nouvelle résolution.

LXI.

Elle arrête la main du médecin, au moment où il présentoit à Filandre la coupe qui contenoit le poison caché, en lui disant : il seroit injuste que vous me sussiez mauvais gré de craindre pour celui que j'ai tant aimé. Je veux être assurée qu'il n'y a rien de dangereux dans le breuvage que vous lui présentez ; c'est pourquoi il me semble qu'auparavant qu'il le prenne, vous ne devez pas vous refuser d'en faire vous-même l'épreuve.

LXII.

Jugez, Seigneur, quel dût être à ce discours le trouble de ce vieillard ; le tems qui le presse ne lui laisse pas le moment de délibérer ; pour ne pas donner de plus grands soupçons, il boit sur-le-champ une partie de ce qui étoit dans le vase, et le malade rassuré par son exemple, prend à l'instant le reste qui lui est offert.

LXI.

La man gli prese, quando appunto dava
la tazza, dove il tosco era celato,
Dicendo : ingiustamente è, se ti grava
Ch'io tema per costui, che ho tanto amato.
Voglio esser certa che bevanda prava
Tu non gli dia, ne succo avvelenato.
E per questo mi par, che 'l beveraggio
Non gli abbi a dar, se non ne fai tu il saggio.

LXII.

Come pensi, Signor, che rimanesse
Il miser vecchio conturbato allora?
La brevità del tempo sì l' oppresse,
Che pensar non potè che meglio fora.
Pur, per non dar maggior sospetto, elesse
Il calice gustar senza dimora;
E l' infermo seguendo una tal fede,
Tutto il resto pigliò, che se gli diede.

LXIII.

Come sparvier, che nel piede grifagno
Tenga la starna, e sia per trarne pasto,
Dal can, che si tenea fido compagno,
Ingordamente è sopraggiunto, e guasto;
Così il Medico, intento al rio guadagno,
Donde sperava ajuto ebbe contrasto.
Odi di somma audacia esempio raro!
E così avvenga a ciascun altro avaro.

LXIV.

Fornito questo, il vecchio s' era messo,
Per ritornare alla sua stanza, in via,
Ed usar qualche medicina appresso,
Che lo salvasse dalla peste ria;
Ma da Gabrina non gli fu concesso,
Dicendo non voler che andasse, pria
Che 'l succo nello stomaco digesto
Il suo valor facesse manifesto.

LXIII.

Tel un épervier qui tient dans ses serres crochues un etourneau, dont il est prêt à faire sa pâture, et voit le chien, qui jusqu'alors a été son fidele compagnon, lui ravir avidement sa proie; tel ce médecin, comptant déjà sur une grosse somme d'argent, vit détruire toutes ses espérances, mais écoutez un rare exemple d'une extrême audace, et puisse-t-il en arriver autant à tout autre avare!

LXIV.

Dès que le vieillard eut bu de ce breuvage, il se mit en devoir d'aller chez lui, afin d'y prendre sur-le-champ un contre poison qui pût lui sauver la vie; mais Gabrine n'y consentit pas. Elle dit qu'elle ne vouloit pas qu'il sortît avant que les sucs de cette potion digerés dans son estomac, n'eussent fait connoître leur vertu.

LXV.

Ses prieres furent inutiles, l'offre même d'une récompense ne la décida pas à le laisser aller. Le médecin désespéré, voyant sa mort certaine et sans remède, découvre alors tout le mystère aux assistans. Gabrine ne sut trop comment s'en défendre; et ainsi ce méchant vieillard fut enfin forcé de faire sur lui-même, ce qu'il avoit coutume de faire aux autres.

LXVI.

Son ame suivit de près celle de mon frere, qui avoit déjà pris les devans. Présens à ces horreurs, après avoir entendu la vérité de la bouche de ce médecin, nous nous saisîmes de cette abominable bête farouche, plus cruelle que toutes celles qui habitent les forêts; nous l'enfermâmes dans un obscur cachot, pour la condamner au feu, comme elle le méritoit.

LXV.

Pregar non val, nè far di premio offerta,
Che lo voglia lasciar quindi partire.
Il disperato, poi che vede certa
La morte sua, nè la poter fuggire,
Ai circostanti fa la cosa aperta,
Nè la seppe costei troppo coprire.
E così quel che fece agli altri spesso
Quel buon Medico, alfin fece a se stesso:

LXVI.

E seguitò con l' alma quella, ch' era
Già di mio frate camminata innanzi.
Noi circostanti, che la cosa vera
Del vecchio udimmo, che fe pochi avanzi,
Pigliammo questa abbominevol fera,
Più crudel di qualunque in selva stanzi,
E la serrammo in tenebroso loco,
Per condannarla al meritato foco.

LXVII.

Questo Ermonide disse, e più voleva
Seguir, com' ella di prigion levossi;
Ma il dolor della piaga sì l' aggreva,
Che pallido nell' erba riversossi.
Intanto duo scudier, che seco aveva,
Fatto una bara avean di rami grossi:
Ermonide si fece in quella porre,
Ch' indi altrimenti non si potea torre.

LXVIII.

Zerbin col Cavalier fece sua scusa,
Che gl' increscea d' avergli fatto offesa;
Ma, come pur tra Cavalieri s' usa,
Colei, che venía seco, avea difesa;
Ch' altrimenti sua fè saria confusa,
Perchè, quando in sua guardia l' avea presa,
Promise a sua possanza di salvarla
Contra ognun che venisse a disturbarla.

LXVII.

Ainsi parloit Hermonide ; il vouloit poursuivre, pour apprendre à Zerbin, comment cette femme s'étoit sauvée de la prison ; mais la douleur de sa plaie devint si cruelle, qu'il tomba en foiblesse sur l'herbe : deux écuyers qui l'accompagnoient, ayant fait un brancard avec de gros rameaux d'arbres, Hermonide se fit poser dessus, et il lui auroit été impossible de quitter ce lieu d'une autre maniere.

LXVIII.

Zerbin lui fit les plus sinceres excuses, de l'avoir mis dans cet état ; mais, selon l'usage de la Chevalerie, il avoit défendu la femme qui étoit avec lui ; s'il en eût agi autrement, il eût faussé sa foi, parce qu'en prennant cette vieille sous sa garde, il avoit promis de la défendre de toutes ses forces, contre tous ceux qui chercheroient à lui nuire.

LXIX.

Que s'il pouvoit le servir en toute autre chose, il étoit tout prêt à suivre ses ordres. Hermonide lui répondit, qu'il desiroit seulement qu'il songeât à se défaire de cette scélérate, avant qu'elle machinât quelque autre chose, dont il ne tarderoit pas à se repentir, mais envain. Gabrine tenoit pendant ce tems-là les yeux toujours baissés, confondue par la force de la vérité.

LXX.

Zerbin quitta ensuite ce lieu avec la vieille, poursuivant le chemin dans lequel il s'étoit engagé. Tout le jour il la maudit en lui-même de l'outrage qu'elle lui a fait faire à ce Chevalier : si d'abord elle lui causoit du dégoût, de la déplaisance, maintenant qu'il vient d'apprendre les forfaits de celui qui ne pouvoit les ignorer, il l'a tellement en horreur, qu'il ne peut la voir.

LXIX.

E se in altro potea gratificargli,
Prontissimo offeríasi alla sua voglia.
Rispose il Cavalier; che ricordargli
Sol vuol, che da Gabrina si discioglia,
Prima ch' ella abbia cosa a macchinargli,
Di ch' esso indarno poi si penta e doglia.
Gabrina tenne sempre gli occhi bassi,
Perchè non ben risposta al vero dassi.

LXX.

Con la vecchia Zerbin quindi partisse
Al già promesso debito viaggio;
E tra se tutto il dì la maledisse,
Che far gli fece a quel Barone oltraggio.
Ed or, che pel gran mal, che glie ne disse
Chi lo sapea, di lei fu instrutto, e saggio,
Se prima l' avea a noja, e a dispiacere,
Or l' odia sì, che non la può vedere.

LXXI.

Ella, che di Zerbin sa l' odio appieno,
Nè in mala volontà vuol esser vinta,
Un' oncia a lui non ne riporta meno,
La tien di quarta, e la rifà di quinta.
Nel cuor era gonfiata di veleno,
E nel viso altrimenti era dipinta.
Dunque nella concordia ch' io vi dico,
Tenean lor via per mezzo il bosco antico.

LXXII.

Ecco volgendo il Sol verso la sera,
Udiron gridi, e strepiti, e percosse,
Che facean segno di battaglia fiera,
Che, quanto era il romor, vicina fosse.
Zerbino per veder la cosa, ch' era,
Verso il romore in gran fretta si mosse.
Non fu Gabrina lenta a seguitarlo.
Di quel che avvenne all' altro Canto io parlo.

Fine del Canto ventesimoprimo.

LXXI.

Gabrine qui n'ignore pas toute la haine que Zerbin lui porte, et qui ne veut pas qu'on l'emporte sur elle en méchanceté, en ressent pour lui tout autant, et lui riposte parfaitement la pareille. Son cœur étoit tout gonflé de venin, et ses regards hideux l'annonçoient sur son visage. C'est dans cette douce union, qu'ils cheminoient ensemble à travers d'un bois antique.

LXXII.

Tout-à-coup le soleil étant prêt à se plonger sous l'horizon, ils entendent des cliquetis d'armes, des cris, des coups, indices d'un terrible combat, à en juger par le bruit qui devoit se passer assez près d'eux. Zerbin, pour s'en éclaircir, court à ce bruit : Gabrine n'est pas lente à suivre. C'est dans l'autre Chant que je parlerai de ce qui en arriva.

Fin du vingt-unieme Chant.

I.

Beautés douces et sensibles à l'amour; vous qui savez vous contenter d'un seul amant, quoiqu'à dire vrai, parmi tant et tant de belles, on en trouve fort peu de ce caractere; pardonnez-moi, je vous prie, ce que m'a déjà fait dire la juste fureur qui m'animoit contre Gabrine, et les vers qui pourront m'échapper encore, en condamnant son cœur pervers.

II.

J'ai peint Gabrine telle qu'elle étoit, et d'après les ordres que m'a imposés celui qui a sur moi tout pouvoir, je n'ai pu déguiser la vérité. Ce que j'ai dit d'ailleurs ne ternit point la gloire de celles qui ont un cœur pur et sincere : celui qui, pour trente deniers, vendit son maître aux Juifs, a-t-il pu nuire à Pierre et à Jean? et la réputation d'Hypermnestre en est-elle moins brillante, pour avoir été la sœur des cruelles Danaïdes?

CANTO VENTESIMOSECONDO.

I.

Cortesi Donne, e grate al vostro amante,
Voi, che d' un solo amor siete contente,
Come che certo sia fra tante e tante,
Che rarissime siate in questa mente,
Non vi dispiaccia quel ch' io dissi innante,
Quando contra Gabrina fui sì ardente;
E se ancor son per spendervi alcun verso,
Di lei biasmando l' animo perverso.

I I.

Ella era tale; e come imposto fummi
Da chi può in me, non preterisco il vero.
Per questo io non oscuro gli onor summi
D' una e d' un altra, che abbia il cor sincero.
Quel che 'l Maestro suo per trenta nummi
Diede a' Giudei, non nocque a Gianni, o a Piero;
Nè d' Ipermestra è la fama men bella,
Se ben di tante inique era sorella.

preterire - to omit
T 2
nummi (lat. poet.) - money

III.

Per una, che biasmar cantando ardisco,
Chè l' ordinata istoria così vuole,
Lodarne cento incontra m' offerisco,
E far lor virtù chiara più che 'l Sole.
Ma tornando al lavor, che vario ordisco,
Che a molti (lor mercè) grato esser suole,
Del Cavalier di Scozia io vi dicea,
Che un alto grido appresso udito avea.

IV.

Fra due montagne entrò in un stretto calle,
Onde uscía il grido; e non fu molto innante,
Che giunse dove in una chiusa valle
Si vide un Cavalier morto davante.
Chi sia dirò; ma prima dar le spalle
A Francia voglio, e girmene in Levante,
Tanto ch' io trovi Astolfo Paladino,
Che per Ponente avea preso il cammino.

III.

Pour une seule que j'ai osé déchirer dans mes Chants, m'y trouvant forcé par le fil de cette histoire, je suis prêt d'en célébrer cent autres, et de rendre leur gloire plus éclatante que l'astre du jour. Mais revenons à mon travail, que je me plais à varier, et qui, grace à l'indulgence, est agréable au plus grand nombre; je vous disois donc tout-à-l'heure que le Chevalier d'Écosse venoit d'entendre un grand bruit d'armes assez près de lui.

IV.

Ce Prince en suivant une route étroite entre deux montagnes, et d'où les cris partoient, arriva bientôt dans un endroit où il apperçut devant lui, et dans le fond d'un vallon, un Chevalier qui avoit perdu la vie. Je vous dirai qui c'étoit; mais auparavant permettez que je tourne le dos à la France, et que je m'en aille bien vîte dans l'Orient, jusqu'à ce que j'y retrouve le Paladin Astolfe, qui avoit pris son chemin du côté de l'Occident.

V.

Je l'ai laissé dans cette ville cruelle, d'où le son formidable de son cor, avoit chassé un peuple barbare, et dissipé les périls dont il étoit entouré ; ce même son avoit fait déployer les voiles à ses compagnons, et leur avoit f it quitter honteusement le rivage Maintenant poursuivant son histoire, je vous dirai qu'il sortit de cette contrée, et qu'il prit le chemin d'Arménie.

VI.

Peu de jours après, il se trouva dans la Natolie, et prîs ensuite sa route vers Bursa; d'où continuant son chemin, il passa l'Hellespont, et vint en Thrace. Il marcha le long du Danube, et comme si son coursier eût eu des aîles, en moins de vingt jours, il traversa la Hongrie, la Moravie, la Bohême, la Franconie, et passa le Rhin.

V.

Io lo lasciai nella Città crudele;
Onde col suon del formidabil corno
Avea cacciato il popolo infedele,
E gran periglio toltosi d' intorno,
Ed a' compagni fatto alzar le vele,
E dal lito fuggir con grave scorno;
Or seguendo di lui, dico che prese
La via d' Armenia, e uscì di quel paese.

VI.

E dopo alquanti giorni in Natolía
Trovossi, e in ver o Bursia il cammin tenne;
Onde continuando la sua via,
Di quà dal mare in Tracia se ne venne.
Lungo il Danubio andò per l' Ungheria,
E come avesse il suo destrier le penne,
I Moravi, e i Boemi passò in meno
Di venti giorni, e la Franconia, e 'l Reno.

VII.

Per la selva d' Ardenna in Aquisgrana
Giunse, e in Brabante; e in Fiandra alfin s'imbarca.
L' aura, che soffia verso Tramontana,
La vela in guisa in su la prora carca,
Che a mezzo giorno Astolfo non lontana
Vede Inghilterra, ove nel lito varca:
Salta a cavallo, e in tal modo lo punge,
Che a Londra quella sera ancora giunge.

VIII.

Quivi sentendo poi, che 'l vecchio Ottone
Già molti mesi innanzi era in Parigi,
E che di nuovo quasi ogni Barone
Avea imitato i suoi degni vestigi,
D' andar subito in Francia si dispone,
E così torna al porto del Tamigi.
Onde con le vele alte uscendo fuora,
Verso Calessio fe drizzar la prora.

VII.

Enfin de la forêt des Ardennes, il se rendit à Aix-la-Chapelle, dans le Brabant, et puis en Flandres où il s'embarqua. Le vent qui souffloit vers le nord, enfloit tellement les voiles vers la proue, que sur le midi, Astolfe se vit tout près de l'Angleterre; étant descendu sur le rivage, il s'élance sur son coursier, et pique si bien Rabican, que le soir du même jour, il arrive à Londres.

VIII.

Là, le Prince ayant appris que le vieil Othon, son pere, étoit depuis plusieurs mois à Paris, et que presque toute la noblesse Angloise avoit suivi son généreux exemple; il se dispose sur-le-champ à partir pour la France, et tout de suite il se rend au port de la Tamise, d'où il partit à voiles déployées, en faisant diriger la proue de son vaisseau vers Calais.

IX.

Un vent frais, poussant légèrement le vaisseau sur la gauche, l'avoit porté au milieu de l'onde; peu-à-peu il augmente, se renforce, et devient à la fin si violent, que le pilote ne peut plus y résister; bientôt il est contraint de lui présenter la poupe; autrement le vaisseau eût couru risque de se briser contre terre Alors il dirige sa course directement sur le dos de la plaine liquide, et se trouve obligé de faire route contraire à son dessein.

X.

Tantôt il court à droite, tantôt à gauche, de côté et d'autre, selon qu'il plaît à la fortune; il prend enfin terre dans le voisinage de Rouen Dès qu'Astolfe a atteint le rivage tant souhaité, il fait seller Rabican, s'arme de toutes pieces, ceint son épée, et se met en route, ayant avec lui ce cor, qui peut lui être plus utile que mille guerriers.

I X.

Un ventolin, che leggermente all' orza
Ferendo, avea adescato il legno all' onda, ←
A poco a poco cresce, e si rinforza,
Poi vien sì che al nocchier ne soprabbonda.
Che gli volti la poppa alfine è forza;
Se non, gli caccerà sotto la sponda.
Per la schiena del mar tien dritto il legno,
E fa cammin diverso al suo disegno.

X.

Or corre a destra, or a sinistra mano
Di quà di là, dove Fortuna spinge;
E piglia terra alfin presso a Roano.
E come prima il dolce lito attinge,
Fa rimetter la sella a Rabicano,
E tutto s' arma, e la spada si cinge.
Prende il cammino, ed ha seco quel corno,
Che gli val più che mille uomini intorno.

adescare - to entice to attra

XI.

E giunse, traversando una foresta,
A piè d' un colle ad una chiara fonte
Nell' ora che 'l monton di pascer resta
Chiuso in capanna, o sotto un cavo monte;
E dal gran caldo, e dalla sete infesta
Vinto, si trasse l' elmo dalla fronte;
Legò il destrier tra le più spesse fronde,
E poi venne per bere alle fresche onde.

XII.

Non avea messo ancor le labbra in molle,
Che un villanel, che v' era ascoso appresso,
Sbuca fuor d' una macchia, e il destrier tolle,
Sopra vi sale, e se ne va con esso.
Astolfo il romor sente, e il capo estolle;
E poi che 'l danno suo vede sì espresso,
Lascia la fonte; e sazio senza bere,
Gli va dietro correndo a più potere.

X I.

Après avoir traversé une forêt, il arrive au pied d'une colline, sur le bord d'une claire fontaine, à cette heure du jour où les troupeaux cessant de paître, se retirent à l'abri des parcs, ou dans la cavité de quelque rocher. Egalement abattu par la grande chaleur, et par une soif ardente, le Prince Anglois ôte son casque, attache son cheval aux rameaux les plus épais, et court se rafraîchir et boire de cette onde pure.

X I I.

Il n'avoit pas encore approché l'eau de ses levres, lorsqu'un paysan qui étoit caché près de lui, débouche d'un buisson, détache son cheval, saute dessus et s'enfuit : Astolfe entend le bruit, leve la tête, et voyant le tort qu'on veut lui faire, quitte la fontaine, et oubliant sa soif, il se met à courir après le larron de toutes ses forces.

XIII.

Celui-ci ne s'éloignoit pas à toute bride, car Astolfe l'eût alors bientôt perdu de vue; mais tantôt en lâchant la bride, tantôt en la retenant, il alloit ou au galop, ou d'un bon trot. Après avoir fait bien du chemin, ils se trouvent hors de la forêt, auprès de ce palais, où tant de nobles Chevaliers étoient plus sûrement détenus que s'ils y avoient été prisonniers.

XIV.

Le paysan entra promptement dans le château sur ce coursier, dont la rapidité égale celle du vent: Astolfe est contraint de ne le suivre que de loin, parce que son écu, son casque et ses autres armes l'embarrassent. Cependant il arrive aussi, mais à l'instant, il perd entièrement la trace qu'il a suivie jusqu'alors; il ne voit plus ni Rabican, ni le voleur; il jette ses regards de côté et d'autre, et presse vainement ses pas;

XIII.

Quel ladro non si stende a tutto corso,
Che dileguato si saria di botto;
Ma or lentando, or raccogliendo il morso,
Se ne va di galoppo, e di buon trotto.
Escon del bosco dopo un gran discorso;
E l'uno, e l'altro alfin si fu ridotto
Là, dove tanti nobili Baroni
Eran senza prigion più che prigioni.

XIV.

Dentro il Palagio il villanel si caccia
Con quel destrier, che i venti al corso adegua.
Forza è che Astolfo, il qual lo scudo impaccia,
L'elmo, e l'altr' arme, di lontan lo segua.
Pur giunge anch' egli; e tutta quella traccia,
Che fin qui avea seguita, si dilegua,
Chè più nè Rabican, nè il ladro vede,
E gira gli occhi, e indarno affretta il piede.

X V.

Affretta il piede, e va cercando in vano
E le logge, e le camere, e le sale,
Ma per trovare il perfido villano,
Di sua fatica nulla si prevale.
Non sa dove abbia ascoso Rabicano,
Quel suo veloce sopra ogni animale;
E senza frutto alcun tutto quel giorno
Cercò di sù, di giù, dentro, e d'intorno.

X V I.

Confuso, e lasso d'aggirarsi tanto,
S' avvide che quel loco era incantato;
E del libretto, che avea sempre accanto,
Che Logistilla in India gli avea dato,
Acciò che ricadendo in novo incanto,
Potesse aitarsi, si fu ricordato.
All' indice ricorse, e vide tosto
A quante carte era il rimedio posto.

X V.

Il se hâte et cherche inutilement dans toutes les galeries, les appartemens, les chambres; toutes ses peines, toutes ses fatigues ne peuvent lui faire trouver ce perfide villageois; il ne sait où il peut avoir caché Rabican, ce coursier plus rapide que tout autre animal. Il le chercha sans fruit tout le jour en haut, en bas, au-dedans et au-dehors.

X V I.

Enfin confus, ennuyé d'avoir tant tourné, il soupçonne que ce lieu est enchanté; il se ressouvient du petit livre qu'il porte toujours sur lui, et que Logistile lui avoit donné aux Indes, afin que s'il lui arrivoit quelque nouvel enchantement, il pût s'en servir. Astolfe a recours à la table, et il voit aussi-tôt les pages où le remède est indiqué.

XVII.

Il étoit amplement traité dans cet endroit de ce palais enchanté, des moyens de confondre le magicien, et de rendre la liberté à tous les prisonniers. Sous le seuil de la porte étoit renfermé un esprit, qui produisoit toutes ces illusions, tous ces prestiges, et en levant la pierre, où il étoit comme enséveli, le château à l'instant devoit être dissous en fumée.

XVIII.

Le Paladin, ardent à mettre une si glorieuse aventure à fin, ne differe pas, et le bras incliné, il se dispose à lever ce marbre; Atlant l'appercevant qui tendoit déjà ses mains, pour rendre son art inutile, et soupçonnant ce qui devoit en arriver, vient l'attaquer avec de nouveaux enchantemens.

XVII.

Del Palazzo incantato era diffuso,
Scritto nel libro, e v' eran scritti i modi
Di fare il Mago rimaner confuso,
E a tutti quei prigion disciorre i nodi.
Sotto la soglia era uno spirto chiuso,
Che facea questi inganni, e queste frodi;
E levata la pietra, ov' è sepolto,
Per lui sarà il Palazzo in fumo sciolto.

XVIII.

Desideroso di condurre a fine
Il Paladin sì gloriosa impresa,
Non tarda più, che 'l braccio non inchine
A provar quanto il grave marmo pesa.
Come Atlante le man vede vicine,
Per far che l' arte sua sia vilipesa,
Sospettoso di quel che può avvenire,
Lo va con novi incanti ad assalire.

XIX.

Lo fa con le diaboliche sue larve
Parer da quel diverso che solea.
Gigante ad altri, ad altri un villan parve,
Ad altri un Cavalier di faccia rea.
Ognuno in quella forma, in che gli apparve
Nel bosco il Mago, il Paladin vedea;
Sì che per riaver quel che gli tolse
Il Mago, ognuno al Paladin si volse.

XX.

Ruggier, Gradasso, Iroldo, Bradamante,
Brandimarte, Prasildo, altri Guerrieri
In questo novo error si fero innante,
Per distrugger il Duca accesi, e fieri.
Ma ricordossi il corno in quello istante,
Che fe loro abbassar gli animi altieri.
Se non si soccorrea col grave suono,
Morto era il Paladin senza perdono.

XIX.

Par le moyen de ses larves infernales, il le fait paroître tout différent de ce qu'il étoit. Il semble aux uns un géant, aux autres un paysan, à d'autres un chevalier de mauvaise mise. Chacun d'eux trouve au Paladin la ressemblance sous laquelle le magicien leur avoit apparu dans la forêt, et tous fondent sur lui pour recouvrer ce que leur a ravi l'enchanteur.

XX.

Roger, Gradasse, Irolde, Bradamante, Brandimart, Prasilde et tous les autres guerriers, aveuglés par ce nouveau charme, et enflammés de courroux, se précipitent sur le Duc pour lui donner la mort; mais dans l'instant il a recours à son cor, qui rabaisse leur humeur trop altiere. Le Paladin étoit perdu sans rémission, s'il n'avoit eu recours à ce son terrible.

XXI.

Mais à peine a-t-il embouché ce cor, et fait entendre à l'entour son horrible son, que tous les guerriers prennent la fuite, tels de timides pigeons s'envolent au bruit d'un coup de fusil; le magicien lui-même s'enfuit avec eux; agité par la crainte, il abandonne sa retraite : pâle, étonné, il court éperdu jusqu'à ce qu'il n'entende plus ce bruit épouvantable.

XXII.

Le maître du château et tous ses prisonniers ont pris la fuite; les chevaux eux-mêmes abandonnent leurs écuries, car il auroit fallu d'autres liens que des cordes pour les retenir; ils vont suivant leurs maîtres, par divers sentiers. A ce terrible son, qui semble dire sus, sus, pas une mouche, pas une souris ne resta dans la maison, et Rabican même se fût enfui comme les autres, s'il n'eût été arrêté par le Duc au sortir du château.

XXI.

Ma tosto che si pon quel corno a bocca,
E fa sentire intorno il suono orrendo,
A guisa di colombi, quando scocca
Lo scoppio, vanno i Cavalier fuggendo.
Non meno al Negromante fuggir tocca,
Non men fuor della tana esce temendo
Pallido e sbigottito, e se ne slunga
Tanto che 'l suono orribil non lo giunga.

XXII.

Fuggì il guardian co' suoi prigioni, e dopo
Delle stalle fuggir molti cavalli,
Ch' altro che fune a ritenerli era uopo,
E seguiro i patron per varj calli.
In casa non restò gatta, nè topo
Al suon, che par che dica : dalli, dalli.
Sarebbe ito con gli altri Rabicano,
Se non che all' uscir venne al Duca in mano.

XXIII.

Astolfo, poi ch' ebbe cacciato il Mago,
Levò di su la soglia il grave sasso,
E vi ritrovò sotto alcuna immago,
Ed altre cose, che di scriver lasso.
E di distrugger quello incanto, vago,
Di ciò che vi trovò, fece fracasso,
Come gli mostra il libro che far debbia;
E si sciolse il Palazzo in fumo, e in nebbia.

XXIV.

Quivi trovò, che di catena d'oro
Di Ruggiero il cavallo era legato,
Parlo di quel, che 'l Negromante Moro
Per mandardo ad Alcina gli avea dato;
A cui poi Logistilla fe il lavoro
Del freno, ond' era in Francia ritornato;
E girato dall' India all' Inghilterra
Tutto avea il lato destro della Terra.

XXIII.

Dès qu'Astolfe eut chassé l'enchanteur, il leva du seuil de la porte la grosse pierre, sous laquelle il y avoit certaines figures, et certains caractères, qu'il est inutile de décrire ici ; empressé de détruire ces enchantemens, il brise tout ce qu'il y trouve, ainsi que son livre le lui prescrit, et le château disparoît et s'évapore en fumée dans les airs.

XXIV.

Il y trouva le cheval de Roger, qui étoit attaché avec une chaîne d'or : c'étoit ce coursier aîlé qu'Atlant de Carene lui avoit donné pour le transporter chez Alcine, et auquel Logistille avoit ensuite fait un mords, afin qu'il pût le conduire en France. Roger avoit traversé avec lui toute cette partie de la terre, qui s'étend à la droite depuis les Indes jusqu'à la grande Bretagne.

XXV.

Je ne sais si vous vous rappellez qu'il l'avoit laissé attaché par la bride au tronc d'un arbre, le jour que la fille de Galafron toute nue entre les bras de Roger, lui fit le sanglant affront de disparoître à ses yeux. Ce coursier aîlé au grand étonnement de tous ceux qui le virent passer, vint alors retrouver son ancien maître, et y resta jusqu'au jour où le Paladin rompit l'enchantement.

XXVI.

Il ne pouvoit rien arriver à Astolfe de plus heureux que cette aventure; car pour parcourir toute la terre, toutes les mers, et tout ce qui lui restoit encore à voir, selon qu'il en avoit le desir, et pour faire en peu de tems le tour du monde, cet hyppogriffe ne pouvoit venir plus à propos: il le connoissoit par sa propre expérience, et savoit combien il pouvoit lui être utile.

XXV.

Non so se vi ricorda che la briglia
Lasciò attaccata all' arbore quel giorno
Che nuda da Ruggier sparì la figlia
Di Galafrone, e gli fe l' alto scorno.
Fe il volante destrier, con meraviglia
Di chi lo vide, al Mastro suo ritorno;
E con lui stette infin al giorno sempre,
Che dell' incanto fur rotte le tempre.

XXVI.

Non potrebbe esser stato più giocondo
D'altra avventura Astolfo che di questa;
Che per cercar la terra e il mar, secondo
Ch'avea desir, quel che a cercar gli resta,
E girar tutto in pochi giorni il Mondo,
Troppo venia questo Ippogrifo a sesta.
Sapea egli ben quanto a portarlo era atto,
Chè l' avea altrove assai provato in fatto.

XXVII.

Quel giorno in India lo provò, che tolto
Dalla savia Melissa fu di mano
A quella scellerata, che travolto
Gli avea in mirto silvestre il viso umano:
E ben vide, e notò come raccolto
Gli fu sotto la briglia il capo vano
Da Logistilla; e vide come instrutto,
Fosse Ruggier di farlo andar per tutto.

XXVIII.

Fatto disegno l' Ippogrifo torsi,
La sella sua, che appresso avea, gli messe;
E gli fece, levando da più morsi
Una cosa, ed un' altra, un che lo resse;
Chè dei destrier, che in fuga erano corsi,
Quivi attaccate eran le briglie spesse.
Ora un pensier di Rabicano solo
Lo fa tardar che non si levi a volo.

XXVII.

Il l'avoit éprouvé dans les Indes, et le jour même où la sage Mélisse l'arracha des mains de cette cruelle Alcine, qui l'avoit transformé en myrthe sauvage. Il avoit vu la tête de ce coursier, qui, jusqu'alors n'avoit pas connu de mords, fléchir sous le joug de Logistille, et il avoit été témoin, comment étant dressé, Roger s'y prenoit pour le faire aller où il vouloit.

XXVIII.

Ayant donc formé le dessein de prendre l'hyppogriffe, il lui mit sur le dos sa selle, qui étoit tout auprès, et prenant de plusieurs mords différens ustensiles, il lui en fit un qui lui convint; car dans cet endroit étoient restées les brides de tous les chevaux qui avoient pris la fuite. Cependant la seule pensée de laisser Rabican l'empêcha de prendre à l'instant son vol.

XXIX.

Le Paladin avoit bien raison d'aimer Rabican, le premier de tous les chevaux, pour courir une lance; c'étoit lui qui l'avoit ramené de l'extrêmité de l'Inde jusqu'en France. Après y avoir beaucoup réfléchi, il pensa qu'il devoit plutôt en faire présent à un de ses amis, que de le laisser sur la route, à la merci du premier qui viendroit à passer.

XXX.

Le Paladin regarde de tous côtés, s'il ne verra pas venir dans le bois quelque chasseur, ou quelque villageois, dont il puisse se faire suivre à quelque ville, afin d'y conduire Rabican: il passa jusqu'au jour suivant à regarder envain; le lendemain matin, les ténèbres n'étant pas encore bien dissipées, il crut voir venir un chevalier dans le bois.

XXIX.

D'amar quel Rabicano avea ragione,
Chè non v'era un miglior per correr lancia;
E l'avea dall' estrema regione
Dell' India cavalcato insin in Francia.
Pensa egli molto, e in somma si dispone
Darne più tosto ad un suo amico mancia
Che, lasciandolo quivi in su la strada,
Se l'abbia il primo, che a passarvi accada.

XXX.

Stava mirando se vedea venire
Pel bosco o cacciatore, o alcun villano,
Da cui far si potesse indi seguire
A qualche Terra, e trarvi Rabicano.
Tutto quel giorno, fin all' apparire
Dell' altro, stette riguardando in vano.
L'altro mattin, ch' era ancor l' aer fosco,
Veder gli parve un Cavalier pel bosco.

XXXI.

Ma mi bisogna, s' io vo' dirvi il resto,
Ch' io trovi Ruggier prima, e Bradamante.
Poi che si tacque il corno, e che da questo
Loco la bella coppia fu distante,
Guardò Ruggiero, e fu a conoscer presto
Quel che fin quì gli avea nascoso Atlante.
Fatto avea Atlante che fin a quell' ora
Tra lor non s' eran conosciuti ancora.

XXXII.

Ruggier riguarda Bradamante, ed ella
Riguarda lui con alta meraviglia,
Che tanti dì le abbia offuscato quella
Illusion sì l' animo, e le ciglia.
Ruggiero abbraccia la sua Donna bella,
Che più che rosa ne divien vermiglia;
E poi di su la bocca i primi fiori
Cogliendo vien de' suoi beati amori.

XXXI.

Mais j'ai besoin, pour suivre le reste de cette histoire, d'aller retrouver Roger et Bradamante. Après que le son du cor a cessé, et que ce couple aimable s'est éloigné de ce lieu, Roger regarde, et a bientôt reconnu celle que l'enchanteur lui avoit cachée jusqu'alors. Atlant, par ses enchantemens, avoit fait que jusqu'à cet instant, ces deux amans n'avoient pu se reconnoître.

XXXII.

Roger regarde Bradamante et Bradamante regarde Roger, extrêmement étonnés de ce que cette illusion leur avoit si long-tems offusqué l'esprit et les yeux. Roger serre dans ses bras sa belle maîtresse, qui en devient plus vermeille que la rose, et ensuite il cueille sur sa bouche les premieres fleurs d'un amour heureux.

XXXIII.

Ces amans fortunés redoublent mille et mille fois leurs embrassemens, ils se tiennent si serrés, ils sont si pénétrés de leur bonheur, qu'à peine leur ame peut-elle se contenir, ils regrettent amèrement de ce que, par l'effet du charme, lorsqu'ils erroient dans ce palais, ils ne se sont pas reconnus, et de ce qu'ils ont perdu tant de beaux jours.

XXXIV.

Bradamante est disposée à accorder à Roger toutes les faveurs qu'une fille sage peut accorder à un amant aimé, qu'elle veut tirer un peu de peine, sans cependant blesser son honneur; elle dit à Roger que s'il ne la veut pas trouver toujours rebelle et sauvage dans le refus des dernieres faveurs, il doit la faire demander en mariage à son pere; mais qu'avant toutes choses, il doit se faire baptiser.

XXXIII.

Tornaro ad iterar gli abbracciamenti
Mille fiate, ed a tenersi stretti
I duo felici amanti, e sì contenti
Che appena i gaudj lor capíano i petti.
Molto lor duol, che per incantamenti,
Mentre che fur negli errabondi tetti,
Tra lor non s' eran mai riconosciuti,
E tanti lieti giorni eran perduti.

XXXIV.

Bradamante disposta di far tutti
I piaceri, che far vergine saggia
Debbia ad un suo amator, sì che di lutti,
Senza il suo onore offendere, il sottraggia,
Dice a Ruggier, se a dar gli ultimi frutti
Lei non vuol sempre aver dura e selvaggia,
La faccia domandar per buoni mezzi
Al padre Amon; ma prima si battezzi.

XXXV.

Ruggier, che tolto avria non solamente
Viver Cristiano per amor di questa,
Com' era stato il padre, e anticamente
L' avolo, e tutta la sua stirpe onesta,
Ma per farle piacere, immantinente
Data le avria la vita, che gli testa;
Non che nell' acqua (disse) ma nel foco
Per tuo amor porre il capo mi fia poco.

XXXVI.

Per battezarsi dunque, indi per sposa
La Donna aver, Ruggier si mise in via,
Guidando Bradamante a Vallombrosa;
(Così fu nominata una Badía
Ricca, e bella, nè men religiosa,
E cortese a chiunque vi venía)
E trovaro all' uscir della foresta
Donna, che molto era nel viso mesta.

XXXV.

Roger qui pour l'amour de Bradamante, non-seulement se seroit fait Chrétien, comme l'avoient été son pere, son aïeul et tous ses nobles ancêtres, mais qui, pour lui plaire, eût encore donné sa vie sur-le-champ; pour l'amour de vous, lui dit-il, je ne me plongerois pas seulement dans l'eau, mais même dans les flammes.

XXXVI.

Alors Roger dans l'intention de se faire baptiser, et d'épouser ensuite sa maîtresse, se met en route, en conduisant Bradamante à Vallombreuse (c'étoit le nom d'une abbaye riche, belle, aussi recommandable par sa régularité, que par le bon accueil qu'on y faisoit aux étrangers.) Au sortir de la forêt, ils rencontrerent une femme qui étoit plongée dans la plus amère douleur.

XXXVII.

Roger toujours plein d'humanité, de politesse à l'égard de tout le monde, mais sur-tout pour les Dames, n'eut pas plutôt apperçu les larmes qui baignoient le visage de cette belle, qu'il fut ému de compassion, et brûlant du desir de connoître le sujet de son affliction, il s'approcha d'elle, après l'avoir saluée poliment, et il lui demanda pourquoi elle répandoit tant de larmes.

XXXVIII.

La Demoiselle levant ses beaux yeux humides, lui répond avec beaucoup de douceur, et lui apprend en détail, pour satisfaire à sa demande, la cause de ses plaintes : noble Chevalier, lui dit-elle, sachez que mes pleurs ne sont si abondans que par la pitié que je ressens pour un jeune homme, qui doit aujourd'hui perdre la vie dans un château peu éloigné d'ici.

XXXVII.

Ruggier, che sempre uman, sempre cortese
Era a ciascun, ma più alle Donne molto,
Come le belle lagrime comprese
Cader rigando il delicato volto,
N'ebbe pietade, e di desir s'accese
Di sapere il suo affanno; ed a lei volto,
Dopo onesto saluto domandolle,
Perchè avea sì di pianto il viso molle.

XXXVIII.

Ed ella alzando i begli umidi rai,
Umanissimamente gli rispose;
E la cagion de' suoi penosi guai,
Poi che le domandò, tutta gli espose.
Gentil Signor (disse ella) intenderai
Che queste guance son sì lagrimose
Per la pietà che a ún Giovinetto porto,
Che in un Castel quì presso oggi fia morto.

XXXIX.

Amando una gentil Giovane, e bella,
Che di Marsilio Re di Spagna è figlia,
Sotto un vel bianco, e in femminil gonnella,
Finta la voce, e il volger delle ciglia,
Egli ogni notte si giacea con quella,
Senza darne sospetto alla famiglia.
Ma sì secreto alcuno esser non puote,
Che a lungo andar non sia chi 'l vegga, e noti.

XL.

Se n' accorse uno, e ne parlò con dui,
I duo con altri, insin che al Re fu detto.
Venne un fedel del Re l' altr' ieri a nui,
Che questi amanti fe pigliar nel letto;
E nella Rocca gli ha fatto ambedui
Divisamente chiudere in distretto.
Nè credo per tutt' oggi ch' abbia spazio
Il Giovin, che non mora in pena, e in strazio.

XXXIX.

Ce jeune homme étant devenu amoureux d'une belle et aimable Princesse, fille de Marsile, Roi d'Espagne ; à l'aide d'un voile blanc, sous des vêtemens de femme, et en compassant ses yeux et sa voix, venoit coucher toutes les nuits avec sa maîtresse, sans que personne soupçonnât leur intrigue ; mais les choses ne peuvent être si long-tems secrètes, qu'on ne les découvre, qu'on ne les remarque à la fin.

X L.

Quelqu'un s'en apperçut ; celui-là en fit part à deux de ses compagnons, et ceux-ci à d'autres ; de sorte que le Roi en fut bientôt instruit. L'un des favoris du Monarque vint avant-hier au palais, et ayant fait enlever les deux amans dans leur lit, il les fit ensuite enfermer séparément dans une tour Il n'y a pas d'apparence que cette journée se passe . sans que le malheureux jeune homme ne périsse dans les flammes.

XLI.

J'ai fui du château pour n'être pas témoin de tant de cruauté, car sans doute on le brûlera tout vif. Jamais je ne ressentirai de douleur pareille à celle que m'occasionnera la perte de ce beau jeune homme : non, je ne pourrai jamais goûter de plaisir, qu'il ne se change sur-le-champ en amertume, quand je me représenterai ces flammes cruelles, qui auront réduit en cendres un jeune homme si aimable et si bien fait.

XLII.

Bradamante écoute, et ce récit paroît l'intéresser; son cœur en est vivement ému; elle semble ne pas moins craindre pour cette victime, que si c'eût été un de ses freres, et comme je le dirai dans la suite, sa crainte n'étoit pas sans fondement. Elle se tourne vers Roger, et lui dit : je suis d'avis que nous employons nos armes, en faveur de ce jeune homme.

XLI.

Fuggita me ne son per non vedere
Tal crudeltà, chè vivo l' arderanno;
Nè cosa mi potrebbe più dolere,
Che faccia di sì bel Giovine il danno.
Nè potrò aver giammai tanto piacere,
Che non si volga subito in affanno
Che della crudel fiamma mi rimembri,
Ch' abbia arsi i belli, e delicati membri.

XLII.

Bradamante ode; e par che assai le prema
Questa novella, e molto il cor le annoi;
Nè par che men per quel dannato tema
Che se fosse uno de' fratelli suoi.
Nè certo la paura in tutto scema
Era di causa, come io dirò poi.
Si volse ella a Ruggiero, e disse: parme
Che in favor di costui sien le nostr' arme.

XLIII.

E disse a quella mesta : io ti conforto
Che tu vegga di porci entro alle mura,
Chè se 'l Giovine ancor non avran morto,
Più non l' uccideran, stanne sicura.
Ruggiero avendo il cor benigno scorto
Della sua Donna, e la pietosa cura,
Sentì tutto infiammarsi di desire
Di non lasciare il Giovine morire.

XLIV.

Ed alla Donna, a cui dagli occhi cade
Un rio di pianto, dice : or che s' aspetta?
Soccorrer quì, non lagrimare accade;
Fa ch' ove è questo tuo pur tu ci metta.
Di mille lance trar, di mille spade
Tel promettiam. pur che ci meni in fretta;
Ma studia il passo più che puoi, che tarda
Non sia l' aita, e in tanto il foco l' arda.

XLIII.

Elle dit à cette belle affligée ; je te conjure de nous conduire dans les murs de cette ville ; et si ce jeune homme n'a pas encore été mis à mort, il ne périra point, sois tranquille à cet égard. Roger voyant la douce inquiétude et la bonté de cœur de sa maîtresse, se sentit tout brûlant du desir de ne point laisser périr ce jeune infortuné.

XLIV.

Et s'adressant à la Demoiselle dont les yeux étoient une source de larmes : qu'attendons-nous, lui dit-il ? il n'est pas question ici de larmes, mais de secours. Menez-nous seulement au lieu où est celui que vous protégez, nous vous promettons de l'arracher d'entre mille lances, d'entre mille épées, pourvu que nous arrivions à tems : mais conduisez-nous promptement de peur que notre secours n'arrive trop tard, et qu'il ne soit la proie des flammes.

XLV.

L'air assuré, le ton ferme de ce couple de la plus haute apparence, firent renaître l'espoir dans le cœur de cette femme, qui l'avoit entièrement perdu: mais comme elle craignoit moins la longueur du chemin, que les obstacles qu'ils pouvoient trouver sur leur route, et qui auroient pu rendre leur peine inutile, la Dame parut en suspens sur celle qu'ils avoient à suivre.

XLVI.

Puis elle leur dit, en prenant le chemin le plus court et le plus facile qui conduit à ce château, je crois que nous y arriverions à tems, et avant que le bûcher fût dressé; mais il faut que nous suivions une autre route si tortueuse et si difficile, qu'un jour ne nous suffiroit pas pour y arriver; et je crains que nous ne trouvions le jeune homme mort en arrivant.

X L V.

L'alto parlar, e la fiera sembianza
Di quella coppia a meraviglia ardita,
Ebbon di tornar forza la speranza
Colà, dond' era già tutta fuggita.
Ma perchè ancor più che la lontananza
Temeva il ritrovar la via impedita,
E che saria per questo indarno presa,
Stava la Donna in se tutta sospesa.

X L V I.

Poi disse lor: facendo noi la via,
Che dritta, e piana va sin a quel loco,
Credo che a tempo vi si giungería,
Che non sarebbe ancor acceso il foco;
Ma gir convien per così torta, e ria,
Che 'l termine d' un giorno saria poco
A riuscime; e quando vi saremo,
Che troviam morto il Giovine mi temo.

XLVII.

E perchè non andiam (disse Ruggiero)
Per la più corta ? e la Donna rispose:
Perchè un Castel de' Conti da Pontiero
Tra via si trova, ove un costume pose,
Non son tre giorni ancora, iniquo e fiero
A Cavalieri, e a Donne venturose,
Pinabello, il peggior uomo, che viva,
Figliuol del Conte Anselmo d'Altariva.

XLVIII.

Quindi nè Cavalier, nè Donna passa,
Che se ne vada senza ingiuria, e danni.
L' uno e l' altro a piè resta; ma vi lassa
Il Guerrier l' arme, e la Donzella i panni.
Miglior Cavalier lancia non abbassa,
E non abbassò in Francia già molt' anni,
Di quattro, che giurato hanno al Castello
La legge mantener di Pinabello.

XLVII.

Eh! pourquoi ne prendrions-nous pas la route la plus courte, lui dit Roger? c'est, reprit la Dame, parce qu'on trouve sur cette route un château appartenant aux Comtes de Poitiers, où Pinabel, fils du Comte Anselme de Hauterive, et le plus méchant de tous les hommes, a établi depuis trois jours seulement, la coutume la plus injurieuse et la plus cruelle pour les Chevaliers et pour les Dames.

XLVIII.

Aucune Dame, aucun Chevalier ne peut passer devant ce château, sans y recevoir quelque affront, quelque dommage. On y met à pied les uns et les autres; les Chevaliers y laissent leurs armes et les Demoiselles leurs vêtemens. Il y a long-tems qu'on n'a vu en France de Chevaliers plus habiles à manier la lance, que les quatre qui ont fait serment de maintenir cette loi du château de Pinabel.

XLIX.

Je veux vous raconter comment cette coutume, qui n'a pas plus de trois jours, a été introduite, et vous jugerez si le serment qui les lie est juste ou injuste. Pinabel a une maîtresse si brutale, si méchante, qu'elle n'a pas sa pareille au monde; cette Dame allant un jour avec Pinabel je ne sais où, rencontra un Chevalier dont ils reçurent un affront sanglant.

L.

Ce Chevalier qui portoit une vieille en croupe, voyant que la maîtresse de Pinabel s'en moquoit, joûta contre ce dernier qui avoit beaucoup d'orgueil et peu de courage; il le renversa, et fit mettre pied à terre à sa Dame sur le pré, pour voir si elle avoit la taille droite ou non. Il la fit ensuite dépouiller, la laissa à pied, et fit revêtir la vieille de ses habits.

XLIX.

Come l' usanza, che non è più antiqua
Di tre dì, cominciò, vi vo' narrare;
E sentirete se fu dritta, o obliqua
Cagion, che i Cavalier fece giurare.
Pinabello ha una Donna così iniqua,
Così bestial, che al Mondo è senza pare;
Che con lei, non so dove, andando un giorno
Ritrovò un Cavalier, che le fe scorno.

L.

Il Cavalier, perchè da lei beffato
Fu d' una vecchia, che portava in groppa,
Giostrò con Pinabel, ch' era dotato
Di poca forza, e di superbia troppa;
Ed abbattello, e lei smontar nel prato
Fece, e provò se andava dritta, o zoppa.
Lasciolla a piede, e fe della gonnella
Di lei vestir l' antica damigella.

L I.

Quella, che a piè rimase, dispettosa,
E di vendetta ingorda, e sitibonda,
Congiunta a Pinabel, che d'ogni cosa,
Dove sia da mal far, ben la seconda,
Nè giorno mai, nè notte mai riposa,
E dice, che non fia mai più gioconda,
Se mille Cavalieri, e mille Donne
Non mette a piedi, e lor tolle arme, e gonne.

L I I.

Giunsero il dì medesmo (come accade)
Quattro gran Cavalieri ad un suo loco,
I quai di rimotissime contrade
Venuti a queste parti eran di poco;
Di tal valor che non ha nostra etade
Tant' altri buoni al bellicoso gioco:
Aquilante, Grifone, e Sansonetto,
Ed un Guidon Selvaggio giovinetto.

L I.

La Demoiselle, furieuse de se voir ainsi laissée à pied, ardente et altérée de vengeance, unie à Pinabel, toujours prêt à la seconder, quand il est question de mal faire, lui dit qu'il n'y a plus de repos à espérer pour elle, ni le jour, ni la nuit, qu'elle ne sera jamais satisfaite, qu'il n'ait fait éprouver à mille Chevaliers et mille Dames le même affront qu'elle venoit d'essuyer.

L I I.

Le jour même (et comme par hasard) quatre braves Chevaliers arrivés nouvellement de pays très-lointains, se présenterent à son château : leur valeur étoit telle, qu'on n'en pourroit trouver dans ce siècle de plus vaillans dans les combats. C'étoit Aquilant, Griffon et Sansonnet, et un jeune homme nommé Guidon le Sauvage.

LIII.

Pinabel les reçut dans le château dont je vous ai parlé avec un air très-courtois; mais dans la nuit, il les fit arrêter dans leur lit; les fit garotter, et ne leur accorda leur liberté, qu'après leur avoir fait jurer, qu'ils demeureroient un an et un mois dans son château, (c'est exactement le terme qu'il prit) et qu'ils dépouilleroient tout autant qu'il se présenteroit de Chevaliers errans.

LIV.

Qu'ils feroient pareillement mettre à pied les Dames qui seroient avec eux, et leur ôteroient leurs vêtemens: ils prononcerent ce serment, et furent forcés de le remplir quoiqu'à regret et avec bien du chagrin. Il ne paroît pas jusqu'à présent que personne ait pu joûter contr'eux, sans être désarçonnée: un grand nombre qui se sont présentés, se sont en allés à pied et sans armes.

LIII.

Finabel con sembiante assai cortese
Al Castel, ch' io v' ho detto, li raccolse;
La notte poi tutti nel letto prese,
E presi tenne; e prima non li sciolse,
Che li fece giurar che un anno, e un mese
(Questo fu appunto il termine che tolse)
Stariano quivi, e spoglierebbon quanti
Vi capitasser Cavalieri erranti.

LIV.

E le Donzelle che avesser con loro,
Porriano a piede, e torrian lor le vesti.
Così giurar, così costretti foro
Ad osservar, benchè turbati e mesti.
Non par che fin a quì contro costoro
Alcun possa giostrar, che a piè non resti;
E capitati vi sono infiniti,
Che a piè, e senz' arme se ne son partiti.

L V.

È ordine tra lor, che chi per sorte
Esce fuor prima, vada a correr solo.
Ma se trova il nemico così forte,
Che resti in sella, e getti lui nel suolo,
Sono obbligati gli altri infin a morte
Pigliar l' impresa tutti in uno stuolo.
Vedi or, se ciascun d' essi è così buono,
Quel ch' esser de', se tutti insieme sono.

L V I.

Poi non conviene all' importanzia nostra,
Che ne vieta ogni indugio, ogni dimora,
Che punto vi fermiate a quella giostra,
E presuppongo che vinciate ancora,
Chè vostra altra presenza lo dimostra,
Ma non è cosa da fare in un' ora,
Ed è gran dubbio che 'l Giovine s' arda,
Se tutt' oggi a soccorerlo si tarda.

L V.

Il est d'usage parmi eux, que celui sur lequel le sort est tombé, paroisse le premier, et joûte seul; mais s'il rencontre un adversaire si redoutable, que sans l'ébranler sur sa selle, lui-même soit désarçonné, les trois autres sont obligés de l'attaquer à-la-fois, et de le combattre jusqu'à la mort : jugez maintenant, si chacun d'eux a tant de valeur, de ce qu'ils doivent être tous trois ensemble.

L V I.

D'ailleurs il ne convient pas à l'importance de notre affaire qui ne permet aucun retard, de vous arrêter à joûter ici : je veux que vous remportiez la victoire, et votre bonne mine ne me permet pas d'en douter; mais ce ne peut être l'affaire d'un moment, et il n'y a pas de doute qu'on ne brûle le jeune homme, si la journée se passe sans qu'on vienne à son secours.

LVII.

N'entrons pas, lui dit Roger, dans toutes ces considérations : faisons tout ce qui dépend de nous, et que le maître du monde dispose ensuite du reste à son gré; ou s'il ne veut pas en ordonner, que ce soit la fortune. Au moins par cette joûte, vous verrez si nous sommes capables d'assister celui qui, pour un sujet si foible et si léger, comme vous nous l'avez raconté, doit aujourd'hui être brûlé vif.

LVIII.

Sans autre réponse, la Demoiselle prend à l'instant le chemin qui étoit le plus court. Ils n'eurent pas fait trois milles, qu'ils arriverent à un pont et à la porte du château où il faut laisser ses armes et ses habits, avec danger d'y laisser encore la vie. Dès qu'on les eut apperçus du haut d'une tour, on frappa deux coups sur une cloche.

L V I I.

Disse Ruggier: non riguardiamo a questo;
Facciam noi quel che si può far per nui.
Abbia chi regge il Ciel cura del resto,
O la Fortuna, se non tocca a lui.
Ti fia per questa giostra manifesto
Se buoni siamo d' ajutar colui,
Che per cagion sì debole e sì lieve
(Come n' hai detto) oggi abbruciar si deve.

L V I I I.

Senza risponder altro la Donzella
Si mise per la via, ch' era più corta.
Più di tre miglia non andar per quella,
Che si trovaro al ponte, ed alla porta,
Dove si perdon l' arme, e la gonnella,
E della vita gran dubbio si porta.
Al primo apparir lor, di su la Rocca
È chi duo botti la campana tocca.

LIX.

Ed ecco della porta con gran fretta
Trottando su un ronzino un vecchio uscìo;
E quel venía gridando : aspetta, aspetta,
Restate, olà, chè quì si paga il fio:
E se l' usanza non v' è stata detta
Che quì si tien, or ve la vo' dir' io;
E contar loro incominciò di quello
Costume che servar fa Pinabello.

LX.

Poi seguitò, volendo dar consigli,
Com' era usato agli altri Cavalieri.
Fate spogliar la Donna (dicea) figli;
E voi l' arme lasciateci, e i destrieri;
E non vogliate mettervi a perigli
D' andare incontro a tai quattro guerrieri.
Per tutto vesti, arme, e cavalli s' hanno;
La vita sol mai non ripara il danno.

LIX.

Et voilà tout-à-coup qu'un vieillard sort d'une porte, en trottant sur un méchant cheval, et s'approche en criant, arrêtez, arrêtez; c'est ici qu'il faut payer le passage; si vous ne connoissez point encore l'usage qui est établi ici, je vais vous l'apprendre; et tout de suite il leur fait part de la coutume que Pinabel faisoit observer.

LX.

Il vouloit poursuivre, et leur donner des conseils, ainsi qu'il en usoit avec les autres Chevaliers : mes enfans, leur dit-il, faites dépouiller cette Dame de ses habits, laissez ici vos armes et vos chevaux, ne vous exposez point à périr, en voulant combattre de si formidables guerriers. On trouve par-tout des armes, des chevaux et des habits; mais la perte de la vie ne sauroit se réparer.

LXI.

C'en est assez, c'en est assez, répond Roger, je suis suffisamment instruit; je suis venu ici tout exprès pour éprouver ma valeur, et m'assurer si mes exploits seconderont mon courage. Il me faut autre chose que des menaces et des ordres, pour laisser ainsi aux autres mon cheval, mes armes et mes habits; je suis bien sûr que mon compagnon ne cédera pas non plus les siens sur de simples paroles.

LXII.

Mais de grace, faites que nous voyons bientôt en face ces guerriers qui prétendent nous enlever et nos armes, et nos chevaux; nous voulons encore passer cette montagne, et nous ne pouvons pas rester ici long-tems. En voici un, reprit le vieillard, au-delà du pont, qui s'avance pour vous satisfaire, et il disoit vrai; car à l'instant il parut un Chevalier revêtu d'une cotte d'arme rouge, toute parsemée de fleurs blanches.

LXI.

Non più (disse Ruggier) non più, ch'io sono
Del tutto informatissimo; e quì venni
Per far prova di me, se così buono
In fatti son, come nel cor mi tenni.
Arme, vesti, e cavallo altrui non dono,
S'altro non sento che minacce, e cenni.
E son ben certo ancor che per parole
Il mio compagno le sue dar non vuole.

LXII.

Ma per Dio fa ch'io vegga tosto in fronte
Quei, che ne voglion torre arme, e cavallo;
Chè abbiamo da passare anco quel monte,
E quì non si può far troppo intervallo.
Rispose il vecchio: eccoti fuor del ponte
Chi vien per farlo; e non lo disse in fallo:
Chè un Cavalier n'uscì, che sopravveste
Vermiglie avea, di bianchi fior conteste.

LXIII.

Bradamante pregò molto Ruggiero
Che le lasciasse in cortesia l' assunto
Di gittar della sella il Cavaliero,
Che avea di fiori il bel vestir trapunto;
Ma non potè impetrarlo ; e fu mestiero
A lei far ciò che Ruggier volle appunto.
Egli volle l' impresa tutta avere,
E Bradamante si stesse a vedere.

LXIV.

Ruggiero al vecchio domandò chi fosse
Questo primo, che uscía fuor della porta.
È Sansonetto, disse ; chè le rosse
Vesti conosco, e i bianchi fior che porta.
L' uno di quà, l' altro di là si mosse
Senza parlarsi, e fu l' indugia corta;
Chè s' andaro a trovar coi ferri bassi,
Molto affrettando i lor destrieri i passi.

LXIII.

Bradamante pria instamment Roger de lui laisser par grace, le soin de faire vuider les arçons au Chevalier dont l'armure étoit parsemée de fleurs; mais elle ne put l'obtenir, et fut obligée de laisser faire à Roger tout ce qu'il exigeoit; ce Héros veut courir seul tout le risque du combat, et que Bradamante ne soit que simple spectatrice.

LXIV.

Roger demanda ensuite au vieillard, qui étoit ce Chevalier qui sortoit du château; c'est Sansonnet, lui dit-il, je le reconnois à sa cotte d'arme rouge, semée de fleurs blanches. Tous les deux, sans se parler, sans perdre un instant, mettent leurs lances en arrêt, et pressant le flanc de leurs chevaux, ils courent l'un contre l'autre.

LXV.

Sur ces entrefaites, Pinabel étoit sorti du château, suivi de nombre de gens de pied, toujours prêts à dépouiller de leurs armes les Chevaliers qui étoient abattus. Les deux vaillans Paladins courent donc l'un contre l'autre, en tenant en arrêt leurs énormes lances de chêne verd, de deux palmes de circonférence et presque également grosses d'un bout à l'autre.

LXVI.

Sansonnet en avoit fait tailler plus de dix toutes pareilles, dont le bois avoit été coupé sur pied dans une forêt voisine, et l'on en avoit apporté deux pour cette joûte; l'on eût eu besoin de bouclier et de cuirasse de diamans pour résister à leur atteinte: Sansonnet en fit donner une à Roger dès qu'il se présenta, et retint l'autre pour lui.

L X V.

In questo mezzo della Rocca usciti
Eran con Pinabel molti pedoni,
Presti per levar l'arme, ed espediti
Ai Cavalier, che uscian fuor degli arcioni.
Veniansi incontra i Cavalieri arditi
Fermando in su le reste i gran lancioni,
Grossi duo palmi, di nativo cerro,
Che quasi erano uguali insino al ferro.

L X V I.

Di tali ne avea più d' una decina
Fatto tagliar di su lor ceppi vivi
Sansonetto a una selva indi vicina,
E portatone duo per giostrar quivi.
Aver scudo, e corazza adamantina
Bisogna ben, che le percosse schivi.
Aveane fatto dar, tosto che venne,
L' uno a Ruggier, l' altro per se ritenne.

LXVII.

Con questi, che passar dovean le incudi,
Sì ben ferrate avean le punte estreme,
Di quà, e di là fermandoli agli scudi,
A mezzo il corsò si scontraro insieme.
Quel di Ruggiero, che i demonj ignudi
Fece sudar, poco del colpo teme;
Dello scudo vo' dir, che fece Atlante,
Delle cui forze io v' ho già detto innante.

LXVIII.

Io v' ho già detto che con tanta forza
L' incantato splendor negli occhi fere,
Che al discoprirsi, ogni veduta ammorza,
E tramortito l' uom fa rimanere;
Perciò, se un gran bisogno non lo sforza,
D' un vel coperto lo solea tenere.
Si crede che anco impenetrabil fosse,
Poi che a questo incontrar nulla si mosse.

LXVII.

Avec ces lances, capables de percer les enclumes, tant leurs bouts étoient bien ferrés, ces rivaux se rencontrent au milieu de leur course, et s'atteignent tous deux à leurs écus. Celui de Roger, qui n'avoit pas fait suer vainement les démons pour le forger, ne redoute gueres les coups : je parle de cet écu d'Atlant, dont je vous ai déjà peint la puissance.

LXVIII.

Je vous ai déjà dit que cette lumiere enchantée blesse les yeux avec tant de force, que dès qu'on découvre cet écu, elle rend aveugle, et prive de tout sentiment : aussi Roger avoit-il l'habitude de le couvrir d'un drap, qu'il ne levoit jamais que dans des besoins pressans. On doit croire encore que cet écu étoit impénétrable, puisqu'il ne fut pas même entamé du coup de Sansonnet.

LXIX.

Celui de ce Chevalier, forgé par de moins habiles mains, ne put soutenir ce terrible coup. Comme s'il eût été atteint par la foudre, il donna incontinent passage au fer, et s'ouvrit par le milieu; il donna passage au fer, qui pénétra jusqu'au bras de Sansonnet, mal garanti par son écu; de ce même coup ce guerrier fut blessé et enlevé des arçons, à son très-grand regret.

LXX.

Il fut le premier des quatre défenseurs de cette coutume injuste, qui au lieu de remporter des dépouilles, vida les arçons dans cette joûte; il faut que celui qui rit, pleure aussi quelquefois, et trouve de tems en tems la fortune rebelle à ses desirs. La sentinelle du haut de la tour, redouble les coups de la cloche, et donne le signal aux autres Chevaliers.

LXIX.

L'altro, ch' ebbe l' artefice men dotto,
Il gravissimo colpo non sofferse;
Come tocco dal fulmine, di botto
Diè loco al ferro, e pel mezzo s' aperse.
Diè loco al ferro, e quel trovò di sotto
Il braccio, che assai mal si ricoperse;
Sì che ne fu ferito Sansonetto,
E della sella tratto al suo dispetto.

LXX.

E questo il primo fu di quei compagni,
Che quivi mantenean l' usanza fella,
Che delle spoglie altrui non fe guadagni,
E che alla giostra uscì fuor della sella.
Convien chi ride, anco talor si lagni,
E fortuna talor trovi ribella.
Quel della Rocca replicando il botto,
Ne fece agli altri Cavalieri motto.

L X X I.

S' era accostato Pinabello intanto
A Bradamante per saper chi fusse
Colui, che con prodezza, e valor tanto
Il Cavalier del suo Castel percusse.
La giustizia di Dio, per dargli quanto
Era il merito suo, ve lo condusse
Su quel destrier medesimo, che innante
Tolto avea per inganno a Bradamante.

L X X I I.

Fornito appunto era l' ottavo mese,
Che con lei ritrovandosi a cammino
(Se vi ricorda) questo Maganzese,
La gittò nella tomba di Merlino,
Quando da morte un ramo la difese,
Che seco cadde, anzi il suo buon destino;
E trassene, credendo nello speco
Ch' ella fosse sepolta, il destrier seco.

LXXI.

Sur ces entrefaites, Pinabel s'étoit approché de Bradamante, afin d'apprendre d'elle le nom de ce Chevalier, qui, avec tant de prouesse et de valeur, avoit abattu le défenseur de sa loi. La justice céleste, pour punir ce traître comme il le méritoit, avoit permis qu'il montât ce jour-là le même coursier, qu'il avoit enlevé par trahison, quelque tems auparavant à Bradamante.

LXXII.

Il y avoit précisément huit mois que ce Mayençois se trouvant en route avec elle, (s'il vous en souvient) la précipita dans la grotte de Merlin; une branche d'arbre qui y tomba avec elle, ou plutôt son heureux destin la garant't de la mort; et le traître croyant qu'elle étoit ensévelie pour toujours dans cette caverne, avoit emmené son cheval.

LXXIII.

Bradamante reconnoît son coursier, et le coursier lui fait reconnoître ce perfide Comte : dès qu'elle eut entendu sa voix, et qu'elle l'eut considéré de près avec plus d'attention : voilà le traître, dit-elle, et je ne me trompe pas, qui avoit juré ma perte et mon déshonneur; son crime le conduit ici, et il va recevoir le prix de ses forfaits.

LXXIV.

Menacer Pinabel, mettre l'épée à la main, fondre sur ce traître, fut pour Bradamante l'ouvrage d'un insrant ; mais avant tout, elle commença par lui barrer le chemin, afin qu'il ne pût regagner son château ; Pinabel a perdu toute espérance de se sauver, comme un renard dont on a fermé le terrier : le lâche n'osant faire face à la guerriere, entre dans la forêt en poussant des cris, et fuyant à toute bride.

LXXIII.

Bradamante conosce il suo cavallo,
E conosce per lui l' iniquo Conte;
E poi ch' ode la voce, e vicino hallo
Con maggior attenzion mirato in fronte,
Questo è il traditor (disse) senza fallo,
Che procacciò di farmi oltraggi, ed onte.
Ecco il peccato suo, che l' ha condutto
Ove avrà de' suoi merti il premio tutto.

LXXIV.

Il minacciare, e il por mano alla spada
Fu tutto a un tempo, e lo avventarsi a quello;
Ma innanzi tratto gli levò la strada,
Che non potè fuggir verso il Castello.
Tolta è la speme, che a salvar si vada,
Come volpe alla tana, Pinabello.
Egli gridando, e senza mai far testa,
Fuggendo si cacciò per la foresta.

L X X V.

Pallido, e sbigottito il miser sprona,
Chè posto ha nel fuggir l' ultima speme.
L' animosa Donzella di Dordona
Gli ha il ferro ai fianchi, e lo percote e preme;
Vien con lui sempre, e mai non l' abbandona.
Grande è il romore, e il bosco intorno geme.
Nulla al Castel di questo ancor s' intende;
Però che ognuno a Ruggier solo attende.

L X X V I.

Gli altri tre Cavalier della Fortezza
Intanto erano usciti in su la via;
Ed avean seco quella male avvezza,
Che v' avea posta la costuma ria.
A ciascun di lor tre, che 'l morir prezza
Più che aver vita, che con biasmo sia,
Di vergogna arde il viso, e il cor di duolo,
Che tanti ad assalir vadano un solo.

LXXV.

Pâle, éperdu de frayeur, le malheureux ne cesse d'éperonner son coursier, n'ayant plus d'espoir que dans la fuite : cependant la guerriere de Dordonne furieuse, lui tient sans cesse l'épée dans les reins, le frappe, le presse ; elle le poursuit vivement, et ne le quitte pas un instant. La rumeur qu'ils font est considérable, le bois en retentit à l'entour, et cependant on n'en savoit encore rien au château ; chacun alors étoit trop attentif au combat de Roger.

LXXVI.

Pendant ce tems les trois autres Chevaliers étoient sortis de la forteresse, ayant avec eux cette femme vindicative, qui avoit établi cet usage pervers Tous les trois auroient préféré la mort, au déshonneur de se conformer à cette coutume ; leur visage étoit enflammé par la honte, et leur cœur étoit brisé par le désespoir de se voir forcés de combattre à-la-fois contre un seul Chevalier.

LXXVII.

La cruelle courtisanne, dont cette coutume odieuse étoit l'ouvrage, et qui la faisoit observer, leur rappelle leur serment, et l'engagement qu'ils ont pris de la venger; mais, s'écrioit Guidon le Sauvage, si je peux seul l'abattre avec cette lance, qu'ai-je besoin du secours de deux compagnons? Si je ne tiens pas ma parole, qu'on m'ôte la vie, et je ne m'en plaindrai pas.

LXXVIII.

Griffon, Aquilant tenoient le même propos. Chacun d'eux vouloit combattre seul; ils aimoient mieux mourir, demeurer en prison, que d'aller tous ensemble attaquer ce guerrier. A quoi bon tant de discours inutiles, leur disoit la dame; je vous ai amenés ici pour dépouiller ce Chevalier de ses armes, et non pour faire de nouvelles loix, de nouvelles conventions.

LXXVII.

La crudel meretrice, ch' avea fatto
Por quella iniqua usanza, ed osservarla,
Il giuramento lor ricorda, e il patto,
Ch' essi fatto le avean di vendicarla.
Se sol con questa lancia te gli abbatto,
Perchè mi vuoi con altre accompagnarla?
(Dice Guidon Selvaggio) e s' io ne mento,
Levami il capo poi, ch' io son contento.

LXXVIII.

Così dicea Grifon, così Aquilante.
Giostrar da solo a sol volea ciascuno;
E preso, e morto rimanere innante
Che incontra un sol volere andar più d' uno.
La Donna dicea loro: a che far tante
Parole quì senza profitto alcuno?
Per torre a colui l' arme io v' ho quì tratti,
Non per far nove leggi, e novi patti.

LXXIX.

Quando io v'avea in prigione era da farme
Queste scuse, e non ora, chè son tarde:
Voi dovete il preso ordine servarme,
Non vostre lingue far vane, e bugiarde.
Ruggier gridava loro: eccovi l' arme,
Ecco il destrier, che ha novo e sella, e barde,
I panni della Donna eccovi ancora:
Se li volete, a che più far dimora?

LXXX.

La Donna del Castel da un lato preme,
Ruggier dall' altro li chiama, e rampogna,
Tanto che a forza si spiccaro insieme,
Ma nel viso infiammati di vergogna.
Dinanzi apparve l' uno, e l' altro seme
Del Marchese onorato di Borgogna.
Ma Guidon, che più grave ebbe il cavallo,
Venía lor dietro con poco intervallo.

LXXIX.

C'étoit lorsque je vous tenois en prison, qu'il falloit me faire ces remontrances ; maintenant elles sont inutiles Vous devez tenir ce que vous m'avez promis, et cesser de vous vanter si mal-à-propos. De son côté, Roger leur crioit : voici mes armes, voici mon cheval, la selle et le harnois en sont tous neufs ; voici encore les accoutremens de cette Dame Si vous les voulez, pourquoi donc différer ?

LXXX.

La Dame du château les presse d'un côté, Roger de l'autre les appelle, les agace, tant qu'à la fin ils s'élancent tous trois ensemble, mais non sans avoir le visage enflammé de honte. Les deux fils du célèbre Marquis de Bourgogne courent les premiers ; Guidon, dont le cheval est plus pesant que les leurs, les suit à peu de distance.

LXXXI.

Roger avec la même lance dont il avoit abattu Sansonnet, s'avance couvert du bouclier que possédoit jadis Atlant, sur la cime des Pirénées ; de ce bouclier enchanté dont l'éclat est si brillant, qu'aucun œil humain n'a jamais pu le supporter, et auquel Roger n'avoit recours dans les dangers les plus extrêmes, que pour derniere ressource.

LXXXII.

Il ne s'étoit encore servi que trois fois de sa lumiere (et certes ce fut dans des périls bien éminens.) Les deux premieres, ce fut quand il s'arracha du séjour voluptueux d'Alcine, pour se rendre dans les États de la sage Logistille : la troisieme, lorsqu'il laissa sur les bords écumeux de la mer l'orque privé de sa proie, à l'instant de dévorer cette belle toute nue, qui fut depuis si peu reconnoissante envers son libérateur.

LXXXI.

Con la medesima asta, con che avea
Sansonetto abbattuto, Ruggier viene,
Coperto dallo scudo che solea
Atlante aver su i monti di Pirene;
Dico quello incantato, che splendea
Tanto che umana vista nol sostiene,
A cui Ruggier per l' ultimo soccorso
Ne' più gravi perigli avea ricorso.

LXXXII.

Benchè sol tre fiate bisognolli
(E certo in gran periglio) usarne il lume:
Le prime due, quando dai regni molli
Si trasse a più laudevole costume:
La terza, quando i denti mal satolli
Lasciò dell' Orca alle marine spume,
Che dovean divorar la bella nuda,
Che fu a chi la campò poi così cruda.

LXXXIII.

Fuor che queste tre volte, tutto 'l resto
Lo tenea sotto un velo in modo ascoso
Che a discoprirlo esser potea ben presto,
Che del suo ajuto fosse bisognoso.
Quivi alla giostra ne venía con questo,
Come io v' ho detto ancor, così animoso,
Che quei tre Cavalier, che vedea innanti,
Manco temea che pargoletti infanti.

LXXXIV.

Ruggier scontra Grifone ove la penna
Dello scudo alla vista si congiunge.
Quel di cader da ciascun lato accenna,
Ed alfin cade, e resta al destrier lunge.
Mette allo scudo a lui Grifon l' antenna;
Ma per traverso, e non per dritto giunge;
E perchè lo trovò forbito e netto,
L' andò strisciando, e fe contrario effetto.

LXXXIII.

Hors ces trois occasions, il avoit toujours tenu ce bouclier couvert d'un voile épais, qu'il pouvoit néanmoins lever aisément, quand il avoit besoin de son secours. C'est donc, comme je vous disois, avec cet écu, que Roger s'avance pour cette joûte, et avec tant d'assurance, qu'il ne craint pas plus les trois Chevaliers qui venoient l'assaillir, que s'ils n'avoient été que de foibles enfans.

LXXXIV.

Il atteint Griffon au bord de l'écu qui aboutit à la visiere : le fils d'Olivier chancele quelque tems, et tombe à la fin, même assez loin de son cheval. Griffon avoit porté le fer de sa lance au milieu de l'écu de Roger; mais le coup ne donna que de biais, et comme le bouclier étoit d'un acier lisse et poli, il ne fit que glisser, et produisit un effet contraire à son intention.

LXXXV.

Le fer déchira et découvrit le voile qui déroboit cette lumiere enchantée, redoutable, et dont l'éclat aveugle et terrasse immanquablement, sans qu'il y ait de salut pour personne. Aquilant qui couroit l'égal de son frere, ayant déchiré le reste de l'enveloppe, et mis à découvert ce bouclier, sa clarté donna dans les yeux des deux freres, et dans ceux de Guidon, qui les suivoit de près.

LXXXVI.

L'un tombe par-ci, l'autre tombe par-là; l'écu n'eblouit pas seulement leurs yeux, mais il les prive encore de tout sentiment. Roger qui ne savoit pas l'issue de ce combat, tourne son coursier, et en tournant, il empoigne cette épée qui taille et qui tranche si bien; mais il ne trouve plus d'ennemis: tous, dans cette rencontre, sont tombés à la renverse.

LXXXV.

Ruppe il velo e squarciò, che gli copría
Lo spaventoso, ed incantato lampo,
Al cui splendor cader si convenía
Con gli occhi ciechi, e non vi s' ha alcun scampo.
Aquilante, che a par seco venía,
Stracciò l' avanzo, e fe lo scudo vampo;
Lo splendor ferì gli occhi ai due fratelli,
Ed a Guidon, che correa dopo quelli.

LXXXVI.

Chi di quà, chi di là cade per terra;
Lo scudo non pur lor gli occhi abbarbaglia,
Ma fa che ogn' altro senso attonito erra.
Ruggier che non sa il fin della battaglia,
Volta il cavallo; e nel voltare afferra
La spada sua, che sì ben punge, e taglia,
E nessun vede, che gli sia all' incontro,
Chè tutti eran caduti a quello scontro.

L X X X V I I.

I Cavalieri, e insieme quei, che a piede
Erano usciti, e così le Donne anco,
E non meno i destrieri in guisa vede
Che par che per morir battano il fianco.
Prima si maraviglia, e poi s' avvede
Che 'l velo ne pendea dal lato manco;
Dico il velo di seta, in che solea
Chiuder la luce di quel caso rea.

L X X X V I I I.

Presto si volge, e nel voltar cercando
Con gli occhi va l' amata sua Guerriera;
E vien là dove era rimasa, quando
La prima giostra cominciata s' era.
Pensa che andata sia (non la trovando)
A vietar che quel giovine non pera,
Per dubbio ch' ella ha forse che non s' arda
In questo mezzo che a giostrar si tarda.

LXXXVII.

Les Chevaliers, tous ceux qui sont sortis à pied du château, et les Dames mêmes ; il voit les chevaux pareillement étendus, et leurs flancs battoient, comme s'ils eussent été prêts d'expirer. D'abord Roger s'étonne, puis il apperçoit que le voile de l'écu pendoit du côté gauche ; je parle de ce voile de soie qui servoit à cacher cette lumiere enchantée, cause de cet accident.

LXXXVIII.

A l'instant il se retourne, et en se retournant, il va cherchant des yeux sa chere Bradamante : il se rend dans l'endroit où elle étoit restée, quand la premiere joûte commença, et ne la trouvant pas, il croit qu'elle a pris les devans, pour empêcher que ce jeune homme ne périsse, dans la crainte qu'elle a sans doute qu'on ne le brûle, pendant le délai qu'occasionnoit le combat.

LXXXIX.

Parmi ceux qui étoient étendus par terre, il apperçoit la Dame, cette Dame qui les avoit conduits à ce château : Roger la transporte toute évanouie sur le cou de son cheval, et plein de trouble, il chemine avec elle : ensuite il recouvre l'écu enchanté d'un voile qu'elle portoit sur sa robe, et dès que cette lumiere meurtriere fut cachée, Roger lui fit bientôt recouvrer ses sens.

XC.

Le Chevalier suit sa route avec elle, et n'ose lever les yeux, tant sa confusion est grande. Il lui semble que chacun pourra lui reprocher cette victoire peu glorieuse. Hélas! que pourrois-je faire, disoit-il, pour reparer une faute si honteuse? on dira que dans tous les exploits que j'ai faits jusqu'à présent, ma valeur y a eu bien moins de part, que la force des enchantemens.

LXXXIX.

Fra gli altri, che giacean, vede la Donna,
La Donna, che l'avea quivi guidato.
Dinanzi se la pon, sì come assonna,
E via cavalca tutto conturbato.
D'un manto, ch' essa avea sopra la gonna,
Poi ricoperse lo scudo incantato;
E i sensi riaver le fece tosto
Che 'l nocivo splendore ebbe nascosto.

X C.

Via se ne va Ruggier con faccia rossa,
Che per vergogna di levar non osa.
Gli par che ognuno improverar gli possa
Quella vittoria poco gloriosa.
Che emenda poss' io fare, onde rimossa
Mi sia una colpa tanto obbrobriosa?
Chè ciò, ch' io vinsi mai, fu per favore,
Diran, d' incanti, e non per mio valore.

XCI.

Mentre così pensando seco giva,
Venne in quel che cercava a dar di cozzo;
Chè 'n mezzo della strada soprarriva
Dove profondo era cavato un pozzo.
Quivi l' armento alla calda ora estiva
Si ritraea, poi che avea pieno il gozzo.
Disse Ruggiero: or provveder bisogna
Che non mi facci, o scudo, più vergogna.

XCII.

Più non starai tu meco; e questo sia
L' ultimo biasmo, c' ho d' averne al Mondo.
Così dicendo, smonta nella via;
Piglia una grossa pietra, e di gran pondo,
E la lega allo scudo, ed ambi invía
Per l' alto pozzo a ritrovarne il fondo.
E dice: costà giù statti sepalto,
E teco stia sempre il mio obbrobrio occulto.

XCI.

Comme il marchoit tout occupé de cette pensée, il vint justement à rencontrer ce qu'il desiroit ; il arrive sur une grande route, où l'on avoit creusé un puits profond ; là, les troupeaux rassasiés venoient se désaltérer pendant la grande chaleur du jour. Maudit écu ! dit Roger, je vais bien trouver un moyen pour que tu ne me fasses plus de honte.

XCII.

Non, je ne te garderai pas davantage, et que ce soit ici le dernier affront que je reçoive de toi ; en achevant ces mots, il descend de son cheval, prend une grosse et lourde pierre, l'attache à l'écu, et précipite l'un et l'autre au fond du puits, en ajoutant : puisses-tu demeurer éternellement enséveli dans ce lieu, et que ma honte s'y cache avec toi.

XCIII.

Le puits étoit profond, et plein jusqu'au bord : l'écu et la pierre étoient fort pesans, ils ne s'arrêterent point qu'ils ne fussent arrivés au fond, et l'onde fluide et légere les recouvrit entièrement. La Déesse aux cent voix ne tint point caché ce généreux sacrifice ; elle le publia en peu de tems, et sa trompette éclatante en fit retentir la France, l'Espagne et les Royaumes voisins.

XCIV.

Dès que cette étrange aventure, passant de bouche en bouche, fut répandue sur toute la ter'e, plusieurs Chevaliers tant des contrées voisines qu'éloignées, se mirent en quête ; mais ils ignoroient le nom de la forêt où cet écu merveilleux repose au fond d'un puits. La Dame qui avoit publié l'action de Roger, n'avoit jamais voulu indiquer ni le puits, ni le lieu,

XCIII.

Il pozzo è cavo, e pieno al sommo d'acque;
Greve è lo scudo, e quella pietra greve.
Non si fermò fin che nel fondo giacque;
Sopra si chiuse il liquor molle, e lieve.
Il nobil atto, e di splendor non tacque
La vaga Fama, e divulgollo in breve,
E di romor n' empì, sonando il corno,
E Francia, e Spagna, e le Provincie intorno.

XCIV.

Poi che di voce in voce si fe questa
Strana avventura in tutto il Mondo nota,
Molti Guerrier si misero all' inchiesta,
E di parte vicina, e di remota;
Ma non sapean qual fosse la foresta,
Dove nel pozzo il sacro scudo nuota;
Chè la Donna, che fe l' atto palese,
Dir mai non volle il pozzo, nè 'l paese.

X C V.

Al partir che Ruggier fe dal Castello,
Dove avea vinto con poca battaglia,
Chè i quattro gran Campion di Pinabello
Fece restar come uomini di paglia,
Tolto lo scudo, avea levato quello
Lume, che gli occhi, e gli animi abbarbaglia;
E quei, che giaciuti eran come morti,
Pieni di meraviglia eran risorti.

X C V I.

Nè per tutto quel giorno si favella
Altro fra lor che dello strano caso;
E come fu, che ciascun d' essi a quella
Orribil luce vinto era rimaso.
Mentre parlan di questo, la novella
Vien lor di Pinabel giunto all' occaso:
Che Pinabello è morto hanno l' avviso;
Ma non sanno però chi l' abbia ucciso.

XCV.

Roger, en partant du château, où il venoit de remporter une victoire trop facile contre les quatre vaillans champions de Pinabel, en les faisant rester comme des hommes de paille, avoit emporté le bouclier, et détruit l'effet de cette lumiere, qui éblouit les yeux et prive de sentiment; ces guerriers qui étoient gisans à terre comme morts, se releverent très-émerveillés.

XCVI.

Pendant tout le jour, ils ne parlent entr'eux d'autre chose que de cette étrange aventure; ils se demandent comment ils avoient pu être tous vaincus par cette terrible lumiere. Pendant qu'ils s'entretenoient ainsi, la nouvelle se répandit du triste destin de Pinabel; on sut que Pinabel avoit reçu la mort, mais on ignoroit qui la lui avoit donnée.

XCVII.

Pendant ce qui s'étoit passé, la courageuse Bradamante avoit joint Pinabel dans un étroit passage, et lui avoit plongé cent fois son épée jusqu'à la garde, dans les flancs et dans le cœur. Dès que la guerriere eut purgé le monde de ce monstre vil et dangereux qui infectoit tout le pays d'alentour, elle quitta cette forêt, témoin de sa vengeance, et s'en revint sur le coursier que ce traître lui avoit dérobé.

XCVIII.

Et voulant retourner au lieu où elle avoit laissé Roger, jamais elle ne put en retrouver le chemin. Elle erra vainement sur les montagnes et dans les vallons ; elle parcourut presque toute la contrée, et sa mauvaise fortune ne lui permit point de rencontrer la route qui l'auroit rejointe à son amant. Que ceux qui prennent quelque plaisir au récit de mon histoire, viennent écouter ce que j'en dirai dans l'autre Chant.

Fin du vingt-deuxieme Chant.

XCVII.

L' ardita Bradamante in questo mezzo
Giunto avea Pinabello a un passo stretto;
E cento volte gli avea fino a mezzo
Messo il brando pei fianchi, e per lo petto.
Tolto ch' ebbe dal Mondo il puzzo, e 'l lezzo,
Che tutto intorno avea il paese infetto,
Le spalle al bosco testimonio volse
Con quel destrier, che già il fellon le tolse.

XCVIII.

Volle tornar dove lasciato avea
Ruggier, nè seppe mai trovar la strada.
Or per valle, or per monte s' avvolgea;
Tutta quasi cercò quella contrada.
Non volle mai la sua fortuna rea,
Che via trovasse onde a Ruggier si vada.
Quest' altro Canto ad ascoltare aspetto
Chi dell' istoria mia prende diletto.

Fine del Canto ventesimosecondo.

CHANT VINGT-TROISIEME.

I.

Il faut que chacun tâche d'obliger son prochain; un service rendu, est rarement sans récompense, et s'il arrive qu'il n'en obtienne pas, au moins il n'en résulte jamais ni mort, ni dommage, ni aucune infâmie; mais une offense reçue ne s'oublie jamais, et tôt ou tard, on en reçoit la punition. Le proverbe nous dit, que les montagnes restent toujours à leur place, mais que les hommes se rencontrent souvent.

I I.

Voyez quel est le sort de Pinabel, pour s'être comporté avec noirceur; enfin il a mérité son juste châtiment; châtiment juste et dû à sa criminelle audace. Et Dieu qui ne peut voir long-tems souffrir l'innocence, sauva de la mort Bradamante; et sauvera de même tous ceux dont l'ame aura de la candeur.

CANTO VENTESIMOTERZO.

I.

Studisi ognun giovare altrui, chè rade
Volte il ben far senza il suo premio fia;
E s'è pur senza, almen non te ne accade
Morte, nè danno, nè ignominia ria.
Chi nuoce altrui, tardi, o per tempo cade
Il debito a scontar, che non si oblía.
Dice il proverbio che a trovar si vanno
Gli uomini spesso, e i monti fermi stanno.

II.

Or vedi quel che a Pinabello avviene
Per essersi portato iniquamente.
È giunto in somma alle dovute pene,
Dovute, e giuste alla sua ingiusta mente.
E Dio, che le più volte non sostiene
Veder patire a torto uno innocente,
Salvò la Donna, e salverà ciascuno,
Che d' ogni fellonia viva digiuno.

I I I.

Credette Pinabel questa Donzella
Già d' aver morta, e colà giù sepulta;
Nè la pensava mai veder, non ch' ella
Gli avesse a tor degli error suoi la multa,
Nè il ritrovarsi in mezzo le Castella
Del padre, in alcun util gli risulta.
Quivi Altaripa era tra monti fieri
Vicina al tenitorio di Pontieri.

I V.

Tenea quell' Altaripa il vecchio Conte
Anselmo, di chi uscì questo malvagio,
Che per fuggir la man di Chiaramonte,
D' amici, e di soccorso ebbe disagio.
La Donna al traditore a piè d' un monte
Tolse l' indegna vita a suo grande agio:
Chè d' altro ajuto quel non si provvede
Che d' alti gridi, e di chiamar mercede.

III.

Pinabel croyoit cette guerriere morte et ensévelie au fond de cette caverne. Bien loin de penser qu'elle dût lui faire payer la peine de son crime, il ne comptoit pas même la revoir jamais. Il ne lui servit de rien de se trouver au milieu du château de ses peres ; car le château d'Hauterive étoit voisin du territoire de Poitiers, et situé au milieu de monts très-escarpés.

IV.

Ce château de Hauterive étoit habité par le vieux Comte Anselme, pere de ce méchant homme, qui ne trouva ni secours ni défenseurs, pour échapper des mains de Bradamante. C'est au pied d'une montagne que cette guerriere arracha tout à son aise à ce traître son indigne vie : ce malheureux dans cè moment n'eut d'autres ressources que de pousser des cris, et de demander grace.

V.

Après qu'elle eut donné la mort à ce Chevalier déloyal, qui avoit eu dessein de la faire périr, elle voulut aller rejoindre Roger; mais la fortune cruelle ne le permit pas : elle s'égara dans un sentier qui la conduisit à l'endroit le plus épais et le plus sauvage de la forêt; et ce fut à l'heure où le soleil abandonnoit le monde à l'obscurité des ténebres.

VI.

Ne sachant plus où passer la nuit, elle s'arrêta en ce lieu, se coucha sur l'herbe tendre et touffue; et s'amusa en partie à dormir jusqu'au retour du jour, en partie à contempler Saturne, Jupiter, Mars, Vénus et les autres planètes; mais soit que ses yeux fussent ouverts, soit que le sommeil les fermât, l'image de Roger étoit sans cesse présente à son esprit.

V.

Morto ch' ella ebbe il falso Cavaliero,
Che lei voluto avea già porre a morte,
Volle tornare ove lasciò Ruggiero,
Ma non lo consentì sua dura sorte,
Che la fe traviar per un sentiero,
Che la portò dov' era spesso e forte,
Dove più strano, e più solingo il bosco,
Lasciando il Sol già il Mondo all' aer fosco.

V I.

Nè sapendo ella ove potersi altrove
La notte riparar, si fermò quivi
Sotto le frasche in su l' erbette nuove,
Parte dormendo sin che 'l giorno arrivi,
Parte mirando ora Saturno, or Giove,
Venere, e Marte, e gli altri erranti Divi;
Ma sempre, o vegli, o dorma, con la mente
Contemplando Ruggier come presente.

VII.

Spesso di cor profondo ella sospira,
Di pentimento, e di dolor compunta,
Ch' abbia in lei, più che Amor, potuto l'ira:
L' ira, dicea, m' ha dal mio Amor disgiunta,
Almen ci avessi io posto alcuna mira,
Poi ch' avea pur la mala impresa assunta,
Di saper ritornar dond' io veniva;
Chè ben fui d' occhi, e di memoria priva.

VIII.

Queste ed altre parole ella non tacque,
E molte più ne ragionò col core.
Il vento intanto de' sospiri, e le acque
Di pianto facean pioggia di dolore.
Dopo una lunga aspettazion, pur nacque
In Oriente il desiato albore;
Ed ella prese il suo destrier, che intorno
Giva pascendo, ed andò contra il giorno.

VII.

Pénétrée de douleur et de repentir de ce que la colere a eu plus de pouvoir sur son ame que l'amour, souvent elle soupire du fond de son cœur : la colere, disoit-elle, m'a séparée de ce que j'aime ; mais puisque j'avois entrepris de suivre ma vengeance, que n'ai-je eu au moins la précaution de remarquer par où j'avois passé, afin de retrouver mon chemin : il faut que j'aie perdu l'esprit et la mémoire.

VIII.

Ces regrets, ces discours qu'elle prononçoit tout haut, retentissoient encore bien plus vivement dans son cœur. Cependant le souffle de ses soupirs et l'abondance de ses larmes formoient pour elle un orage de douleur. Après une longue attente, l'aurore si desirée parut enfin aux portes de l'Orient : Bradamante s'élance sur son coursier qui paissoit aux environs, marche avec le jour.

IX.

Elle ne fit pas beaucoup de chemin, sans se trouver à la sortie du bois, et au même lieu où avoit eté ce château, dans lequel Atlant l'avoit abusée si long-tems par ses artifices. Ce fut là qu'elle apperçut Astolfe, qui venoit de mettre une bride telle qu'il la desiroit à l'Hyppogriffe; mais il étoit en grand souci de Rabican, qu'il ne savoit à qui confier.

X.

Elle arriva par hasard dans le moment où le Paladin venoit d'ôter son casque; à peine avoit-elle mis le pied hors de la forêt, qu'elle reconnoît son cousin : elle le salue de loin, court à lui toute transportée, et l'embrasse dès qu'elle en est plus près. Alors elle se nomme, leve sa visiere, et se fait connoître pour ce qu'elle étoit.

IX.

Nè molto andò, che si trovò all' uscita
Del bosco, ove pur dianzi era il Palagio,
Là, dove molti dì l' avea schernita
Con tanto error l' Incantator malvagio.
Ritrovò quivi Astolfo, che fornita
La briglia all' Ippogrifo avea a grande agio;
E stava in gran pensier di Rabicano,
Per non saper a chi lasciarlo in mano.

X.

A caso lo trovò, che fuor di testa
L' elmo allor s' avea tratto il Paladino;
Sì che tosto che uscì della foresta,
Bradamante conobbe il suo Cugino.
Di lontan salutollo; e con gran festa
Gli corse, e l' abbracciò poi più vicino;
E nominossi, ed alzò la visiera,
E chiaramente fe veder chi ell' era.

X I.

Non potea Astolfo ritrovar persona,
A cui il suo Rabican meglio lasciasse,
Perchè dovesse averne guardia buona,
E renderglielo poi come tornasse,
Della figlia del Duca di Dordona;
E parvegli che Dio gliela mandasse:
Vederla volentier sempre solea,
Ma pel bisogno or più ch' egli n' avea.

X I I.

Dapoi che due, e tre volte ritornati
Fraternamente ad abbracciar si foro;
E si fur l' uno all' altro domandati
Con molta affezion dell' esser loro,
Astolfo disse: ormai, se dei pennati
Vo' il paese cercar, troppo dimoro;
Ed apprendo alla Donna il suo pensiero,
Veder le fece il volator destriero.

X I.

Astolfe ne pouvoit trouver personne à qui il pût remettre plus sûrement son coursier, qu'à la fille du Duc de Dordonne, soit pour en prendre soin, soit pour le recouvrer à son retour. Il lui sembla que Dieu la lui envoyoit tout exprès. Astolfe voyoit toujours Bradamante avec plaisir; mais il le sentit plus vivement encore en ce moment par le besoin qu'il en avoit.

X I I.

Après s'être encore embrassés deux à trois fois comme frere et sœur, s'être demandé réciproquement et avec intérêt de leurs nouvelles, Astolfe dit en lui-même, si je veux parcourir la région qu'habitent les oiseaux, je ne dois pas différer mon départ; et ouvrant sa pensée à Bradamante, il lui fit voir le cheval aîlé.

XIII.

Ce ne fut point une grande surprise pour Bradamante, de voir ce coursier déployer ses aîles dans les airs ; autrefois en le guidant par la bride, l'enchanteur Atlant avoit combattu contre elle ; et ce même coursier lui avoit cruellement fatigué la vue, à force de la tenir fixée sur son vol le jour qu'il lui avoit emporté si loin son cher Roger, par un chemin si extraordinaire.

XIV.

Astolfe lui dit, qu'il vouloit lui laisser Rabican, ce coursier si rapide à la course, qu'il dévance la flèche échappée de l'arc, au moment de son départ : il lui remet aussi toutes ses autres armes, en la priant de les porter à Montauban, et de les lui garder jusqu'à son retour ; pour le moment, elles lui seroient inutiles.

XIII.

A lei non fu di molta meraviglia
Veder spiegare a quel destrier le penne;
Che altra volta, reggendogli la briglia
Atlante incantator, contra le venne;
E le fece doler gli occhi, e le ciglia,
Sì fisse dietro a quel volar le tenne
Quel giorno che da lei Ruggier lontano
Portato fu per cammin lungo, e strano.

XIV.

Astolfo disse a lei, che le volea
Dar Rabican, che sì nel corso affretta,
Che, se scoccando l' arco, si movea,
Si solea lasciar dietro la saetta;
E tutte l' arme ancor quante n' avea,
Chè vuol che a Montalban gliele rimetta,
E gliele serbi sino al suo ritorno,
Chè non gli fanno or di bisogno intorno.

XV.

Volendosene andar per l' aria a volo,
Aveasi a far quanto potea più lieve.
Tiensi la spada, e 'l corno, ancor che sol
Bastargli il corno ad ogni rischio deve.
Bradamante la lancia, che 'l figliuolo
Portò di Galafrone, anco riceve,
La lancia, che di quanti ne percote,
Fa le selle restar subito vote.

XVI.

Salito Astolfo sul destrier volante,
Lo fa mover per l' aria lento lento;
Indi lo caccia sì, che Bradamante
Ogni vista ne perde in un momento:
Così si parte col pilota innante
Il nocchier, che gli scogli teme, e 'l vento:
E poi che 'l porto, e i liti addietro lassa,
Spiega ogni vela, e innanzi ai venti passa.

X V.

Voulant traverser les airs, il desiroit de se vêtir le plus légèrement qu'il étoit possible. Il ne se réserve que son épée et son cor; quoique ce dernier seul eût pu lui suffire contre tous les périls. Il donne pareillement à Bradamante la lance qui appartint jadis au fils de Galafron : cette lance qui fait sur-le-champ vuider les arçons à tous ceux qu'elle touche.

X V I.

Astolfe s'étant élancé sur le coursier aîlé, le fait aller d'abord tout doucement dans les airs; ensuite il le presse si vivement que Bradamante l'a perdu de vue dans un instant. Ainsi part le nocher que guide le pilote, lorsqu'il craint le vent et les écueils, et lorsqu'il est sorti du port, qu'il a laissé derriere lui le rivage, alors il déploie toutes ses voiles, et s'abandonne à l'impétuosité des vents.

XVII.

Bradamante, dès que le Duc fut parti, se trouva fort embarrassée, ne sachant comment elle fera conduire à Montauban l'armure et le coursier de son cousin : son cœur est enflammé du desir le plus ardent de revoir Roger, qu'elle se flatte de retrouver au moins à Vallombreuse, si elle ne le rencontre pas auparavant.

XVIII.

Comme elle est dans cette incertitude, elle apperçoit heureusement un paysan, qui vient vers elle, et à qui elle fit arranger du mieux qu'il put cette armure sur le dos de Rabican. Puis elle lui donna les deux chevaux à mener derriere elle, en montant sur l'un, et conduisant l'autre à la main, car elle en avoit déjà deux elle-même; celui qu'elle montoit, et celui qu'elle avoit repris à Pinabel.

XVII.

La Donna, poi che fu partito il Duca,
Rimase in gran travaglio della mente;
Chè non sa come a Montalban conduca
L' armatura, e il destrier del suo parente;
Però che 'l cor le cuoce, e la manuca
L' ingorda voglia, e 'l desiderio ardente
Di riveder Ruggier, che, se non prima,
A Vallombrosa ritrovarlo stima.

XVIII.

Stando quivi sospesa, per ventura
Si vide innanzi giungere un villano,
Dal qual fa rassettar quell' armatura,
Come si puote, e por su Rabicano;
Poi di menarsi dietro gli diè cura
I due cavalli, un carco, e l' altro a mano:
Ella n' avea due prima; chè avea quello,
Sopra il qual levò l' altro a Pinabello.

XIX.

Di Vallombrosa pensò far la strada;
Chè trovar quivi il suo Ruggiero ha speme;
Ma qual più breve, o qual miglior vi vada
Poco discerne, e d' ire errando teme.
Il villan non avea della contrada
Pratica molta, ed erreranno insieme.
Pur andare a ventura ella si messe
Dove pensò che 'l loco esser dovesse.

XX.

Di quà, di là si volse, nè persona
Incontrò mai da domandar la via;
Si trovò uscir del bosco in su la nona,
Dove un castel poco lontan scopría,
Il qual la cima a un monticel corona:
Lo mira, e Montalban le par che sia;
Ed era certo Montalbano; e in quello
Avea la madre, ed alcun suo fratello.

XIX.

Bradamante vouloit prendre le chemin de Vallombreuse dans l'espérance d'y trouver son cher Roger ; mais ne pouvant discerner quelle est la route la plus courte et la meilleure pour s'y rendre, elle craint toujours de se fourvoyer. Le villageois ne connoissoit pas beaucoup le pays : ils pouvoient s'égarer ensemble ; enfin elle prit au hasard le chemin qui lui parut être celui où elle avoit dessein d'aller.

XX.

Après avoir long-tems marché de côté et d'autre, sans trouver personne qui pût lui indiquer sa route, elle sortit de la forêt sur les neuf heures du matin, et découvrit à peu de distance un château qui couronnoit la cime d'un mont ; elle le regarde attentivement, et croit appercevoir Montauban ; c'étoit en effet Montauban, où étoient alors sa mere et quelques-uns de ses freres.

XXI.

Quand la guerriere eut reconnu ce lieu, elle en fut affligée au-delà de toute expression; elle craint d'être reconnue pour peu qu'elle s'y arrête, et qu'il ne lui soit plus permis de s'en aller : et si elle ne part pas, la flamme dont elle brûle pour Roger la fera mourir de douleur. Elle ne verra plus cet amant, et ne pourra plus s'occuper de ce qu'ils ont arrêté de faire à Vallombreuse.

XXII.

Elle s'arrêta quelque tems à ces réflexions, et enfin prenant la résolution de tourner le dos à Montauban, elle marcha vers Vallombreuse, dont elle n'ignoroit plus le chemin. Mais sa bonne ou mauvaise fortune voulut avant qu'elle fût sortie du vallon, qu'elle rencontrât Alard, un de ses freres, sans qu'il lui fût possible de se dérober à ses yeux.

XXI.

Come la Donna conosciuto ha il loco,
Nel cor s' attrista, e più ch' io non so dire.
Sarà scoperta se si ferma un poco;
Nè più le sarà lecito partire.
Se non si parte, l' amoroso foco
L' arderà sì che la farà morire.
Non vedrà più Ruggier, nè farà cosa
Di quel ch' era ordinato a Vallombrosa.

XXII.

Stette alquanto a pensar; poi si risolse
Di voler dare a Montalban le spalle.
E verso la Badía pur si rivolse;
Chè quindi ben sapea qual era il calle.
Ma sua fortuna, o buona, o trista, volse,
Che prima ch' ella uscisse della valle
Scontrasse Alardo, un de' fratelli sui,
Nè tempo di celarsi ebbe da lui.

XXIII.

Veniva da partir gli alloggiamenti
Per quel contado a Cavalieri, e a fanti;
Che ad instanza di Carlo nuone genti
Fatto avea delle Terre circostanti.
I saluti, e i fraterni abbracciamenti
Con le grate accoglienze andaro innanti;
E poi di molte cose a paro a paro
Tra lor parlando, in Montalban tornaro.

XXIV.

Entrò la bella Donna in Montalbano,
Dove l'avea con lagrimosa guancia
Beatrice molto desiata in vano,
E fattone cercar per tutta Francia.
Or quivi i baci, e il giunger mano a mano
Di madre, e di fratelli estimò ciancia
Verso gli avuti con Ruggier complessi,
Che avrà nell' alma eternamente impressi.

XXIII.

Alard venoit de disposer dans toute la contrée des logemens pour des gens de guerre ; car, par ordre de Charlemagne, il avoit fait de nouvelles levées dans tons les environs. Les saluts, les embrassemens, les caresses empressées ne furent point oubliées de la part du frere et de la sœur ; et tout en s'entretenant ensemble de plusieurs choses, ils se trouverent aux portes de Montauban.

XXIV.

La belle Bradamante entra dans ce château, où Béatrix sa mere avoit long-tems pleuré son absence, et d'où elle l'avoit fait chercher par-tout le Royaume : mais toutes les caresses de sa mere et de ses freres sont bien froides ponr elle, en comparaison de celles que son amant lui avoit faites, et dont l'impression sera éternellement gravée dans son ame.

XXV.

Ne pouvant donc plus aller à Vallombreuse, elle résolut d'y envoyer un autre à sa place, pour avertir sur-le-champ Roger de l'obstacle qui l'empêchoit d'aller le rejoindre; et pour le prier (s'il étoit besoin de prieres) de recevoir, pour l'amour d'elle, le baptême en cette abbaye, et de venir aussi-tôt après la trouver, afin de remplir sa promesse, et de s'unir ensemble pour toujours.

XXVI.

Elle prit encore la résolution d'envoyer à Roger, par la même occasion, le coursier qu'il estimoit tant, et c'étoit bien à juste titre que ce coursier lui étoit cher; car on n'eût point trouvé dans tous les Royaumes des Maures ni dans celui de France, un coursier plus beau, plus vigoureux, excepté Bayard et Bridedor.

XXV.

Non potendo ella andar, fece pensiero
Che a Vallombrosa altri in suo nome andasse
Immantinente ad avvisar Ruggiero
Della cagion, che andar lei non lasciasse.
E lui pregar (s' era pregar mestiero)
Che quivi per suo amor si battezzasse;
E poi venisse a far quanto era detto,
Sì che si desse al matrimonio effetto.

XXVI.

Pel medesimo messo fe disegno
Di mandare a Ruggiero il suo cavallo,
Che gli solea tanto esser caro; e degno
D' essergli caro era ben senza fallo;
Chè non s' avria trovato in tutto 'l Regno
Dei Saracin, nè sotto il Signor Gallo
Più bel destrier di questo, o più gagliardo,
Eccetto Brigliador solo, e Bajardo.

XXVII.

Ruggier quel dì, che troppo audace scese
Su l' Ippogrifo, e verso il ciel levosse,
Lasciò Frontino, e Bradamante il prese,
Frontino (chè 'l destrier così nomosse)
Mandollo a Montalbano, e a buone spese
Tener lo fece; e mai non cavalcosse,
Se non per breve spazio, e a picciol passo:
Sì ch' era più che mai lucido, e grasso.

XXVIII.

Ogni sua donna tosto, ogni donzella
Pon seco in opra; e con sottil lavoro
Fá sopra seta candida, e morella
Tesser ricamo di finissimo oro;
E di quel copre, ed orna briglia, e sella
Del buon destrier: poi sceglie una di loro
Figlia di Callitrefia, sua nutrice,
D' ogni secreto suo fida uditrice.

XXVII.

Le jour que Roger monta sur l'Hyppogriffe avec trop d'audace, et fut emporté dans les airs, il laissa Frontin dont Bradamante se chargea. Frontin est le nom de ce coursier; elle le fit conduire à Montauban, où elle le fit bien traiter, sans le laisser monter par personne, si ce n'est à petites journées, et au petit pas; de sorte qu'il étoit plus frais et plus vigoureux que jamais.

XXVIII.

Soudain Bradamante se met à l'ouvrage avec toutes les femmes qui l'entourent; elle les emploie à faire une broderie d'un or brillant sur un fond de soie blanc et gris-de-lin. Elle en fait orner la selle et jusqu'à la bride de Frontin; ensuite elle fait choix de l'une d'elles, fille de Callitrésie sa nourrice, et la dépositaire fidelle de tous ses secrets.

XXIX.

Mille fois elle l'avoit entretenue de sa vive ardeur pour Roger. Souvent elle lui avoit exalté jusqu'aux nues sa beauté, sa valeur, ses bonnes graces. Bradamante l'ayant tirée à part, qui pourrois-je choisir, lui dit-elle, pour un tel message, si ce n'est toi, ma chere Hippalque, dont la discrétion et la prudence l'emportent sur tout autre.

XXX.

Hippalque étoit le nom de cette Demoiselle. Pars, lui dit Bradamante, en lui indiquant où elle doit aller; puis elle lui détaille tout ce qu'elle doit dire à son amant; la charge de l'excuser, si elle ne s'est pas rendue à Vallombreuse; qu'elle n'avoit pas eu intention de manquer à sa parole, mais que la faute en devoit être rejettée sur la fortune, qui a plus d'empire que nous sur les choses humaines.

XXIX.

Quanto Ruggier l' era nel core impresso
Mille volte narrato avea a costei;
La beltà, la virtude, i modi d' esso
Esaltato le avea fin sopra i Dei.
A se chiamolla, e disse: miglior messo
A tal bisogno elegger non potrei;
Chè di te nè più fido, nè più saggio
Imbasciatore, Ippalca mia, non haggio.

XXX.

Ippalca la Donzella era nomata.
Va, le dice; e le insegna ove de' gire;
E pienamente poi l' ebbe informata
Di quanto avesse al suo Signore a dire;
E far la scusa, se non era andata
Al monaster, che non fu per mentire;
Ma che Fortuna, che di noi potea
Più che noi stessi, da imputar si avea.

XXXI.

Montar la fece su un ronzino; e in mano
La ricca briglia di Frontin le messe;
E se sì pazzo alcuno, o sì villano
Trovasse, che levarglielo volesse,
Per fargli a una parola il cervel sano,
Di chi fosse il destrier sol gli dicesse:
Chè non sapea sì ardito Cavaliero,
Che non tremasse al nome di Ruggiero.

XXXII.

Di molte cose l' ammonisce e molte,
Che trattar con Ruggiero abbia in sua vece;
Le quai poi ch' ebbe Ippalca ben raccolte,
Si pose in via, nè più dimora fece.
Per strade, e campi, e selve oscure e folte
Cavalcò delle miglia più di diece.
Che non fu a darle noja chi venisse,
Nè a domandarla pur dove ne gisse.

XXXI.

Elle la fait ensuite monter sur une haquenée; et lui remet en main la bride enrichie de Frontin, en ajoutant que si elle rencontroit quelque homme assez lâche ou assez fou, pour tenter de le lui enlever, il suffisoit pour les mettre à la raison qu'elle leur dît le nom de son maître; ne connoissant pas de Chevalier assez hardi pour ne pas trembler au seul nom de Roger.

XXXII.

Elle ajoute beaucoup d'autres choses qu'Hippalque doit lui dire de sa part; et cette fille après les avoir bien imprimées dans sa tête, se mit en route sans tarder davantage. Elle chemina plus de dix milles à travers les chemins, les plaines, dans des bois sombres et touffus, sans trouver personne qui troublât sa marche, ni qui lui demandât où elle alloit.

XXXIII.

Environ vers le milieu du jour, comme elle descendoit une montagne par un chemin étroit et mauvais, elle rencontra Rodomont qui marchoit à pied tout armé, en suivant un Nain : le Sarrasin lance sur elle un regard farouche, et se met à blasphémer toute l'hiérarchie céleste, de ce qu'un si beau cheval, si bien enharnaché, n'est pas monté par quelque Chevalier.

XXXIV.

Il avoit juré qu'il prendroit de gré ou de force le premier cheval qu'il rencontreroit; celui-ci étoit le premier, et en même-tems c'étoit le plus beau et le meilleur coursier qu'il eût jamais vu : mais il lui paroît peu honnête de l'enlever à une femme ; cependant il brûle d'envie de l'avoir : il reste en suspens, le regarde, le contemple, et répète souvent ces paroles : ah ! que le maître de ce cheval n'est-il ici présent.

XXXIII.

A mezzo il giorno, nel calar d' un monte
In una stretta e malagevol via
Si venne ad incontrar con Rodomonte,
Che armato un piccol Nano, e a piè seguía.
Il Moro alzò ver lei l' altera fronte,
E bestemmiò l' eterna Gerarchía,
Poi che sì bel destrier, sì bene ornato
Non avea in man d' un Cavalier trovato.

XXXIV.

Avea giurato che 'l primo cavallo
Torria per forza, che tra via incontrasse.
Or questo è stato il primo, e trovato hallo
Più bello, e più per lui che mai trovasse;
Ma torlo a una Donzella gli par fallo,
E pur agogna averlo, e in dubbio stasse.
Lo mira, lo contempla, e dice spesso:
Deh, perchè il suo Signor non è con esso!

X X X V.

Deh, ci fosse egli (gli rispose Ippalca)
Chè ti faria cangiar forse pensiero.
Assai più di te val chi lo cavalca;
Nè lo pareggia al Mondo altro guerriero.
Chi è (le disse il Moro) che sì calca
L' onore altrui? Rispose ella : Ruggiero.
E quel soggiunse : adunque il destrier voglio,
Poi che a Ruggier, sì gran Campion, lo toglio;

X X X V I.

Il qual se sarà ver, come tu parli,
Che sia sì forte, e più d' ogn' altro vaglia,
Non che il destrier, ma la vettura darli
Converrammi, e in suo arbitrio fia la taglia.
Che Rodomonte io sono hai da narrarli;
E che, se pur vorrà meco battaglia,
Mi troverà : che ovunque io vada, o stia,
Mi fa sempre apparir la luce mia.

XXXV.

S'il y étoit, lui répond Hippalque, il te feroit bientôt changer de pensée : le maître de ce coursier l'emporte en valeur sur toi ; il n'a pas son pareil dans l'univers. Eh ! quel est donc ce guerrier, reprit Rodomont, qui foule aux pieds la renommée de tous les guerriers de la terre ? c'est Roger, répond-elle. Hé-bien, reprit Rodomont, je veux donc ce coursier, puisque je l'enleve à un guerrier si terrible.

XXXVI.

Au reste, s'il est vrai, ainsi que tu le dis, qu'il soit si vaillant, et le plus valeureux des mortels, je consentirai non-seulement de lui rendre son cheval, mais de lui en payer le louage, et au prix qu'il voudra : tu lui diras que je suis Rodomont, et que s'il veut se battre avec moi, il me trouvera facilement, parce que par-tout où je suis, par-tout où je vais, l'éclat de ma renommée me fait assez connoître.

XXXVII.

Par-tout où je vais, je laisse des traces si profondes, que celles de la foudre ne le sont pas plus. En disant ces mots, il prend la bride dorée du coursier, et l'ayant passée sur la tête du cheval, il s'élance dessus, et laisse Hippalque désolée et toute en pleurs. Accablée de douleur, elle menace Rodomont et l'accable de malédictions; mais le guerrier ne l'écoute pas, et monte sur la colline.

XXXVIII.

Il marche en suivant le sentier que lui montre le Nain, pour trouver Mandricard et Doralice. Hippalque le suivoit de loin, et ne cessoit de le maudire, de s'emporter contre lui. La suite de cette histoire est clairement expliquée dans un autre endroit : Turpin, qui la raconte, fait ici une digression, pour retourner au lieu où Pinabel avoit été tué.

XXXVII.

Dovunque io vo, sì gran vestigio resta,
Che non lo lascia il fulmine maggiore.
Così dicendo, avea tornate in testa
Le redine dorate al corridore.
Sopra gli salta; e lagrimosa e mesta
Rimane Ippalca; e spinta dal dolore
Minaccia Rodomonte, e gli dice onta:
Non l'ascolta egli, e su pel poggio monta.

XXXVIII.

Per quella via, dove lo guida il Nano
Per trovar Mandricardo, e Doralice,
Gli viene Ippalca dietro di lontano,
E lo bestemmia sempre, e maledice.
Ciò che di questo avvenne altrove è piano:
Turpin, che tutta questa istoria dice,
Fa quì digresso; e torna in quel paese,
Dove fu dianzi morto il Maganzese.

XXXIX.

Dato avea appena a quel loco le spalle
La figliuola d' Amon, che in fretta gía,
Che v' arrivò Zerbin per altro calle
Con la fallace vecchia in compagnía;
E giacer vide il corpo nella valle
Del Cavalier, che non sa già chi sia;
Ma, come quel, ch' era cortese e pio,
Ebbe pietà del caso acerbo e rio.

XL.

Giaceva Pinabello in terra spento,
Versando il sangue per tante ferite,
Ch' esser doveano assai, se più di cento
Spade in sua morte si fossero unite.
Il Cavalier di Scozia non fu lento
Per l' orme, chè di fresco eran scolpite,
A porsi in avventura, se potea
Saper chi l' omicidio fatto avea.

XXXIX.

A peine la fille d'Aimon eut-elle tourné le dos à cet endroit, dont elle s'éloignoit à grands pas, que Zerbin y arriva d'un autre côté, accompagné de la méchante vieille. Il apperçoit étendu dans un vallon le corps d'un Chevalier ; il ignore quel il peut être ; mais généreux, compatissant, il a pitié de de son triste destin.

XL.

Pinabel sans vie étoit gisant sur la poussiere, versant son sang par tant de blessures, qu'on eût dit que cent épées s'étoient réunies pour lui donner la mort. Le Prince d'Écosse s'empresse de suivre quelques traces fraîches, qu'il apperçoit sur le sable, pour découvrir, s'il étoit possible, celui qui avoit commis ce meurtre.

XLI.

Il dit à Gabrine de l'attendre, et qu'il ne tardera pas à la rejoindre. La vieille s'approche du mort, et l'examine avec attention de tous côtés; s'il a quelques effets qui puissent lui être agréables, elle trouve inutile qu'un cadavre conserve ces ornemens; car cette vieille, outre ses autres vices, étoit avare autant qu'une femme le peut être.

XLII.

Si elle avoit eu quelque espoir, quelque moyen de receler son vol, déjà elle l'auroit dépouillé de sa riche cotte-d'armes, et de toutes ses belles armes; mais elle ne prend que ce qu'elle peut aisément cacher, et à grand regret laisse tout le reste. Entre autres dépouilles, elle se saisit d'une riche ceinture, qu'elle ceignit entre deux jupes autour d'elle.

XLI.

Ed a Gabrina dice che l' aspette;
Chè senza indugio a lei farà ritorno.
Ella presso al cadavero si mette,
E fissamente vi pon gli occhi intorno;
Perchè, se cosa v' ha, che le dilette,
Non vuol che un morto in van più ne sia adorno,
Come colei, che fu tra l' altre note,
Quanto avara esser più femmina puote.

XLII.

Se di portarne il furto ascosamente
Avesse avuto modo, o alcuna speme,
La soppravvesta fatta riccamente
Gli avrebbe tolta, e le bell' arme insieme.
Ma quel che può celarsi agevolmente,
Si piglia, e 'l resto fin al cor le preme.
Fra l' altre spoglie un bel cinto levonne,
E se ne legò i fianchi infra due gonne.

X L I I I.

Poco dopo arrivò Zerbin, che avea
Seguito in van di Bradamante i passi,
Perchè trovò il sentier, che si torcea
In molti rami, ch' ivano alti, e bassi;
E poco omai del giorno rimanea,
Nè volea al bujo star fra quelli sassi;
E per trovare albergo diè le spalle
Con l' empia vecchia alla funesta valle.

X L I V.

Quindi presso a due miglia ritrovaro
Un gran Castel, che fu detto Altariva,
Dove per star la notte si fermaro,
Che già a gran volo in verso il ciel saliva.
Non vi ster molto, che un lamento amaro
Le orecchie d' ogni parte lor feriva;
E veggon lagrimar da tutti gli occhi,
Come la cosa a tutto il popol tocchi.

XLIII.

Zerbin la rejoignit peu de momens après; il avoit suivi envain les traces de Bradamante, et ayant trouvé que le chemin se partageoit en une infinité de rameaux qui montoient et descendoient, et que le jour étoit déjà sur son déclin; il ne voulut pas passer la nuit entre ces rochers; et accompagné de la cruelle vieille, il tourna le dos à cette funeste vallée, pour trouver un asyle.

XLIV.

A deux milles de-là, ils trouverent un grand château qu'on nommoit Hauterive, où ils s'arrêterent pour passer la nuit dont l'obscurité étoit déjà très-profonde. Mais peu de tems après leur arrivée, des cris et des plaintes amères frapperent leurs oreilles de toutes parts. Ils virent tout le monde verser des larmes, comme pour un malheur où chacun d'eux se trouvoit intéressé.

XLV.

Zerbin demanda la cause de cette affliction générale ; on lui répondit que le Comte Anselme venoit de recevoir la nouvelle que son fils avoit été tué dans un chemin creux et étroit, entre deux montagnes. Le Prince pour ne donner aucun soupçon sur son compte baissa les yeux, et eut l'air de la surprise. Cependant il se douta bien que ce devoit être le Chevalier qu'il avoit trouvé mort sur la route.

XLVI.

Peu de tems après on vit arriver le brancard funèbre à la lueur des torches et des flambeaux ; alors des cris perçans, suivis de battemens de mains s'éleverent jusqu'aux nues : des larmes plus abondantes inonderent les joues des habitans du château ; mais le visage du malheureux pere portoit l'empreinte de la plus grande et de la plus profonde douleur.

X L V.

Zerbino dimandonne ; e gli fu detto
Che venut' era al Conte Anselmo avviso,
Che fra duo monti in un sentiero stretto
Giacea il suo figlio Pinabello ucciso.
Zerbin per non ne dar di se sospetto,
Di ciò si finge nuovo, e abbassa il viso ;
Ma pensa ben, che senza dubbio sia
Quel ch' egli trovò morto in su la via.

X L V I.

Dopo non molto la bara funebre
Giunse a splendor di torchi, e di facelle
Là, dove fece le strida più crebre
Con un batter di man gire alle stelle ;
E con più vena fuor delle palpebre
Le lagrime inondar per le mascelle :
Ma più dell' altre nubilose, ed atre,
Era la faccia del misero Patre.

X L V I I.

Mentre apparecchio si facea solenne
Di grandi esequie, e di funebri pompe,
Secondo il modo, ed ordine, che tenne
L' nsanza antica, che ogni età corrompe,
Da parte del Signore un bando venne,
Che tosto il popolar strepito rompe,
E promette gran premio a chi dia avviso,
Chi stato sia, che gli abbia il Figlio ucciso.

X L V I I I.

Di voce in voce, e d' una in altra orecchia
Il grido, e 'l bando per la Terra scorse,
Fin che l' udì la scellerata vecchia,
Che di rabbia avanzò le tigri, e l' orse;
E quindi alla ruina s' apparecchia
Di Zerbino, o per l' odio, che gli ha forse,
O per vantarsi pur che sola priva
D' umanitade in uman corpo viva;

XLVII.

Tandis que l'on faisoit les apprêts des plus magnifiques obsèques, suivant la mode et les anciens usages de nos aïeux, usages que les siècles ont corrompus; tout-à-coup on entend publier un ban, de la part du Comte Anselme, qui suspend pour quelques instans les cris et les gémissemens. Il promettoit une grande récompense à quiconque découvriroit quel étoit le meurtrier de son fils.

XLVIII.

Cette promesse en passant de bouche en bouche, d'une oreille à l'autre, se répandit dans tout le pays, et parvint aisément jusqu'à cette vieille scélérate, dont la fureur surpasse celle des ours et des tigres. Soudain elle medite la ruine de Zerbin, soit à cause de la haine qu'elle lui porte, soit qu'elle voulût se vanter d'être la seule qui, dans un corps humain, portât un cœur privé d'humanité.

XLIX.

Peut-être aussi voulut-elle gagner la récompense promise. Elle vint donc trouver ce pere éploré, et, après un préambule vraisemblable, elle lui dit que Zerbin avoit tué son fils; et, à l'instant elle tira de dessous sa robe la ceinture de Pinabel : le malheureux pere la reconnoît d'abord, et d'après ce témoignage, et la funeste déclaration de cette méchante vieille, il regarda ces indices comme des certitudes.

L.

En pleurant, il leve les mains au ciel et jure que son fils ne mourra pas sans vengeance. Il fait environner le château par ses gens, qui se sont assemblés à la hâte; Zerbin, qui ne se croit pas si près de ses ennemis, qui n'imaginoit pas que le Comte Anselme, persuadé d'avoir reçu de sa part une si grande offense, pût le traiter de la sorte, est saisi dans son premier sommeil.

XLIX.

O fosse pur per guadagnarsi il premio:
A ritrovar n' andò quel Signor mesto;
E dopo un verisimil suo proemio,
Gli disse che Zerbin fatto avea questo,
E quel bel cinto si levò di premio,
Che 'l miser Padre a riconoscer presto,
Appresso il testimonio, e tristo ufficio
Dell' empia vecchia, ebbe per chiaro indicio.

L.

E lagrimando al Ciel leva le mani,
Che 'l figliuol non sarà senza vendetta.
Fa circondar l' albergo ai terrazzani;
Chè tutto 'l popol s' è levato in fretta.
Zerbin, che li nimici aver lontani
Si crede, e questa ingiuria non aspetta
Dal Conte Anselmo, che si chiama offeso
Tanto da lui, nel primo sonno è preso;

L I.

E quella notte in tenebrosa parte
Incatenato, e in gravi ceppi messo.
Il Sole ancor non ha le luci sparte,
Che l' ingiusto supplicio è già commesso;
Che nel loco medesimo si squarte,
Dove fu il mal, c' hanno imputato ad esso.
Altra esamina in ciò non si facea;
Bastava che 'l Signor così credea.

L I I.

Poi che l' altro mattin la bella Aurora
L' aer seren fe bianco, e rosso, e giallo,
Tutto 'l popol gridando, mora, mora,
Vien per punir Zerbin del non suo fallo.
Lo sciocco vulgo l' accompagna fuora
Senza ordine, chi a piede, e chi a cavallo
E 'l Cavalier di Scozia a capo chino
Ne vien legato in su un picciol ronzino.

L I.

Il demeura tout le reste de la nuit dans un affreux cachot, chargé de fers. Le soleil n'avoit point encore dissipé les ténèbres, et déjà son injuste supplice étoit ordonné. On avoit décidé qu'il seroit mis en pièces dans le lieu même où avoit été commis le crime dont on l'accnsoit. On ne fit point d'autre information : c'en étoit assez qu'Anselme le crût ainsi.

L I I.

Le matin suivant, dès que la belle aurore eut parsemé le ciel de fleurs jaunes, vermeilles et blanches, tout le peuple en criant qu'il meure, qu'il meure, accourt pour punir Zerbin d'un crime dont il n'est point coupable. Une populace imbécille l'accompagne au-dehors, sans ordre, les uns à pied, les autres à cheval ; et le Prince d'Écosse, la tête baissée, s'avance lié sur un mauvais roussin.

LIII.

Mais Dieu qui souvent protège l'innocence, et qui n'abandonne point ceux qui se confient en sa bonté, lui avoit déjà préparé un si puissant secours, qu'en cette journée il ne faut plus craindre pour lui. Roland arrive dans ce lieu, et son arrivée le tira de ce grand péril. Ce Paladin apperçoit cette foule de peuple qui conduit à la mort dans les champs l'infortuné Zerbin.

LIV.

Il avoit avec lui une jeune Princesse, celle-là même qu'il avoit rencontrée dans cette grotte sauvage ; Isabelle, la fille du Roi de Galice, qui après s'être sauvée du naufrage, lorsque son vaisseau fut brisé par une horrible tempête, étoit tombée au pouvoir de brigands : c'étoit cette même Isabelle à qui le Prince d'Écosse étoit beaucoup plus cher que sa propre vie.

L I I I.

Ma Dio, che spesso gl' innocenti ajuta,
Nè lascia mai chi in sua bontà si fida,
Tal difesa gli avea già provveduta,
Che non v' è dubbio più ch' oggi s' uccida.
Quivi Orlando arrivò, la cui venuta
Alla via del suo scampo gli fu guida.
Orlando giù nel pian vide la gente,
Che traea a morte il Cavalier dolente.

L I V.

Era con lui quella fanciulla, quella
Che ritrovò nella selvaggia grotta,
Del Re Galego la figlia Isabella,
In poter già de' malandrin condotta,
Poi che lasciato avea nella procella
Del turbolento mar la nave rotta;
Quella, che più vicino al core avea
Questo Zerbin che l' alma, onde vivea.

L V.

Orlando se l' avea fatta compagna;
Poi che della caverna la riscosse.
Quando costei li vide alla campagna,
Domandò Orlando chi la turba fosse.
Non so, diss' egli; e poi su la montagna
Lasciolla, e verso il pian ratto si mosse.
Guardò Zerbino, ed alla vista prima
Lo giudicò Baron di molta stima.

L V I.

E fattosegli appresso, domandollo
Per che cagione, e dove il menin preso.
Levò il dolente Cavaliero il collo,
E meglio avendo il Paladino inteso,
Rispose il vero, e così ben narrollo,
Che meritò dal Conte esser difeso.
Bene avea il Conte alle parole scorto,
Ch' era innocente, e che moriva a torto.

L V.

Roland ne l'avoit pas quittée, depuis qu'il l'avoit remise en liberté. Lorsqu'elle apperçut tout ce peuple dans les champs, elle demanda à Roland, à quel dessein il étoit là rassemblé. Je n'en sais rien, lui dit-il, et sur-le-champ la laissant sur la colline, il descend en diligence dans la plaine; regarde Zerbin, et à la premiere vue, il juge que c'est un Chevalier de distinction.

L V I.

S'en étant approché, il lui demanda pourquoi et dans quel lieu on le menoit ainsi garrotté. Le Prince levant alors tristement les yeux, et prêtant plus d'attention à la demande du Paladin, lui exposa la vérité, et avec tant de candeur, que Roland jugea qu'il méritoit sa protection et sa défense. A sa réponse, il avoit compris qu'il étoit innocent, et qu'on le faisoit mourir injustement.

LVII.

Dès qu'il sut que cet ordre avoit été donné par le Comte Anselme d'Hauterive, il ne douta plus que ce ne fût un ordre injuste, car ce méchant homme n'en avoit jamais donné d'autres ; d'ailleurs le Comte et Roland étoient ennemis l'un de l'autre, par l'ancienne haine qui fermentoit dans le sang de ceux de Mayence et de ceux de Clermont : haine qui excita entre eux beaucoup de meurtres et d'outrages.

LVIII.

Déliez ce Chevalier, canaille, (crie le Comte aux archers) ou je vous extermine tous. Quel est donc cet homme qui frappe des coups si terribles, répond un des satellites, qui vouloit se montrer le plus hardi ; que pourroit-il dire de plus, s'il se croyoit un brasier ardent, et que nous ne fussions que de cire ou de paille. A ces mots, il fond sur Roland, et le Paladin baisse sa lance contre lui.

LVII.

E poi ch' intese, che commesso questo
Era dal Conte Anselmo d' Altariva,
Fu certo ch' era torto manifesto,
Ch' altro da quel fellon mai non deriva.
Ed oltre a ciò, l' uno era all' altro infesto,
Per l' antichissimo odio, che bolliva
Tra il sangue di Maganza, e di Chiarmonte,
E tra lor eran morti, e danni, ed onte.

LVIII.

Slegate il Cavalier (gridò) canaglia
(Il Conte a' masnadieri) o ch' io v' uccido.
Chi è costui, che sì gran colpi raglia?
Rispose un, che parer volle il più fido.
Se di cera noi fossimo, o di paglia,
E di foco egli, assai fora quel grido:
E venne contra il Paladin di Francia.
Orlando contra lui chinò la lancia.

L I X.

La lucente armatura il Maganzese,
Che levata la notte avea a Zerbino,
E postasela indosso, non difese
Contro l' aspro incontrar del Paladino.
Sopra la destra guancia il ferro prese,
L' elmo non passò già, perch' era fino.
Ma tanto fu della percossa il crollo,
Che la vita gli tolse, e ruppe il collo.

L X.

Tutto in un corso, senza tor di resta
La lancia, passò un altro in mezzo il petto.
Quivi lasciolla, e la mano ebbe presta
A Durindana; e nel drappel più stretto
A chi fece due parti della testa;
A chi levò dal busto il capo netto;
Forò la gola a molti; e in un momento
N' uccise, e mise in rotta più di cento.

LIX.

La brillante armure que ce Mayençois avoit enlevée pendant la nuit à Zerbin, et dont il s'étoit couvert, ne put résister à la terrible rencontre de Roland. Le fer l'atteignit à la joue droite, et glissa sur le casque, parce qu'il étoit à l'épreuve; mais la secousse du coup fut si violente, qu'elle lui rompit les vertèbres du col, et l'étendit sans vie.

LX.

Tout d'une course, et sans ôter sa lance de l'arrêt, il la passe au travers du corps d'un second, et l'y laisse; et sûr-le-champ, mettant Durandal à la main, et pénétrant dans le plus épais de la troupe, il fend la tête à l'un, la fait voler à l'autre; coupe la gorge à plusieurs, et dans un moment plus de cent sont déjà morts, ou prennent la fuite.

LXI.

Il en a tué plus du tiers, il chasse devant lui le reste; et taille, et fend, et blesse, et perce, et tronque tous ces vils Mayençois. L'un jette son écu, l'autre son casque qui le gêne, celui-ci abandonne son pieu, l'autre son javelot; tel fuit le long du chemin, tel à travers champs; l'un court se cacher dans les bois, l'autre dans les cavernes. Roland, ce jour là sans pitié, veut, s'il est possible, les exterminer tous.

LXII.

De cent vingt qu'ils étoient, (car Turpin en a fait le compte) il en périt au moins quatre-vingt.) Enfin Roland revint trouver Zerbin, dont le cœur étoit encore tout tremblant. Ma voix exprimeroit foiblement les transports de ce Prince, en revoyant Roland; il se seroit jetté à ses pieds pour le remercier, s'il n'avoit été lié sur le roussin.

L X I.

Più del terzo n' ha morto; e 'l resto caccia,
E taglia, e fende, e fere, e fora, e tronca.
Chi lo scudo, e chi l' elmo, che l' impaccia,
E chi lascia lo spiedo, e chi la ronca,
Chi al lungo, chi al traverso il cammin spaccia;
Altri s' appiatta in bosco, altri in spelonca.
Orlando di pietà questo dì privo
A suo poter non vuol lasciarne un vivo.

L X I I.

Di cento venti (chè Turpin sottrasse
Il conto) ottanta ne periro almeno.
Orlando finalmente si ritrasse
Dove a Zerbin tremava il cor nel seno.
Se al ritornar d' Orlando s' allegrasse,
Non si potria contare in versi a pieno.
Se gli saria per onorar prostrato,
Ma si trovò sopra il ronzin legato

LXIII.

Mentre che Orlando, poi che lo disciolse,
L' ajutava a ripor l' arme sue intorno,
Che al capitan della sbirraglia tolse,
Che per suo mal se n' era fatto adorno,
Zerbino gli occhi ad Isabella volse,
Che sopra il colle avea fatto soggiorno;
E poi che della pugna vide il fine,
Portò le sue bellezze più vicine.

LXIV.

Quando apparir Zerbin si vide appresso
La Donna, che da lui fu amata tanto,
La bella Donna, che per falso messo
Credea sommersa, e n' ha più volte pianto,
Come un ghiaccio nel petto gli sia messo,
Sente dentro aggelarsi, e trema alquanto;
Mà tosto il freddo manca, ed in quel loco
Tutto s' avvampa d' amoroso foco.

LXIII.

Tandis que le Comte, après avoir rompu les liens du Prince, l'aidoit à se couvrir de ses armes, reprises au chef de la brigade, qui s'en étoit revêtu pour son malheur; Zerbin jette les yeux sur Isabelle, qui d'abord s'étoit arrêtée sur la colline; mais qui venoit de se rapprocher d'eux, en voyant l'issue du combat.

LXIV.

Dès qu'il apperçut cette Princesse qu'il avoit tant aimée; cette belle Princesse, que sur un faux avis, il croyoit abîmée dans les flots, et qui lui a coûté tant de pleurs; tout son sang se glaça d'abord dans ses veines, il trembla de tous ses membres; mais bientôt ce froid extrême se dissipe, et est remplacé par la flamme impétueuse de l'amour.

LXV.

Le respect qu'il porte au Comte d'Angers le retient, et l'empêche de sauter au cou de sa maîtresse; d'autant plus qu'il s'imagine, qu'il croit sans hésiter que le Comte d'Angers est amoureux d'Isabelle. Ainsi de peine en peine, la joie qu'il avoit eue ne fut pas de longue durée; et voir sa maîtresse au pouvoir d'un autre, lui fut plus insupportable, que la douleur qu'il avoit ressentie en apprenant sa mort.

LXVI.

Et ce qui redouble sa peine, est de la voir en la puissance d'un guerrier à qui il a de si grandes obligations. Vouloir la lui enlever, ne seroit une entreprise ni honnête, ni peut-être facile. Il n'auroit pas souffert qu'aucun autre lui enlevât une si riche proie, sans la lui disputer; mais la reconnoissance qu'il doit au Comte, l'oblige de se soumettre entièrement à ses volontés.

L X V.

Di non tosto abbracciarla lo ritiene
La riverenza del Signor d' Anglante ;
Perchè si pensa , e senza dubbio tiene ,
Che Orlando sia della Donzella amante.
Così cadendo va di pene in pene ,
E poco dura il gaudio ch' ebbe innante ;
E vederla d' altrui peggio sopporta
Che non fe quando udì ch' ella era morta.

L X V I.

E molto più gli duol , che sia in podestà
Del Cavaliero , a cui cotanto debbe ;
Perchè volerla a lui levar nè onesta ,
Nè forse impresa facile sarebbe.
Nessun altro da se lasciar con questa
Preda partir senza romor vorrebbe ;
Ma verso il Conte il suo debito chiede ,
Che se lo lasci por sul collo il piede.

LXVII.

Giunsero taciturni ad una fonte,
Dove smontaro, e fer qualche dimora.
Trassesi l' elmo il travagliato Conte,
Ed a Zerbin lo fece trarre ancora.
Vede la Donna il suo amatore in fronte,
E di subito gaudio si scolora;
Poi torna, come fiore umido suole
Dopo gran pioggia all' apparir del Sole.

LXVIII.

E senza indugio, e senza altro rispetto
Corre al suo caro amante, e il collo abbraccia;
E non può trar parola fuor del petto,
Ma di lagrime il sen bagna, e la faccia.
Orlando attento all' amoroso affetto,
Senza che più chiarezza se gli faccia,
Vide a tutti gl' indizi manifesto,
Ch' altri esser che Zerbin non potea questo.

LXVII.

Ils s'approcherent sans rien dire d'une fontaine, où ils mirent pied à terre, et se reposerent quelque tems. Roland qui étoit fatigué, délaça son casque, et engagea le Prince d'Écosse à délacer aussi le sien. Isabelle alors regarde son amant, et soudain le transport de sa joie la fait pâlir; mais bientôt la couleur lui revient. Ainsi se ranime une fleur mouillée par une pluie abondante, aux rayons du soleil.

LXVIII.

Sans hésiter, sans aucune considération, elle court à son cher Zerbin, se jette à son cou : elle ne peut proférer un seul mot; mais un torrent de larmes inonde et son sein et ses joues. Roland attentif à ces amoureuses caresses, sans attendre d'autres éclaircissemens, voit clairement, à toutes ces démonstrations, que ce ne peut être que le Prince d'Écosse.

LXIX.

Dès que la voix fut revenue à Isabelle, encore que ses joues fussent toutes couvertes de ses larmes, elle s'empresse de conter à son amant avec quels égards l'a traitée le Paladin. Zerbin, qui tenoit cette belle et sa vie dans une balance égale, se jette aux pieds du Comte, et l'adore comme un Dieu qui lui a rendu deux fois l'existence en un même jour.

LXX.

Les remerciemens, les complimens n'auroient pas fini entre les deux Chevaliers, s'ils n'avoient entendu un bruit retentir dans une route obscure, et couverte de feuillages épais et touffus. A l'instant ils remettent leurs casques sur leurs têtes, et remontent sur leurs coursiers ; à peine sont-ils dans les arçons, qu'ils apperçoivent un Chevalier, accompagné d'une jeune Dame.

LXIX.

Come la voce aver puote Isabella,
Non bene asciutta ancor l' umida guancia,
Sol della molta cortesia favella,
Che le avea usata il Paladin di Francia.
Zerbino, che tenea questa Donzella
Con la sua vita pari a una bilancia,
Si getta a piè del Conte, e quello adora,
Come a chi gli ha due vite date a un' ora.

LXX.

Molti ringraziamenti, e molte offerte
Erano per seguir tra i Cavalieri,
Se non udian sonar le vie coperte
Dagli arbori di fronde oscuri, e neri.
Presti alle teste lor, ch' eran scoperte,
Posero gli elmi, e presero i destrieri:
Ed ecco un Cavaliero, e una Donzella
Lor sopravvien, che appena erano in sella.

LXXI.

Era questo Guerrier quel Mandricardo,
Che dietro Orlando in fretta si condusse,
Per vendicare Alzirdo, e Manilardo,
Che 'l Paladin con gran valor percusse;
Quantunque poi lo seguitò più tardo,
Che Doralice in suo poter ridusse;
La quale avea con un troncon di cerro
Tolta a cento Guerrier carchi di ferro.

LXXII.

Non sapea il Saracin però, che questo
Ch' egli seguia, fosse il Signor d' Anglante;
Ben n' avea indizio, e segno manifesto
Ch' esser dovea gran Cavaliero errante.
A lui mirò più che a Zerbino; e presto
Gli andò con gli occhi dal capo alle piante:
E i dati contrasegni ritrovando,
Disse: tu sei colui ch' io vo cercando.

LXXI.

Ce guerrier étoit Mandricard, qui quelques jours auparavant cherchoit Roland avec le plus vif empressement, voulant venger Alzirde et Manilard, que le Comte avoit fait succomber sous les efforts de son bras ; mais depuis qu'avec un seul tronçon de chêne verd, il avoit enlevé Doralice à cent hommes tous couverts de fer, il ne cherchoit plus ce Paladin avec la même ardeur.

LXXII.

Cependant le Sarrasin ne savoit pas encore que celui qu'il cherchoit fût le Prince d'Angers ; il savoit seulement que ce devoit être un des plus célèbres Paladins. Mandricard regarde Roland plus attentivement que Zerbin ; il le considère de la tête aux pieds, et le reconnoissant aux indices qu'on lui en avoit donnés : tu es celui que je cherche, lui dit-il aussi-tôt.

Kk 2

LXXIII.

Il y a dix jours au moins, ajouta-t-il, que je ne cesse de suivre tes traces, tant la renommée de tes exploits dans les campagnes de Paris m'a frappé, et servi d'aiguillon. Un seul guerrier qui s'est sauvé avec peine de mille que tu as envoyés aux Royaumes du Styx, a raconté le massacre que tu as fait des troupes des Rois de Trémisen et de Noricie.

LXXIV.

Dès que je l'ai su, je n'ai pas été lent à te suivre, par le desir de te voir, et d'éprouver ta valeur. Comme je me suis bien informé des ornemens qui couvroient tes armes, je ne puis douter que ce ne soit toi; mais quand même je ne verrois point cette armure, quand pour te dérober à mes coups, tu serois parmi cent autres guerriers, ton air fier et martial suffiroit seul pour me faire connoître qui tu es.

LXXIII.

Sono omai dieci giorni, gli soggiunse,
Che di cercar non lascio i tuoi vestigi:
Tanto la fama stimolommi e punse,
Che di te venne al campo di Parigi;
Quando a fatica un vivo sol vi giunse
Di mille, che mandasti ai regni Stigi;
E la strage contò, che da te venne,
Sopra i Norizii, e quei di Tremisenne.

LXXIV.

Non fui, come lo seppi, a seguir lento,
E per vederti, e per provarti appresso.
E perchè m' informai del guarnimento,
Che hai sopra l' arme, io so che tu sei desso.
E se non l' avessi anco, e che fra cento
Per celarti da me ti fossi messo,
Il tuo fiero sembiante mi faría
Chiaramente veder che tu quel sia.

L X X V.

Non si può (gli rispose Orlando) dire
Che Cavalier non sii d' alto valore;
Però che sì magnanimo desire
Non mi credo albergasse in umil core.
Se 'l volermi veder ti fa venire,
Vo' che mi veggi dentro come fuore:
Mi leverò questo elmo dalle tempie,
Acciò che appunto il tuo desir s' adempie.

L X X V I.

Ma poi che ben m' avrai veduto in faccia,
All' altro desiderio ancora attendi.
Resta che alla cagion tu satisfaccia,
Che fa che dietro questa via mi prendi;
Che veggi, se 'l valor mio si confaccia
A quel sembiante fier, che sì commendi.
Orsù (disse il Pagano) al rimanente;
Chè al primo ho satisfatto interamente,

LXXV.

Tu ne peux être, reprit Roland, qu'un guerrier d'une grande valeur. De si nobles, de si magnanimes sentimens ne peuvent habiter que dans un cœur fier et généreux. Si le desir de me voir t'a amené ici, je veux que tu connoisses mon extérieur comme mes sentimens. Je vais lever ma visiere, pour satisfaire complettement ta curiosité.

LXXVI.

Et lorsque tu m'auras bien considéré en face, crois que je me prêterai de même à tes autres desirs. Il ne me reste donc plus qu'à satisfaire au motif qui t'a fait marcher sur mes traces : il faut que tu t'assures, si ma valeur répond à l'air d'intrépidité que tu me trouves. Soit, dit Mandricard, me voilà content sur le premier point, songe à me contenter sur l'autre.

LXXVII.

Cependant Roland parcourt des yeux le Sarrasin de la tête aux pieds. Il ne lui voit ni épée au côté, ni masse pendante à l'arçon de la selle; il lui demande de quelle arme il compte se servir, si sa lance vient à se briser : ne t'en embarrasse point, reprit Mandricard; tel que tu me vois, j'en ai fait trembler plus d'un.

LXXVIII.

J'ai juré de ne point porter d'épée, jusqu'à ce que j'aie enlevé Durandal au Comte, et je le vais cherchant par-tout pour le rencontrer plus sûrement. J'ai fait ce serment, si tu es curieux de le savoir, quand je me couvris de ce casque, et de toutes ces autres armes, qui sont les mêmes qu'Hector portoit, il y a plus de mille ans.

LXXVII.

Il Conte tuttavia dal capo al piede
Va cercando il Pagan tutto con gli occhi:
Mira ambi i fianchi, indi l'arcion, nè vede
Pender nè quà, nè là mazze, nè stocchi.
Gli domanda di che arme si provvede,
Se avvien che con la lancia in fallo tocchi.
Rispose quel: non ne pigliar tu cura:
Così a molt' altri ho ancor fatto paura.

LXXVIII.

Ho sacramento di non cinger spada,
Fin ch' io non tolgo Durindana al Conte;
E cercando lo vo per ogni strada,
Perchè più d' una posta meco sconte.
Lo giurai (se d' intenderlo t' aggrada)
Quando mi posi quest' elmo alla fronte,
Il qual con tutte l' altr' arme ch' io porto,
Era d' Ettor, che già mill' anni è morto.

LXXIX.

La spada sola manca alle buone arme:
Come rubata fu non ti so dire.
Or che la porti il Paladino parme,
E di quì vien ch' egli ha sì grande ardire.
Ben penso, se con lui posso accozzarme,
Fargli il mal tolto omai restituire.
Cercolo ancor, chè vendicar disio
Il famoso Agrican genitor mio.

LXXX.

Orlando a tradimento gli diè morte;
Ben so che non potea farlo altramente.
Il conte più non tacque, e gridò forte,
E tu, e qualunque il dice se ne mente.
Ma quel che cerchi t' è venuto in sorte.
Io sono Orlando, e uccisil giustamente;
E questa è quella spada che tu cerchi,
Che tua sarà, se con virtù la merchi.

LXXIX.

L'épée seule manque à ces armes excellentes. Je ne saurois te dire comment on l'a dérobée. Je sais seulement qu'elle est en la possession de Roland, et c'est à elle qu'il doit toute son audace. Je suis persuadé que si jamais je le rencontre, je lui arracherai ce qu'il me retient à tort. Une autre raison m'oblige à le chercher ; je veux venger le grand Agrican, mon pere.

LXXX.

Roland lui a donné la mort en trahison : je suis bien sûr qu'il n'auroit pu le vaincre autrement. Le Comte alors ne peut plus se taire. Toi, s'écrie-t-il d'une voix terrible, et tous ceux qui le disent en ont menti. Mais le hasard t'a fait rencontrer celui que tu cherches. Je suis Roland ; j'ai vaincu ton pere en homme de courage : tiens, la voici, cette épée que tu demandes, tu l'auras, si ta valeur peut la mériter.

LXXXI.

Quoiqu'elle m'appartienne bien légitimement, disputons-la sans aucun avantage réciproque : je ne veux pas que, dans le combat, elle serve à l'un plutôt qu'à l'autre. Je vais la suspendre à un arbre : tu seras le maître de la prendre, si tu m'arraches la vie, ou si tu me fais ton prisonnier. En parlant ainsi, il prend Durandal, et l'accroche à un arbre, au milieu du champ de bataille.

LXXXII.

Déjà les deux guerriers se sont éloignés à une demi-portée de traits ; déjà l'un et l'autre ont piqué leurs coursiers, et s'élancent à bride abattue : déjà l'un et l'autre se sont portés de grands coups, au défaut de la visiere : leurs lances se brisent dans leurs mains comme du verre, et mille éclats en volent jusqu'au ciel.

LXXXI.

Quantunque sia debitamente mia,
Tra noi per gentilezza si contenda.
Nè voglio in questa pugna ch' ella sia
Più tua che mia, ma a un arbore s'appenda.
Levala tu liberamente via,
Se avvien che tu m'uccida, o che mi prenda.
Così dicendo, Durindana prese;
E in mezzo il campo a un arboscel l' appese.

LXXXII.

Già l' un dall' altro è dipartito lunge,
Quanto sarebbe un mezzo tratto d' arco;
Già l' uno contra l' altro il destrier punge,
Nè delle lente redini gli è parco;
Già l' uno, e l' altro di gran colpo aggiunge
Dove per l' elmo la veduta ha varco.
Parvero l' aste al rompersi di gelo,
E in mille schegge andar volando al cielo.

LXXXIII.

L'una, e l'altra asta è forza che si spezzi,
Chè non voglion piegarsi i Cavalieri,
I Cavalier, che tornano coi pezzi,
Che son restati appresso i calci interi;
Quelli, che sempre fur nel ferro avvezzi,
Or, come duo villan per sdegno fieri
Nel partire acque, o termini di prati,
Fan crudel zuffa di due pali armati.

LXXXIV.

Non stanno l' aste a quattro colpi salde,
E mancan nel furor di quella pugna.
Di quà, e di là si fan l' ire più calde,
Nè da ferir lor resta altro che pugna.
Schiodano piastre, e straccian maglie, e falde,
Purchè la man, dove s' aggraffi, giugna.
Non desideri alcun, perchè più vaglia,
Martel più grave, o più dura tanaglia.

LXXXIII.

Il faut bien que les lances se rompent, puisque ces guerriers ne sauroient plier; ces guerriers qui bientôt reviennent l'un contre l'autre, avec les tronçons qui leur sont restés à la main. Tous deux accoutumés à ne manier que le fer, maintenant comme deux paysans qui se disputent pour le partage de leurs prés, ou de quelque fontaine, armés de deux bâtons, ils se chargent avec fureur.

LXXXIV.

En moins de quatre coups les tronçons se brisent et ne peuvent résister à ce combat furieux. De part et d'autre la colere s'allume de plus en plus, et il ne leur reste plus que leurs poings pour se frapper. Par-tout où leurs mains peuvent s'accrocher, ils font sauter les clous, déchirent les mailles et les attaches de leurs armures. Aucun d'eux ne desire de plus fortes tenailles, de marteaux plus pesans.

LXXXV.

Comment le Sarrasin pourra-t-il venir à bout de terminer à son honneur ce cruel combat ? ce seroit une extrême folie de perdre le tems à des coups plus douloureux pour celui qui les porte, que pour celui qui les reçoit. Ils tâchent enfin de se saisir l'un l'autre. Le Sarrasin est prompt à sauter sur Roland. Il le serre contre sa poitrine et pense le traiter comme jadis Antée fut traité par le fils de Jupiter.

LXXXVI.

Il le saisit donc avec violence au travers du corps : tantôt il le pousse, tantôt il le tire à lui. La colere le domine à un tel point, qu'il néglige entièrement la bride de son cheval. Roland conserve plus de sang froid ; et comme il aspire à la victoire, il profite de tous ses avantages. Il fait adroitement couler la bride pardessus les oreilles et les yeux du cheval de son ennemi, et la lui ôte ainsi de la tête.

LXXXV.

Come può il Saracin ritrovar sesto
Di finir con suo onore il fiero invito?
Pazzia sarebbe il perder tempo in questo,
Che nuoce al feritor più che al ferito.
Andò alle strette l' uno e l' altro; e presto
Il Re Pagano Orlando ebbe ghermito; Seized
Lo stringe al petto, e crede far le prove,
Che sopra Anteo fe già il figliuol di Giove.

LXXXVI.

Lo piglia con molto impeto a traverso,
Quando lo spinge, e quando a se lo tira;
Ed è nella gran collera sì immerso,
Ch' ove resti la briglia poco mira.
Sta in se raccolto Orlando, e ne va verso
Il suo vantaggio, e alla vittoria aspira:
Gli pon la cauta man sopra le ciglia
Del cavallo, e cader ne fa la briglia.

LXXXVII.

Il Saracino ogni poter vi mette,
Che lo soffoghi, o dell' arcion lo svella.
Negli urti il Conte ha le ginocchia strette,
Nè in questa parte vuol piegar, nè in quella.
Per quel tirar, che fa il Pagan, costrette
Le cinghie son d' abbandonar la sella.
Orlando è in terra, e appena se 'l conosce,
Chè i piedi ha in staffa, e stringe ancor le cosce.

LXXXIII.

Con quel rumor che un sacco d' arme cade,
Risuona il Conte come il campo tocca.
Il destrier, che ha la testa in libertade,
Quello, a chi tolto il freno era di bocca,
Non più mirando i boschi che le strade,
Con rovinoso corso si trabocca,
Spinto di quà, e di là dal timor cieco,
E Mandricardo se ne porta seco.

LXXXVII.

Le Sarrasin emploie toutes ses forces pour l'étouffer et l'arracher des arçons. Le Comte, pour s'opposer à ces secousses, tient les genoux serrés et ne panche ni d'un ni d'autre côté. Les efforts du Tartare sont néanmoins si grands, que les sangles de la selle du Comte se rompent. Roland se trouve à terre, sans presque s'en être apperçu; car il serroit toujours sa selle, et n'avoit point perdu les étriers.

LXXXVIII.

Roland en touchant la terre fit un bruit pareil à celui que feroit en tombant un trophée d'armes. Cependant le coursier de Mandricard qui n'a plus de bride, et qui se voit en liberté, se met à courir indifféremment par les bois, par les plaines, et poussé de côté et d'autre par une crainte aveugle, il emporte son maître avec lui.

LXXXIX.

Doralice voyant le guerrier qui l'accompagne fuir du champ de bataille, et s'éloigner de sa personne, ne juge pas à propos de rester seule; elle pique aussi-tôt son palefroi pour le suivre. Le Sarrasin outré de dépit, crie contre son coursier; il le maltraite des pieds et de la main : il le menace sans faire attention qu'il parle à une bête; il veut qu'il s'arrête, et le cheval n'en court que plus vîte.

XC.

L'animal, qui étoit timide et ombrageux, sans regarder à ses pieds, court toujours à travers les champs. Déjà il avoit couru plus de trois milles, et il auroit poursuivi sa course, mais il en fut empêché par un fossé, qui, sans leur offrir ni couche, ni litiere, les reçut pourtant l'un et l'autre, culbutés jusqu'au fond. Mandricard alla frapper la terre d'une rude maniere, sans cependant se casser ni jambe, ni bras.

LXXXIX.

Doralice, che vede la sua guida
Uscir del campo, e torlesi d' appresso,
E mal restarne senza sì confida,
Dietro, correndo, il suo ronzin gli ha messo.
Il Pagan per orgoglio al destrier grida,
E con mani, e con piedi il batte spesso;
E, come non sia bestia, lo minaccia
Perchè si fermi, e tuttavia più il caccia.

X C.

La bestia, ch' era spaventosa, e poltra,
Senza guardarsi ai piè, corre a traverso.
Già corso avea tre miglia, e seguiva oltra,
Se un fosso a quel desir non era avverso:
Che, senza aver nel fondo o letto, o coltra,
Ricevè l' uno e l' altro in se riverso.
Diè Mandricardo in terra aspra percossa;
Nè però si fiaccò, nè si ruppe ossa.

XCI.

Quivi si ferma il corridore alfine;
Ma non si può guidar, che non ha freno.
Il Tartaro lo tien preso nel crine;
E tutto è di furore, e d' ira pieno.
Pensa, e non sa quel che di far destine.
Pongli la briglia del mio palafreno,
(La Donna gli dicea) chè non è molto
Il mio feroce, o sia col freno, o sciolto.

XCII.

Al Saracin parea discortesía
La proferta accettar di Doralice:
Ma fren gli farà aver per altra via
Fortuna, a' suoi desii molto fautrice.
Quivi Gabrina scellerata invía;
Che poi che di Zerbin fu traditrice,
Fuggia come la lupa, che lontani
Oda venire i cacciatori, e i cani.

XCI.

Enfin le coursier fut obligé de s'arrêter ; mais le Sarrasin, plein de colere et de fureur, n'ayant ni frein, ni bride pour le guider, le tenoit par les crins, et ne savoit quel parti prendre. Mettez-lui la bride de ma haquenée, lui dit alors Doralice, elle est très-douce, soit qu'elle ait un frein ou non.

XCII.

Il paroissoit peu honnête au Prince Tartare d'accepter la proposition de Doralice ; mais la fortune favorable à ses desirs, lui fournit une bride par un autre moyen : arrive dans ce lieu la méchante Gabrine, qui depuis qu'elle avoit trahi Zerbin, avoit toujours fui comme une louve, qui de loin entend le bruit des chasseurs et des chiens.

XCIII.

Elle avoit encore sur elle la même robe, et la jeune parure qui furent arrachées à la belle maîtresse de Pinabel pour l'en revêtir. Elle étoit aussi montée sur son palefroi, l'un des meilleurs du monde, et des mieux enharnachés. Cette vieille se trouva face à face du Tartare, avant d'avoir pu s'en douter.

XCIV.

Sa parure, qui la faisoit ressembler à une guenon, à un vieux singe coiffé, fit rire la fille de Stordilan et Mandricard. Le Sarrasin prend la résolution d'ôter la bride à son cheval pour la mettre au sien; et il l'exécute sur-le-champ. Après l'avoir débridé, il effraye tellement le coursier de Gabrine, et par ses cris, et par ses gestes, qu'il prend le galop.

XCIII.

Ella avea ancora indosso la gonnella,
E quei medesmi giovenili ornati,
Che furo alla vezzosa Damigella
Di Pinabel, per lei vestir, levati;
Ed avea il Palafreno anco di quella,
De' buon del Mondo, e degli avvantaggiati.
La vecchia sopra il Tartaro trovosse,
Che ancor non s' era accorta che vi fosse.

XCIV.

L' abito giovenil mosse la figlia
Di Stordilano, e Mandricardo a riso,
Vedendolo a colei, che rassomiglia
A un Babbuino, a un Bertuccione in viso.
Disegna il Saracin torle la briglia
Pel suo destriero; e riuscì l' avviso.
Toltogli il morso, il palafren minaccia,
Gli grida, lo spaventa, e in fuga il caccia.

XCV.

Quel fugge per la selva, e seco porta
La quasi morta vecchia di paura,
Per valli, e monti, e per via dritta, e torta,
Per fossi, e per pendici alla ventura.
Ma il parlar di costei sì non m' importa,
Ch' io non debba d' Orlando aver più cura;
Che alla sua sella ciò, ch' era di guasto,
Tutto ben racconciò senza contrasto.

XCVI.

Rimontò sul destriero, e stè gran pezzo
A riguardar che 'l Saracin tornasse.
Nol vedendo apparir, volle da sezzo
Egli esser quel, che a ritrovarlo andasse.
Ma, come costumato, e bene avvezzo,
Non prima il Paladin quindi si trasse
Che con dolce parlar grato e cortese
Buona licenza dagli amanti prese.

X C V.

Il fuit à travers la forêt, emportant avec lui la vieille demi-morte de peur. Il fuit à l'aventure sur les montagnes, dans les vallées, de droite et de gauche, à travers des fossés, des précipices. Mais les aventures de cette vieille ne sont pas assez importantes pour me faire oublier le Comte d'Angers, qui rajustoit sans obstacle tout ce qui se trouvoit à sa selle de dérangé.

X L V I.

Il remonte à cheval, et reste quelque tems pour attendre le retour de Mandricard : ne le voyant point paroître, il prit enfin le parti d'aller lui-même le chercher. Mais toutefois comme il est plein de politesse et de courtoisie, il ne voulut point quitter cet endroit sans avoir fait les adieux les plus tendres, les plus touchans à ces jeunes amans.

XCVII.

Le Prince d'Écosse fut très-sensible à cette séparation, et Isabelle en fut attendrie jusqu'aux larmes. Tous deux vouloient suivre Roland; mais le Comte les refusa, quoique ce fût pour lui une bonne et agréable compagnie. Il s'en débarrassa en leur disant, que rien n'étoit plus déshonorant pour un guerrier qui cherche son ennemi, que de prendre un second dont il puisse s'assister et se défendre.

XCVIII.

Il les pria seulement, dans le cas où le Sarrasin les rencontreroit avant lui, de lui dire que Roland s'arrêteroit encore trois jours dans ces lieux, et que passé ce tems, il dirigeroit sa route vers l'empire des lys, pour se rendre à l'armée de Charlemagne, afin que s'il en a envie, il sache où l'aller trouver.

XCVII.

Zerbin di quel partir molto si dolse;
Di tenerezza ne piagnea Isabella:
Voleano ir seco, ma il Conte non volse
Lor compagnia, bench' era e buona e bella;
E con questa ragion se ne disciolse;
Che a guerrier non è infamia sopra quella,
Che, quando cerchi un suo nemico, prenda
Compagno, che l' ajuti, e che 'l difenda.

XCVIII.

Li pregò poi, che quando il Saracino
Prima che in lui si riscontrasse in loro,
Gli dicesser, che Orlando avria vicino
Ancor tre giorni per quel tenitoro;
Ma che dopo sarebbe il suo cammino
Verso l' insegne dei bei Gigli d' oro,
Per esser con l' esercito di Carlo;
Perchè, volendol, sappia onde chiamarlo.

XCIX.

Quelli promiser farlo volentieri,
E questa, e ogn' altra cosa al suo comando.
Feron cammin diverso i Cavalieri,
Di quà Zerbino, e di là il Conte Orlando.
Prima che pigli il Conte altri sentieri,
All' arbor tolse, e a se ripose il brando;
E dove meglio col Pagan pensosse
Di potersi incontrare, il destrier mosse.

C.

Lo strano corso che tenne il cavallo
Del Saracin pel bosco senza via,
Fece che Orlando andò due giorni in fallo,
Nè lo trovò, nè potè averne spia.
Giunse ad un rivo, che parea cristallo,
Nelle cui sponde un bel pratel fioria,
Di nativo color vago, e dipinto,
E di molti, e begli arbori distinto.

XCIX.

Tous les deux promirent de s'acquitter de cette commission, et de tout ce qui lui plairoit de leur commander. Ensuite ils se séparerent : Zerbin et sa maîtresse prirent d'un côté, et le Comte d'un autre. Avant de partir, Roland prit Durandal à l'arbrisseau, et la remit à son côté ; puis il tourna son cheval vers la route où il crut trouver plus facilement le Sarrasin.

C.

L'étrange course que le cheval du Tartare avoit faite au travers des bois, fut cause que Roland chemina pendant deux jours inutilement, sans pouvoir le rencontrer, sans en avoir aucune nouvelle. Enfin il arrive auprès d'un ruisseau, dont l'onde paroît aussi claire que du cristal. Sur ses bords fleurissoit une riante prairie, que la nature avoit embellie, émaillée de toutes ses couleurs, et qu'un grand nombre de beaux arbres coupoient agréablement.

C I.

L'ardent midi faisoit desirer aux durs troupeaux et aux pâtres demi-nuds la fraîcheur du zéphir ; Roland chargé de sa cuirasse, de son casque et de son écu, n'éprouvoit pas moins de chaleur. Il descendit dans cette prairie pour s'y reposer quelque tems. Mais que ce séjour fut cruel et douloureux pour lui ! Dans ce funeste asyle, il vit luire le plus malheureux jour de sa vie.

C I I.

Le Comte en portant ses regards de tous côtés, apperçoit sur cette rive ombragée, des caractères gravés sur quantité d'arbres, et en les regardant plus attentivement, il ne put douter qu'ils ne fussent de la main de celle qu'il adore. Ce lieu étoit un de ceux dont j'ai déjà parlé, où souvent la belle Reine du Cathai venoit avec Médor, et n'étoit pas éloigné de la cabane du pasteur.

C I.

Il merigge facea grato l' orezzo
Al duro armento, ed al pastore ignudo,
Sì che nè Orlando sentia alcun ribrezzo,
Che la corazza avea, l' elmo, e lo scudo.
Quivi egli entrò per riposarvi in mezzo,
E v' ebbe travaglioso albergo, e crudo,
E più che dir si possa empio soggiorno
Quell' infelice e sfortunato giorno.

C I I.

Volgendosi ivi intorno vide scritti
Molti arboscelli in su l' ombrosa riva.
Tosto che fermi v' ebbe gli occhi, e fitti,
Fu certo esser di man della sua Diva.
Questo era un di quei luoghi già descritti,
Ove sovente con Medor veniva,
Da casa del Pastore indi vicina,
La bella Donna, del Catai Reina.

CIII.

Angelica, e Medor con cento nodi
Legati insieme, e in cento luoghi vede.
Quante lettere son, tanti son chiodi,
Coi quali Amore il cor gli punge, e fiede.
Va col pensier cercando in mille modi
Non creder quel, che al suo dispetto crede.
Ch' altra Angelica sia creder si sforza,
Ch' abbia scritto il suo nome in quella scorza.

CIV.

Poi dice : conosco io pur queste note;
Di tali io n' ho tante vedute, e lette.
Finger questo Medoro ella si puote;
Forse che a me questo cognome mette.
Con tali opinion dal ver remote
Usando fraude a se medesmo, stette
Nella speranza il mal contento Orlando,
Che si seppe a se stesso ir procacciando.

C I I I.

Le Comte voit les noms d'Angélique et de Médor en cent endroits, et entrelacés ensemble de cent manieres différentes : ces caractères, ces chiffres, ces nœuds sont autant de poignards dont l'amour lui perce le cœur : sa pensée cherche mille prétextes pour ne pas croire ce qu'il croit malgré lui. Il s'efforce de se persuader que c'est une autre Angélique qui a gravé son nom sur ces arbres.

C I V.

Cependant, se disoit-il, je connois cette écriture, j'en ai tant lu, tant vu de semblables. Peut-être ce Médor est-il une fiction, et c'est moi sans doute qu'elle désigne sous ce nom emprunté. C'est par de telles pensées, éloignées de la vérité, c'est en s'abusant lui-même, que le malheureux Roland conserve et entretient quelque espérance.

C V.

Mais plus il s'efforce de bannir ce cruel soupçon, plus il renaît, et se rallume dans son ame. Tel qu'un oiseau qui imprudemment vient de se laisser prendre dans un filet, ou de s'abattre sur des gluaux, plus il bat de l'aîle, plus il cherche à se délivrer et plus il resserre ses liens. Roland vient à un endroit où le rocher se courbe, et forme une espèce de voûte sur ce clair ruisseau.

C V I.

Les tiges rampantes et tortueuses du lierre, et celles d'une vigne sauvage tapissent l'entrée de cette grotte : là, pendant la grande chaleur du jour, ces deux amans fortunés venoient se livrer aux ardeurs d'un amour réciproque. Là, on voyoit leurs noms par-tout, au dedans, au dehors de la grotte ; soit tracés avec de la craie, ou du charbon ; soit gravés avec la pointe d'un couteau : nulle autre partie des environs ne les représentoit aussi souvent.

C V.

Ma sempre più raccende, e più rinnova,
Quanto spegner più cerca il rio sospetto;
Come l'incauto augel, che si ritrova
In ragna, o in visco aver dato di petto;
Quanto più batte l'ale, e più si prova
Di disbrigar, più vi si lega stretto.
Orlando viene ove s'incurva il monte
A guisa d'arco in su la chiara fonte.

C V I.

Aveano in su l'entrata il luogo adorno
Coi piedi storti edere, e viti erranti.
Quivi soleano al più cocente giorno
Stare abbracciati i duo felici amanti.
V'aveano i nomi lor entro, e d'intorno,
Più che in altro dei luoghi circostanti,
Scritti, qual con carbone, e qual con gesso,
E qual con punte di coltelli impresso.

C V I I.

Il mesto Conte a piè quivi discese,
E vide in su l' entrata della grotta
Parole assai, che di sua man distese
Medoro avea, che parean scritte allotta.
Del gran piacer, che nella grotta prese,
Questa sentenza in versi avea ridotta.
Che fosse culta in suo linguaggio io penso;
Ed era nella nostra tale il senso.

C V I I I.

Liete piante, verdi erbe, limpide acque,
Spelonca opaca, e di fredde ombre grata,
Dove la bella Angelica, che nacque
Di Galafron, da molti invano amata,
Spesso nelle mie braccia nuda giacque;
Della comodità, che quì m' è data,
Io povero Medor ricompensarvi
D' altro non posso che d' ognor lodarvi.

CVII.

L'infortuné Comte met pied à terre en ce lieu, et apperçoit à l'entrée de la grotte plusieurs lignes que Médor avoit écrites de sa propre main, et qui paroissoient tracées depuis peu ; elles exprimoient en vers les plaisirs qu'il avoit goûtés dans cette grotte. Je m'imagine qu'elles étoient très-élégantes dans sa langue, et voici dans la nôtre quel en étoit le sens.

CVIII.

Plantes aimables, verds gazons, claire fontaine ; grotte obscure et délicieuse par ton ombrage, où la belle Angélique, fille de Galafron, pour qui tant de guerriers ont envain soupiré, s'est tant de fois livrée à mes desirs : lieux charmans, pour tant de faveurs que j'ai reçues de vous, moi, pauvre Médor, je ne puis vous exprimer ma reconnoissance, qu'en célébrant sans cesse vos agrémens.

C I X.

Je ne puis que prier tous les amans, les Dames, les Chevaliers, toutes les personnes enfin, soit de ce pays, soit étrangères que le hasard ou leur choix ameneront dans cette retraite, de dire aux gazons, à l'ombre, aux antres, aux ruisseaux, aux arbres: puissent les astres du jour et de la nuit vous être toujours favorables! puisse le chœur des Nymphes ne jamais permettre aux bergers de conduire ici leurs troupeaux.

C X.

Ce discours étoit écrit en Arabe, que le Comte entendoit aussi parfaitement que le Latin. Entre plusieurs langues qui étoient familieres au Comte, c'étoit l'Arabe qu'il possédoit le mieux. Cette langue lui avoit épargné bien des désagrémens, des dangers, lorsqu'il se trouvoit au milieu des Sarrasins; mais qu'il ne se vante plus des avantages qu'il en a retirés, puisque dans ce moment, il en éprouve un malheur qui les détruit tous.

CIX.

E di pregare ogni Signore amante,
E Cavalieri, e Damigelle, e ognuna
Persona, o paesana, o viandante,
Che quì sua volontà meni, o Fortuna,
Ch' all' erbe, all' ombra, all' antro, al rio, alle piante:
Dica: benigno abbiate e Sole, e Luna!
E delle Ninfe il coro, che provveggia
Che non conduca a voi pastor mai greggia.

C X.

Era scritto in Arabico, che 'l Conte
Intendea così ben come Latino.
Fra molte lingue, e molte che avea pronte;
Prontissima avea quella il Paladino;
E gli schivò più volte e danni, ed onte,
Che si trovò tra 'l popol Saracino.
Ma non si vanti, se già n' ebbe frutto,
Ch' un danno or n' ha, che può scontargli il tutto.

C X I.

Tre volte, e quattro, e sei lesse lo scritto
Quello infelice, e pur cercando invano
Che non vi fosse quel, che v' era scritto;
E sempre lo vedea più chiaro, e piano;
Ed ogni volta in mezzo il petto afflitto
Stringersi il cor sentia con fredda mano.
Rimase alfin con gli occhi, e con la mente
Fissi nel sasso, al sasso indifferente.

C X I I.

Fu allora per uscir del sentimento,
Sì tutto in preda del dolor si lassa.
Credete a chi n' ha fatto esperimento;
Chè questo è il duol che tutti gli altri passa.
Caduto gli era sopra il petto il mento,
La fronte priva di baldanza, e bassa;
Nè potè aver (chè 'l duol l' occupò tanto)
Alle querele voce, umore al pianto.

CXI.

L'infortuné Comte relit cinq fois, six fois ce fatal écrit ; il tâche envain d'y trouver le contraire de ce qu'il a devant les yeux ; plus il regarde, et plus l'écrit lui paroît clair et évident ; à chaque fois il sent comme une main froide qui lui presse et lui glace le cœur. Enfin il reste les yeux et l'esprit si fixément attachés sur ce rocher, qu'on diroit que le rocher et lui sont une même chose.

CXII.

Peu s'en fallut qu'alors il ne perdît sa raison, tant il s'abandonna en proie à la douleur. Croyez en ceux qui en ont fait la fatale expérience : la peine que cause un tel malheur, surpasse toute autre peine. Sa tête étoit penchée sur sa poitrine, son front avoit perdu sa noble audace ; sa voix manquoit d'accens, et ses yeux de larmes, tant le chagrin l'avoit saisi.

CXIII.

Sa douleur voulant s'exhaler avec trop d'impétuosité demeuroit concentrée en lui-même. C'est ainsi qu'on voit rester l'eau dans un vase, dont le ventre est large, et le goulot étroit : lorsqu'on le renverse, l'eau qui voudroit en sortir tout à-la-fois se presse, s'embarrasse en telle sorte dans cet étroit passage, qu'à peine la voit-on s'échapper goutte à goutte.

CXIV.

Roland reprend un peu ses esprits ; il recherche comment il seroit possible que cet écrit fût faux. Il croit, il desire, il espère que peut-être quelqu'un aura voulu par cet artifice noircir la réputation de sa maîtresse, ou faire naître en lui tant de transports jaloux, qu'il puisse être exposé à en perdre la vie : et celui-là, quel qu'il soit, n'a que trop bien imité le caractère d'Angélique.

CXIII.

L' impetuosa doglia entro rimase,
Che volea tutta uscir con troppa fretta;
Così veggiam restar l' acqua nel vase,
Che largo il ventre, e la bocca abbia stretta;
Che nel voltar che si fa in su la base,
L' umor, che vorria uscir, tanto s' affretta,
E nell' angusta via tanto s' intrica,
Che a goccia a goccia fuori esce a fatica.

CXIV.

Poi ritorna in se alquanto, e pensa come
Possa esser, che non sia la cosa vera.
Che voglia alcun così infamare il nome
Della sua Donna, e crede, e brama, e spera;
O gravar lui d' insopportabil some
Tanto di gelosia, che se ne pera;
Ed abbia quel, sia chi si voglia stato,
Molto la man di lei bene imitato.

C X V.

In così poca, in così debol speme
Sveglia gli spirti, e li rinfranca un poco;
Indi al suo Brigliadoro il dosso preme,
Dando già il Sole alla Sorella loco.
Non molto va, che dalle vie supreme
De' tetti uscir vede il vapor del foco;
Sente cani abbajar, mugghiare armento:
Viene alla villa, e piglia alloggiamento.

C X V I.

Languido smonta, e lascia Brigliadoro
A un discreto garzon, che n' abbia cura.
Altri il disarma, altri gli sproni d' oro
Gli leva, altri a forbir va l' armatura.
Era questa la casa, ove Medoro
Giacque ferito, e v' ebbe alta avventura.
Colcarsi Orlando, e non cenar domanda,
Di dolor sazio, e non d' altra vivanda.

C X V.

Avec une si foible, une si légere espérance, il ranime ses esprits, il rappelle son courage. Ensuite il remonte sur Bridedor, à l'instant où le soleil cédoit la place à sa sœur. Il ne fit pas beaucoup de chemin sans voir sur l'extrêmité des toits s'exhaler les vapeurs du feu. Il entend l'aboiement des chiens, le mugissement des troupeaux; il entre dans le village, et y choisit un asyle.

C X V I.

Il descend languissamment de cheval, et abandonne Bridedor à un garçon intelligent pour en prendre soin; l'un le désarme, l'autre détache ses éperons d'or, ceux-ci se chargent de nettoyer son armure. Cette habitation étoit précisément celle où Médor avoit été porté blessé, et où la fortune lui avoit été si favorable. Roland ne demande point à souper; il ne veut que se reposer: la douleur dont il est accablé, lui tient lieu de toute nourriture.

CXVII.

Mais plus il s'efforce de chercher du repos, plus il trouve de sujets de peine et d'inquiétude : les murs, les portes, les fenêtres n'offrent par-tout à ses yeux, que cet odieux écrit. Il veut prendre des informations, et il n'ose le faire dans la crainte de trop éclaircir une triste vérité ; il s'efforce de la couvrir d'un nuage, afin qu'elle lui paroisse moins cruelle.

CXVIII.

C'est bien vainement qu'il cherche à se tromper lui-même : on vint tout lui dire sans en être prié. Le Pasteur, en voyant le Paladin plongé dans une si profonde tristesse, auroit voulu l'en arracher. Il commence à lui détailler, sans aucune discrétion, l'histoire de ces deux amans qui lui étoit très-familiere, parce qu'il se plaisoit souvent à la raconter à ceux qui vouloient l'écouter, et que plusieurs y prenoient un singulier plaisir.

CXVII.

Quanto più cerca ritrovar quiete,
Tanto ritrova più travaglio, e pena;
Chè dell' odiato scritto ogni parete,
Ogni uscio, ogni finestra vede piena.
Chieder ne vuol, poi tien le labbra chete,
Chè teme non si far troppo serena,
Troppo chiara la cosa, che di nebbia
Cerca offuscar, perchè men nuocer debbia.

CXVIII.

Poco gli giova usar fraude a se stesso;
Chè senza domandarne è chi ne parla.
Il pastor che lo vede così oppresso
Da sua tristizia, e che vorria levarla,
L' istoria nota a se, che dicea spesso
Di quei duo amanti, a chi volea ascoltarla;
Che a molti dilettevole fu a udire,
Gl' incominciò senza rispetto a dire.

C X I X.

Com' esso a' preghi d' Angelica bella
Portato avea Medoro alla sua villa,
Ch' era ferito gravemente, e ch' ella
Curò la piaga, e in pochi dì guarilla;
Ma che nel cor d' una maggior di quella
Lei ferì Amore; e di poca scintilla
L' accese tanto, e sì cocente foco,
Che n' ardea tutta, e non trovava loco.

C X X.

E senza aver rispetto ch' ella fusse
Figlia del maggior Re, ch' abbia il Levante,
Da troppo amor costretta si condusse
A farsi moglie d' un povero fante.
All' ultimo l' istoria si ridusse,
Che 'l Pastor fe portar la gemma innante,
Che alla sua dipartenza per mercede
Del buono albergo Angelica gli diede.

CXIX.

Il lui raconte comment, cédant aux prieres de la belle Angélique, il avoit porté dans sa cabane Médor dangereusement blessé; que cette Princesse elle-même avoit pansé ses plaies et l'avoit guéri en peu de jours; mais que l'amour lui avoit percé le cœur d'une blessure bien plus profonde, et qu'une foible étincelle avoit allumé dans son sein une flamme si grande, si cuisante, qu'elle en étoit toute embrasée, et ne pouvoit la calmer.

CXX.

Que, sans considérer qu'elle étoit fille du plus grand Roi de l'Orient, Angélique aveuglée par son amour extrême, n'avoit pas dédaigné de prendre pour époux un jeune soldat pauvre et sans naissance. Le berger termina son récit, en faisant apporter devant Roland le riche bracelet que cette Princesse lui avoit donné avant son départ, comme une marque de sa reconnoissance.

CXXI.

Cette conclusion fût comme la hache qui acheva de lui faire perdre la tête, après les coups innombrables que le perfide amour étoit las enfin de lui porter. Roland s'efforce de cacher son tourment, mais quoiqu'il se contraigne, il en vient difficilement à bout : ses soupirs et ses larmes échappent malgré lui de son sein et de ses yeux.

CXXII.

Resté seul, et pouvant enfin librement se livrer à sa douleur, un torrent de larmes coule de ses yeux, inonde son visage et sa poitrine : il soupire, il gémit et ne fait plus que s'agiter et se tourmenter dans son lit, qui lui paroît plus insupportable que s'il étoit d'un dur rocher, ou couvert d'épines.

CXXI.

Questa conclusion fu la secure,
Che 'l capo a un colpo gli levò dal collo,
Poi che d' innumerabil battiture
Si vide il manigoldo Amor satollo.
Celar si studia Orlando il duolo, e pure
Quel gli fa forza, e male asconder puollo;
Per lagrime, e sospir da bocca, e d' occhi
Convien, voglia, o non voglia, alfin che scocchi.

CXXII.

Poi che allargare il freno al dolor puote,
Che resta solo, e senza altrui rispetto,
Giù dagli occhi rigando per le gote
Sparge un fiume di lagrime sul petto
Sospira, e geme, e va con spesse ruote
Di quà, di là tutto cercando il letto;
E più duro che un sasso, e più pungente
Che se fosse d' urtica, se lo sente.

C X X I I I.

In tanto aspro travaglio gli soccorre,
Che nel medesmo letto, in che giaceva,
L' ingrata Donna venutasi a porre
Col suo Drudo più volte esser doveva.
Non altrimenti or quella piuma abborre,
Nè con minor prestezza se ne leva
Che dell' erba il villan, che s' era messo
Per chiuder gli occhi, e vegga il serpe appresso.

C X X I V.

Quel letto, quella casa, quel pastore
Immantinente in tant' odio gli casca,
Che senza aspettar Luna, o che l' albore,
Che va dinanzi al nuovo giorno, nasca,
Piglia l' arme, e il destriero, ed esce fuore
Per mezzo il bosco alla più oscura frasca:
E, quando poi gli è avviso d' esser solo,
Con gridi, ed urli apre le porte al duolo.

CXXIII.

Dans cette agitation pénible et cruelle, la pensée lui vint qu'en ce même lit où il se trouvoit alors, l'ingrate Angélique devoit avoir passé bien des nuits avec son amant. Il prend alors ce lit en horreur; il en sort avec la même précipitation qu'un villageois se leve de dessus l'herbe où il s'étoit étendu pour se reposer, dès qu'il apperçoit un serpent auprès de lui.

CXXIV.

Le lit, la maison, le pasteur lui deviennent tellement odieux en ce moment, que sans attendre la lune, ou l'aurore qui précède le jour nouveau, il prend ses armes, son cheval, et marche au hasard dans les ténèbres au plus obscur du bois; et, quand il se croit enfin seul, il exhale sa douleur par des plaintes et des cris perçans.

CXXVII.

Questi, ch' indizio fan del mio tormento,
Sospir non sono, nè i sospir son tali.
Quelli han tregua talora; io mai non sento
Che 'l petto mio men la sua pena esali.
Amor, che m' arde il cor, fa questo vento,
Mentre dibatte intorno al fuoco l' ali.
Amor, con che miracolo lo fai,
Che 'n fuoco il tenghi, e nol consumi mai?

CXXVIII.

Non son, non sono io quel, che pajo in viso;
Quel, ch' era Orlando, è morto, ed è sotterra;
La sua Donna ingratissima l' ha ucciso,
Sì, mancando di fè, gli ha fatto guerra.
Io son lo spirto suo da lui diviso,
Che in questo inferno tormentandosi erra,
Perchè con l' ombra sia, che sola avanza,
Esempio a chi in Amor pone speranza.

CXXVII.

Ces brûlans indices de mon tourment ne sont point des soupirs ; les soupirs sont d'une autre nature ; ils ont du relâche quelquefois ; mais je sens que mon cœur ne cesse jamais d'exhaler sa peine : l'amour qui m'enflamme le cœur, excite cet air embrasé, lorsqu'il en souffle le feu en agitant ses aîles. Amour, dis-moi par quel miracle tu en entretiens sans cesse l'ardeur sans jamais le consumer.

CXXVIII.

Non, non : je ne suis point ce que je parois encore être : Roland est mort, il est étendu dans la tombe. Il est assassiné par son ingrate maîtresse ; il a reçu le coup mortel de son manque de foi. Je ne suis plus que l'ame de Roland, errante en ces lieux comme dans un enfer : je ne suis plus qu'une ombre malheureuse, qui doit servir d'exemple à ceux qui mettent leur espérance dans l'amour.

CXXIX.

Le Comte erra toute la nuit dans la forêt, et lorsque la lumiere du jour vint à paroître, son mauvais sort le ramena vers cette même fontaine, où Médor avoit tracé les vers dont nous avons parlé. La vue de son affront gravé sur le rocher, l'enflamma d'une telle colere, qu'il n'a plus un seul sentiment qui ne soit haine, fureur, dépit et rage; soudain il tire son épée du foureau.

CXXX.

Il met en pieces et les vers et le roc: il en fait voler par éclats les parcelles jusqu'aux nues. Malheur à tous les endroits de la grotte où se trouvoient les noms d'Angélique et de Medor; le Comte les met hors d'état de fournir jamais ni embrage, ni fraîcheur aux bergers et aux troupeaux. La fontaine même auparavant si fraiche, si pure, n'est point à l'abri de sa terrible colère.

CXXIX.

Pel bosco errò tutta la notte il Conte;
E allo spuntar della diurna fiamma
Lo tornò il suo destin sopra la fonte,
Dove Medoro isculse l' epigramma.
Veder l' ingiuria sua scritta nel monte
L' accese sì, che in lui non restò dramma,
Che non fosse odio, rabbia, ira, e furore;
Nè più indugiò, che trasse il brando fuore.

CXXX.

Tagliò lo scritto, e 'l sasso; e in sin al Cielo
A volo alzar fe le minute schegge.
Infelice quell' antro, ed ogni stelo,
In chi Medoro, e Angelica si legge;
Così restar quel dì, ch' ombra, nè gelo
A pastor mai non daran più, nè a gregge.
E quella fonte, già sì chiara e pura;
Da cotanta ira fu poco sicura:

CXXXI.

Chè rami, e ceppi, e tronchi, e sassi, e zolle
Non cessò di gittar nelle bell' onde,
Fin che da sommo ad imo sì turbolle,
Che non furo mai più chiare, nè monde:
E stanco alfine, e alfin di sudor molle,
Poi che la lena vinta non risponde
Allo sdegno, al grave odio, all' ardente ira,
Cade sul prato, e verso il Ciel sospira.

CXXXII.

Afflitto, e stanco alfin cade nell' erba,
E ficca gli occhi al Cielo, e non fa motto.
Senza cibo, e dormir, così si serba,
Che 'l Sole esce tre volte, e torna sotto.
Di crescer non cessò la pena acerba,
Che fuor del senno alfin l' ebbe condotto.
Il quarto dì, da gran furor commosso,
E maglie, e piastre si stracciò di dosso.

CXXXI.

Il ne cesse de jetter dans ses ondes lympides des rameaux, des racines, des troncs, des pierres, de la terre, jusqu'à ce qu'ils les ait troublées de fond en comble, afin qu'elles ne puissent jamais reprendre ni leur pureté, ni leur limpidité. Enfin épuisé de lassitude, enfin trempé de sueur, ses forces ne secondant plus son courroux, et sa haine violente, et sa bouillante colere, il tombe sur la prairie, et pousse des soupirs vers le ciel.

CXXXII.

Plongé dans la douleur, il tombe haletant sur l'herbe; il fixe ses yeux vers le ciel, et demeure immobile sans dormir, sans prendre aucune nourriture, il reste en cet état pendant trois révolutions du soleil; sa fureur ne cesse de s'accroître jusqu'à ce qu'il ait entièrement perdu la raison. Le quatrieme jour, poussé par la plus extrême rage, il arrache ses armes de dessus son corps,

CXXXIII.

Il laisse ici son casque, là son bouclier. Son haubert est jetté loin de lui, plus loin le reste de son équipage. Enfin toutes ses armes demeurent éparses çà et là dans la forêt. Puis il déchire ses habits, laisse voir à nu sa poitrine velue et tout son corps nerveux. Ainsi commencerent les accès d'une si grande et si horrible folie, qu'on n'en verra jamais de pareille.

CXXXIV.

La fureur, la rage l'animent à tel point, que tous ses sens en sont troublés. Il ne songe point à garder son épée, avec laquelle il eût exécuté, je n'en doute pas, d'étonnantes choses. Mais son extrême valeur n'a besoin ni d'épée, ni de hache, ni de masse; il en donna sur-le-champ de fortes preuves, en déracinant un grand pin d'un seul coup.

CXXXIII.

Qui riman l' elmo, e là riman lo scudo,
Lontan gli arnesi, e più lontan l' usbergo;
L' arme sue tutte, in somma vi concludo,
Avean pel bosco differente albergo.
E poi si squarciò i panni, e mostrò ignudo
L' ispido ventre, e tutto 'l petto, e 'l tergo;
E cominciò la gran follia sì orrenda,
Che della più non sarà mai chi intenda.

CXXXIV.

In tanta rabbia, in tanto furor venne,
Che rimase offuscato in ogni senso.
Di tor la spada in man non gli sovvenne,
Che fatte avria mirabil cose, penso.
Ma nè quella, nè scure, nè bipenne
Era bisogno al suo vigore immenso.
Quivi fe ben delle sue prove eccelse,
Che un alto pino al primo crollo svelse.

CXXXV.

E svelse dopo il primo altri parecchi,
Come fosser finocchi, ebuli, o aneti;
E fe il simil di querce; e d'olmi vecchi,
Di faggi, e d'orni, e d'ilicí, e d'abeti.
Quel che un uccellator, che s'apparecchi
Il campo mondo, fa, per por le reti,
De' giunchi, e delle stoppie, e dell'urtiche,
Facea di cerri, e d'altre piante antiche.

CXXXVI.

I pastor, che sentito hanno il fracasso,
Lasciando il gregge sparso alla foresta,
Chi di quà, chi di là, tutti a gran passo
Ne vengono a veder che cosa è questa.
Ma son giunto a quel segno, il qual s'io passo
Vi potria la mia istoria esser molesta;
Ed io la vo' più tosto differire,
Che v' abbia per lunghezza a fastidire.

Fine del Canto ventesimoterzo.

CXXXV.

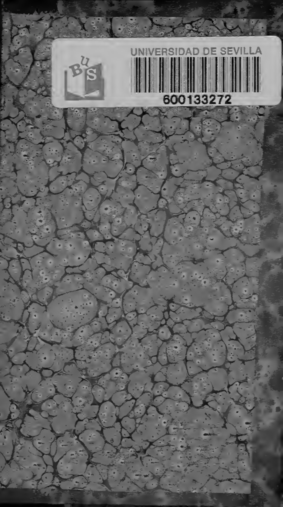
Ensuite il en arracha deux autres semblables, comme si c'eût été du fenouil, des hièbles, ou de l'anet. Il en fait autant des chênes, des ormes antiques, des hêtres, des frênes, des charmes, des sapins. Ce que fait un oiseleur qui arrache les joncs, le genet, les orties du champ où il veut tendre ses filets, le Comte le faisoit des plus vieux et des plus gros arbres.

CXXXVI.

Les bergers, qui entendirent un si grand fracas, laisserent leurs troupeaux épars dans la campagne; tous se précipiterent d'un côté, de l'autre pour voir ce que c'étoit. Mais me voici arrivé au terme que je ne puis passer, sans craindre de rendre mon récit ennuyeux; j'aime mieux en remettre la suite à un autre tems, que de courir le risque de vous ennuyer par sa longueur.

Fin du vingt-troisieme Chant.

La locura de D. Quijote
en Sierra Morena


UNIVERSIDAD DE SEVILLA
BUS
600133272